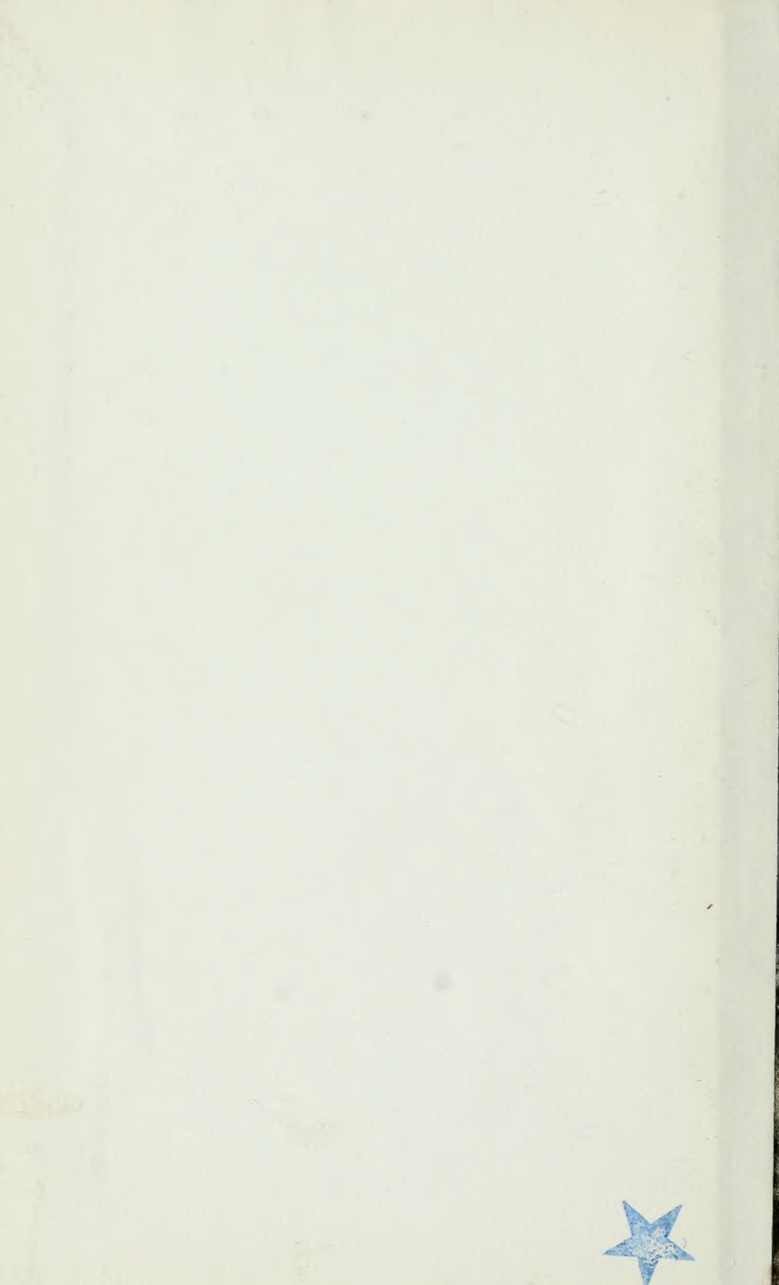






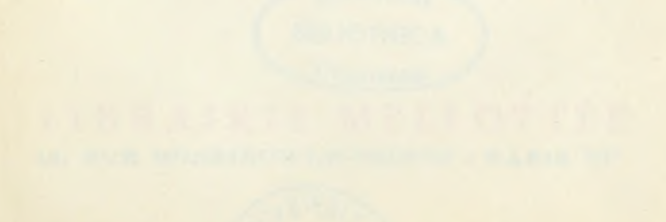


LES GENRES LITTÉRAIRES

L'HISTOIRE

PAR

LÉON LEVRAULT



LES GENRES LITTÉRAIRES

L'HISTOIRE

PAR

LÉON LEVRAULT

PROFESSEUR AU LYCÉE CONDORCET



LIBRAIRIE MELLOTTÉE

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE · PARIS VIe



L'HISTOIRE

LES GENRES LITTÉRAIRES

ÉTUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR L'ÉVOLUTION DES GENRES

VOLUMES PARUS DANS CETTE COLLECTION :

L'ÉPOPÉE
par LÉON LEVRAULT

LE ROMAN
par LÉON LEVRAULT

LA COMÉDIE
par LÉON LEVRAULT

DRAME ET TRAGÉDIE
par LÉON LEVRAULT

L'ÉLOQUENCE
par MARIO ROUSTAN

LA SATIRE
par LÉON LEVRAULT

LA POÉSIE LYRIQUE
par LÉON LEVRAULT

LA FABLE
par LÉON LEVRAULT

L'HISTOIRE
par LÉON LEVRAULT

LA LETTRE
par MARIO ROUSTAN

MAXIMES ET PORTRAITS
par LÉON LEVRAULT

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE
par LÉON LEVRAULT

LE GENRE PASTORAL
par LÉON LEVRAULT

EN PRÉPARATION :

LE JOURNALISME · LA BIOGRAPHIE - LES VOYAGES

LES GENRES LITTÉRAIRES

L'HISTOIRE

PAR

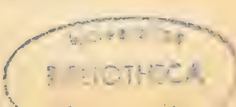
LÉON LEVRAULT

PROFESSEUR AU LYCÉE CONDORCET

LIBRAIRIE MELLOTTÉE

48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS VI





L'HISTOIRE

(ÉVOLUTION DU GENRE)

CHAPITRE PREMIER

L'HISTOIRE AU MOYEN AGE.

Les origines. — On constate, chez tous les peuples, le désir de perpétuer la mémoire de leurs actes et de faire connaître aux générations futures ce qu'était leur état social. Jamais, néanmoins, il ne se manifeste avec plus de force que dans les races actives, aventureuses et fières.

En Grèce, les Athéniens étaient nés, selon le mot de Thucydide, « pour ne souffrir jamais le repos, comme pour l'ôter au reste des hommes » ; et c'est pourquoi ces aimables artistes vouèrent un culte fervent à la plus sévère des Muses. A Rome, tout citoyen était amoureux de la gloire, soit pour lui-même, soit pour la Ville Éternelle : aussi, de très bonne heure, se multiplièrent en Italie les annales de pontifes, les monographies, les livres d'histoire générale ; et il suffit de rappeler César et Salluste, Tite-Live et Tacite, merveilleux auteurs dont les récits passionneront toujours l'humanité. Mais, sur notre sol gaulois, un

meilleur accueil encore était réservé à Clio. Pouvait-il en être différemment avec une nation courageuse, quelque peu vantarde, rêvant de « frapper de fiers coups » pour les raconter ensuite « dans la chambre des dames » (1)? La vanité individuelle et l'orgueil national devaient donc favoriser chez nous les progrès d'un genre si utile.

Cependant, — chose curieuse à constater, — longtemps elles seront peu nombreuses ou demeureront très imparfaites, les œuvres historiques dont l'auteur ne sera point le héros principal. Les « chroniques » et les « mémoires » pulluleront, en revanche. Et, même après que l'humanisme aura ressuscité les anciens, après que l'imprimerie aura répandu leurs chefs-d'œuvre, après que Montaigne et maint traducteur les auront recommandés à l'attention des lettrés, le livre d'histoire générale ne cessera point d'être rare, et la médiocrité suprême régnera parmi les historiens de profession. Il faudra le triomphe de l'esprit scientifique au XVIIIe siècle pour que l'histoire impersonnelle s'élève victorieusement au dessus d'un individualisme fâcheux. Et alors sa carrière sera brillante, quand les chroniques et les mémoires passeront enfin au second plan. Mais, jusqu'à cette date, les mémoires et les chroniques occuperont la première place, et leurs auteurs seront pour nous les meilleurs historiens, ou plutôt les seuls.

Tout au début et dès les premiers pas de notre

(1) Voir toute la *Chanson de Roland* et Joinville, *Vie de saint Louis*, ch. XLIX (édition de Wailly).

race à travers le monde, des moines, des clercs, des évêques se préoccupèrent de noter les événements auxquels ils assistèrent en témoins bien placés pour bien voir. Sous la dynastie des Mérovingiens, par exemple, un fils de l'Auvergne, Grégoire de Tours, écrivit une ***Histoire ecclésiastique des Francs***, dans laquelle, après une revue peu intéressante des temps anciens, il donnait sur la France du VIe siècle des renseignements fort précieux. Le Bourguignon Frédegaire résuma l'œuvre de Grégoire et la compléta, en attendant que plusieurs religieux fussent ses continuateurs à lui-même. Tant on avait déjà le souci de léguer à la postérité le souvenir des mémorables actions ! Mais voici que Charlemagne se dresse et qu'il promène ses armées victorieuses de l'Atlantique au Vulturne et de l'Èbre à l'Eider : aussitôt des liasses de parchemin sont consacrées au récit de ses campagnes, et il a pour panégyriste son secrétaire Éginhard, ainsi que le fameux moine de Saint-Gall. A leur exemple bientôt, dans les abbayes ou les cloîtres, on n'aperçoit que chroniqueurs zélés composant des vies de saints, des biographies de rois, des monographies sur les cathédrales, les couvents, les cités. Malheureusement, comme ils ne s'adressent point au grand public, les auteurs que nous venons d'indiquer s'expriment en langue latine pour l'usage exclusif de quelques clercs. Est-il besoin d'ajouter que leur latin diffère beaucoup de celui d'un Tacite ou d'un Tite Live, dont les manuscrits existaient dans les bibliothèques de certains monastères ? Non ! et, sans insister davantage, notons

ces bégaiements de notre histoire nationale. Elle parle encore le jargon que lui apprirent les apôtres romains du Christ, après les légionnaires des Césars. Mais qu'importe ! Augustin Thierry, Michelet, Fustel de Coulanges ont puisé avec grand profit dans l'œuvre de ces latinistes peu corrects !

Chansons de geste et poèmes historiques — Les clercs faisaient naturellement leurs délices des chroniques rédigées en latin. Mais la grande masse des profanes désirait vivement, elle aussi, entendre célébrer nos gloires nationales. Les trouvères lui donnèrent satisfaction. Autrefois, sur les rivages de Grèce ou d'Ionie, l'histoire avait débuté par des poèmes, et l'*Iliade* était la relation d'une expédition réelle, que la vantardise hellénique ne craignit point d'exagérer sans pudeur. Chez nos aïeux, les chansons de geste correspondent à cet immortel monument du génie grec. « Elles ne sont, en principe, — comme l'a fort bien dit M. P. Meyer, — que des récits historiques mis à la portée des illettrés. » Quand le jongleur déclamait devant eux les exploits de Garin, de Renaud, de Charlemagne, vilains du bourg ou barons du château féodal le considéraient naïvement comme l'interprète fidèle de la vérité. On en doit rabattre aujourd'hui ; et la *Chanson de Roland* suffirait à montrer combien les poètes exploitèrent la foi robuste des auditeurs (1). Toutefois, ces

(1) Le Charlemagne de la *Chanson* est deux fois centenaire, quand, à l'époque de Roncevaux, Charles avait tout juste trente-cinq ans. On lui fait conquérir l'Angleterre, l'Irlande, Constanti

menteurs habiles voyaient bien la principale cause de leur succès. Aussi, pour inspirer confiance, ils invoquaient des témoignages et citaient des autorités (1). Nous avons dit ailleurs (2) qu'en voulant charmer par des aventures galantes ou extraordinaires les châtelaines et les chevaliers, ils provoquèrent l'apparition du roman. Mais ils affichaient des prétentions plus hautes ; ils se vantaient d'offrir au peuple des narrations véridiques ; et, si leur audace nous fait maintenant sourire, n'oublions point qu'elle eut des résultats heureux. C'est de la fabuleuse chanson de geste que bientôt l'histoire populaire allait sortir.

Un événement considérable surexcitait, vers la même époque, tous les esprits. La foi religieuse, si ardente alors, et l'irrésistible attrait des aventures avaient poussé des milliers de Français à la conquête du Saint-Sépulcre. Ces glorieuses équipées, d'où l'on revenait bien rarement, préoccupèrent beaucoup notre race. On s'inquiéta de savoir ce qui se passait dans les plaines de la Palestine ou sur les côtes de la Syrie. Des lettres furent envoyées assurément par ceux qui s'étaient taillé là-bas un petit empire. Certain Richard le Pèlerin, à son retour de Jérusalem, versifia une relation de la première croisade, dont s'inspi-

nople ! Il trouve, en face de lui, les Prussiens et les Hongrois dans l'armée de l'émir de Babylone ! Tout est à l'avenant dans ce poème.

(1) L'auteur de la *Chanson de Roland* invoque à maintes reprises « la geste », « l'ancienne geste », « la geste francor » ou chronique de France (vers 1685, 2095, 3262, 3742).

(2) Voir, dans la collection des *Genres littéraires*, nos brochures sur *l'Épopée et le Roman*.

rèrent les jongleurs. Et bientôt des œuvres importantes virent le jour : la ***Chanson d'Antioche*** par exemple, ou cette ***Histoire de la Guerre sainte*** qui ne compte pas moins de 12 000 vers (1). Au point de vue de l'art, tout cela est d'une indigence absolue, et, vainement, y chercheriez-vous le moindre atome de poésie. Mais, assez souvent, l'auteur fut témoin des choses qu'il raconte. Mais surtout il ne nous dit plus l'empereur « à la barbe fleurie » et les héros lointains tout auréolés de légende. On nous montre à l'œuvre les gens du siècle ; on narre les événements de la veille ; et voici que s'annonce manifestement dans ces poèmes le souci de la réalité.

En Normandie et en Grande-Bretagne, les tendances que nous signalons s'affirment et se développent après la bataille d'Hastings. Là encore, les chroniques latines fleurissent tout d'abord, et l'évêque Jofroi de Monmouth entasse dans son ***Historia regum Britanniæ*** mille et mille légendes sur le fabuleux Arthur (2). Mais rapidement, pour écrire l'histoire, on emploie la langue française, qui est réputée langue noble par opposition à celle des vaincus. Vers 1140, le poète David célèbre le roi Henri I[er], sur la demande de sa veuve Aélis. Dix ans ne se sont point écoulés, et voici que Geffrei Gaimar fait en vers octosyllabiques l'***Estorie des Engles*** ou ***Histoire des Anglais*** (3). Il remonte jusqu'à l'arrivée du Troyen Brutus

(1) La primitive *Chanson d'Antioche* est de 1098 et l'*Histoire de la Guerre sainte* fut écrite dans le dernier tiers du XII[e] siècle.

(2) Jofroi Arthur, né à Monmouth, mort évêque de Saint-Asaph, en 1154, composa son *Historia regum* vers 1135.

(3) Entre 1147 et 1151.

dans la grande île (1), traduit l'*Historia regum* presque entière et consigne, à la suite, quelques renseignements trop secs sur les événements plus modernes.

Pendant de longues années on n'agira point d'autre sorte, et ses contemporains ou ses successeurs immédiats suivent tous la méthode de Gaimar. Quand Robert Wace (2) entreprend d'écrire les annales de l'Angleterre, il amplifie, enjolive, complète pauvrement le livre de Jofroi de Monmouth dans son ***Roman de Brut*** ou « geste des Bretons »; et la « geste des Normands », le ***Roman de Rou***, ne présente point une originalité plus sérieuse. Ce dernier poème serait, d'ailleurs, plus intéressant, si Robert Wace ne s'était brusquement arrêté à la bataille de Tinchebrai, où Henri Ier, en 1107, fit prisonnier son frère Robert Courte-Heuse. Pourquoi le chroniqueur-poète renonça-t-il, lui dont chacun goûtait le style clair et malicieux, à raconter ce XIIe siècle avec lequel il était né? Il fut découragé, dit-on, par le manque d'égards que lui témoigna Henri II en commandant à Benoît de Sainte-More une ***Histoire des ducs de Normandie*** (3). Ce jour-là, Robert Wace jeta la plume pour jamais, et il convient de le déplorer, car, pas plus que lui, son heureux rival,

(1) Une tradition faisait de Brutus, transformé en prince troyen, le fondateur de la nation bretonne.

(2) Robert Wace, né à Jersey en 1100, fut étudiant à Paris, clerc à Caen, et mourut chanoine de Bayeux. Ses poèmes sont, approximativement, le *Brut* de 1155 et le *Rou* de 1160-1170.

(3) Natif de Touraine, Benoît de Sainte-More était le poète favori des belles dames du XIIe siècle. Son *Histoire des ducs de Normandie* fut écrite vers 1170. Nous avons apprécié dans notre brochure sur *l'Épopée* son *Roman de Troie*.

l'élégant auteur du *Roman de Troie*, ne mena jusqu'au bout son entreprise. Il avait promis de consacrer surtout son talent à glorifier le règne d'Henri II. Mais, sans pousser plus loin que la mort d'Henri Ier, survenue en 1135, il laissa l'œuvre interrompue, après avoir aligné plus de 40 000 vers octosyllabes, sorte de préface gigantesque, mais banale, au livre qu'il avait annoncé trop pompeusement. On le voit donc, ces auteurs d'histoire générale échouèrent tous, juste au moment où leurs chroniques rimées allaient devenir précieuses pour les historiens de l'avenir.

Ce n'est point, d'ailleurs, en ces compositions ambitieuses que l'on rencontre alors le plus de mérite : c'est en quelques monographies, rendues fort intéressantes par l'emploi de documents authentiques. Le jour de Noël 1170, des envoyés du roi Henri II avaient souillé par le meurtre de Thomas Becket la cathédrale de Cantorbéry. Au premier rang des nombreux écrivains qui, soit en latin, soit en français, dirent l'assassinat du primat d'Angleterre, se place Garnier de Pont-Sainte-Maxence, avec sa ***Vie de saint Thomas*** (1). Il avait connu l'archevêque ; il s'informa auprès des parents de la victime; il n'hésita point à insérer des actes officiels dans son poème. Son indépendance est extraordinaire, puisqu'il attaque vivement le roi. Son impartialité ne semble point suspecte, car il ne dissimule en aucune façon les fautes ou les travers du martyr. Et, tout autant

(1) Garnier de Pont-Sainte-Maxence était Picard. Il composa la *Vie de saint Thomas* dans les trois années qui suivirent la mort de Becket (1170-1173). Ses 6 000 vers alexandrins sont groupés en couplets monorimes de cinq vers.

que la pureté de sa langue dont il se vantait à bon droit (1), on apprécie l'éloquence, la vigueur, la sonorité qu'il sut mettre dans ses alexandrins. Aussi nous souscrivons bien volontiers à cet éloge de Gaston Paris, un bon juge quand il s'agit du moyen âge : « Son livre est un document historique de premier ordre, en même temps qu'un monument de langue et de style. » On pourrait décerner des louanges analogues à l'auteur anonyme qui composa la ***Vie de Guillaume le Maréchal*** (2). Le comte de Pembroke venait de mourir en 1219, alors qu'il exerçait la régence pendant la minorité d'Henri III. Sa famille fit aussitôt rédiger la biographie de ce personnage considérable par un trouvère de Normandie, auquel on procura tous les matériaux nécessaires. Homme de talent, le poète tira de son sujet un merveilleux parti. Il avait, tout comme Garnier, le souci de l'exactitude et la préoccupation du document. Ce sont deux choses qui lui portèrent bonheur. Contemplez les portraits du Maréchal, du « jeune roi » Henri, de Richard Cœur de Lion: vous éprouverez l'impression de la vérité la plus parfaite. Lisez la mort malheureuse d'Henri II, trahi par ses enfants, abandonné par ses vassaux, dépouillé par ses domestiques, qui lui laissent à peine « braies et chemise » : quelle vie intense et quelle force dramatique dans ce récit ! On eut

(1) « Mes languages est bons, car en France sui nez. »

(2) La *Vie de Guillaume le Maréchal* fut certainement achevée quatre ou cinq ans après la mort du héros. Elle comprend 19 214 vers octosyllabiques. M. Paul Meyer en découvrit le manuscrit dans le dernier tiers du XIXe siècle, à Cheltenham en Angleterre.

raison de proclamer une pareille œuvre « le plus remarquable monument de l'historiographie en vers » au moyen âge. Ce fut, d'ailleurs, le chant du cygne, et les beaux jours du poème historique sont passés, après *Guillaume le Maréchal.*

Les premiers chroniqueurs : Villehardouin. — En effet, la forme du vers devenait chaque jour plus insupportable aux chroniqueurs et aux historiens. On commençait à y substituer la prose, où les nécessités de la rime ne forcent point à enjoliver. Déjà quelques traducteurs avaient levé le drapeau de la révolte contre la tyrannie poétique. Ils donnaient, à la fin du XIIe siècle, maintes versions françaises de la *Chronique* de Turpin, en secouant le joug de la prosodie. Et ils se vantaient de leur audace « parce que, disaient-ils, la rime amène l'addition de mots qui ne sont pas dans le latin ». Cet exemple ne fut point perdu. Des chevaliers lurent les traductions ; ils apprécièrent cette nouvelle forme si commode. Au lieu de prendre à gages un trouvère, ils se mirent à dicter leurs mémoires. Et, comme ils racontaient eux-mêmes ce qu'ils avaient vu ou accompli, on devine quels nouveaux caractères va bientôt acquérir l'histoire, ayant trouvé après des tâtonnements pénibles l'instrument qui lui convenait.

Pour nous en convaincre, allons là-bas, loin de la France, vers les rives fleuries du Bosphore En 1210, dans le château de Messinople, un chevalier d'allure martiale « dicte » le récit de ses prouesses (1). Il ne retournera jamais dans la

(1) C'est le terme dont il se sert lui-même, §§ 120, 218, etc.

chère province natale ; mais aux parents et aux amis il veut faire « savoir » l'expédition surprenante qui lui permit de se couvrir de gloire. Celui-là, c'est le maréchal de Romanie ; le possesseur de Trajanopole, de Messinople, de Macra ; messire Geoffroy de Villehardouin. Et, certes, il n'avait point prévu ce brillant avenir, quand il vivait tranquille en sa Champagne, où il acquérait sans grand risque la réputation d'un homme de bon conseil et d'action. Mais la quatrième croisade le tira de son obscurité. Il fut un des chefs de l'entreprise ; un de ceux qui, pour plaire au doge, consentirent au siège de Zara ; un de ceux qui détournèrent le gros de la flotte vers Constantinople et firent main basse impudemment sur les débris de l'empire grec (1).

Faut-il nous en étonner? Non pas! Villehardouin, à certains égards, est encore un chevalier de la belle époque. Il a le goût des aventures ; il est brave, et, quand l'armée se retire devant les Bulgares, c'est lui qui dirige l'arrière-garde, n'abandonnant rien sur la route et marchant toujours « au petit pas ». Baron valeureux, vassal fidèle, il méprise les lâches qui se déshonorent « par peur de mort » et les traîtres qui tuent leurs seigneurs ou qui « mauvaisement ne leur tiennent point parole ». Pour lui, comme pour Roland, il y a deux grands principes de conduite : le souci de la réputation personnelle et l'obéissance au

(1) Geoffroy de Villehardouin était né vers 1150, dans le château de ses pères, à quelques lieues de Troyes. Une lettre du pape Innocent III prouve qu'il vivait encore en 1212 ; mais, l'année suivante, le fils aîné du maréchal porte le titre patrimonial de « seigneur de Villehardouin », ce qui implique la mort du père

suzerain. D'ailleurs, le maréchal de Romanie se distingue profondément du paladin de la *Chanson*. Il blâme les héroïques folies et ne s'expose point sans motif sérieux. Général prudent, diplomate habile, orateur bien « emparlé », c'est avant tout un esprit pratique. N'ayez crainte qu'il néglige ses intérêts ! Dans le pillage de l'empire grec, il a conquis des fiefs superbes, et il préfère vieillir en son château de Messinople que d'être allé pourrir sur les bords du Jourdain. Mais il sent le besoin d'une justification auprès des Champenois, qu'il ne reverra plus ; et il dicte l'histoire de cette croisade singulière. Son récit commence aux prédications de Foulques de Neuilly, et il le poursuivra jusqu'à la fin tragique de Boniface de Montferrat, tué en 1207 par les Bulgares. Cette *Conquête de Constantinople*, comme nous l'appelons arbitrairement, sera bientôt fort admirée des Français. On la lira ; on la déclamera comme une chanson de geste ; on la copiera. Quelques feuillets de manuscrit feront plus que ses talents politiques ou militaires pour la réputation du maréchal. Et le vieux soldat sourirait bien si on lui prédisait pareille chose, alors qu'il dicte à quelque secrétaire la fameuse retraite d'Andrinople ou le blocus du Chivetot.

Aujourd'hui la *Conquête de Constantinople* est classique. D'où vient, après tant de siècles écoulés, cette faveur persistante dont elle jouit ? C'est que nous avons là le premier livre d'histoire en prose, et, hâtons-nous de l'ajouter, le premier beau livre en prose française.

Dans un paragraphe de sa chronique, Villehar-

douin dit fièrement : « Et bien témoigne Geoffroi, le maréchal de Champagne, qui cette œuvre dicta (qui jamais n'y mentit de mot à son escient, comme celui qui a tous les conseils fut) que oncques si belle chose ne fut vue. » C'est un brevet d'exactitude et de sincérité que se décerne l'auteur. Et, en effet, Villehardouin n'a jamais menti ; il pouvait le proclamer bien haut ; mais, s'il n'altère point la vérité, il a des réticences adroites qui le rendent à demi sincère.

Pourquoi, par exemple, la croisade fut-elle détournée de son but? Si nous en croyons Villehardouin, un concours fortuit de circonstances entraîna la flotte jusqu'au Bosphore. Il y eut, en réalité, toute une intrigue parfaitement connue aujourd'hui. Le roi des Romains, Philippe de Souabe, qui était le gendre d'Isaac l'Aveugle, désirait s'asseoir sur le trône de Constantinople. Son cousin germain, Boniface de Montferrat, convoitait également la ville de Salonique. Ils entreprirent de confisquer la croisade à leur profit, et, quand Boniface fut élu chef suprême de l'armée, ils firent venir en Allemagne le jeune Alexis, fils d'Isaac, pour machiner définitivement le complot. Tout se passa comme ils l'avaient réglé. De Zara, l'on mit à la voile pour Constantinople, malgré les protestations d'un grand nombre, malgré de continuelles désertions, malgré la colère d'Innocent III. Dans cette affaire, Geoffroy de Villehardouin ne fut pas dupe. Il avait assuré l'élection de Boniface. Il demeura son confident, son ami, son complice. Aussi ne cherchez point trace dans la chronique des manœuvres par lesquelles on fit

dévier la croisade. Le maréchal semble ignorer tout cela, comme il ignore ou passe sous silence les menaces et l'irritation de « l'apostole » (1). Il avoue seulement qu'à Zara, à Corfoue, à Constantinople, des chevaliers quittèrent l'armée pour aller guerroyer en Syrie. Il leur arriva bien des malheurs, et Villehardouin en est fort aise; car c'étaient des mutins traîtres à la banniere de leur seigneur et désireux de « dépecer l'armée ». C'étaient, au contraire, d'excellents chrétiens ne rêvant que la délivrance du Saint-Sépulcre. Mais le chroniqueur les déteste et les outrage, sentant que la conduite de ces hommes est la condamnation de la sienne.

Il est un événement plus lamentable dont Villehardouin ne parle pas. Quand ils prirent d'assaut Constantinople, les croisés saccagèrent la ville comme des brigands. On incendia les palais pleins de merveilles artistiques; on égorgea enfants, femmes, vieillards; on profana avec des mains sanglantes même la table des autels. Ce fut une orgie de carnage que le pape flétrit dans une lettre admirable et qui épouvanta la chrétienté (2) On aimerait ici chez le maréchal quelque beau mouvement d'indignation. Mais il oublie de mentionner le massacre où ses compagnons déshonorèrent la croix qu'ils portaient. Ce qui le révolte uniquement, c'est que des pillards cachèrent leur part

(1) Lors du siège de Zara, le pape enjoignit aux croisés de voguer vers la Palestine, et, après la prise de cette ville, il excommunia les Vénitiens.

(2) Innocent III reprochait aux croisés de n'avoir « épargné aucune chose sacree, aucun âge, aucun sexe », d'avoir « enfoncé les sacristies », d'avoir « volé les croix, les images, les reliques ».

du butin au lieu d'en grossir la masse commune. Voilà qui n'est point digne de vrais chrétiens!... Ces réticences sont fâcheuses et diminuent l'autorité de l'historien. On comprend que le chevalier désapprouvât les intrigues et les horreurs... dont avait profité l'aventurier pratique. Mais l'histoire n'admet point qu'on se taise, et Villehardouin devait tout dire.

Malgré tout, son livre a une grande valeur; car, avec lui, le genre de la chronique fait son entrée dans la littérature française. Évidemment, il n'est point composé selon les règles d'un art parfait. Rien n'est lié d'une façon étroite. Rien n'est mis puissamment en relief Cette absence de composition savante résulte en partie du sujet, Villehardouin dissimulant les intrigues qui permettraient de saisir l'unité d'une expédition si étrange. L'inexpérience de l'auteur y contribue aussi largement. Il n'est pas clerc; il manque de bons modèles; il ne connaît que les traductions en prose des chroniques latines ou les chansons de geste auxquelles il emprunte leurs formules (1) et dont il semble, avec ses paragraphes d'inégale longueur, imiter la division par couplets. Aussi nous regrettons la belle ordonnance d'un Tacite chez Geoffroy de Villehardouin.

Mais, bien qu'il ne fût pas un homme de lettres, le maréchal était un écrivain. Malgré la rudesse de la langue, il sait imprimer à ses pensées un tour vigoureux et original. Aucune affectation, aucune

(1) Par exemple : « Sachiez que »; « Or oez les miracles »; « Lors fut crié... »; « Ha! comme granz domages fu. »; « He las; come douleureus domage ci ot l'empereur Henri! »

recherche ; tout est sobre, tout est lumineux. Les discours qu'il consigne sont d'une éloquence brève et militaire. Les narrations se recommandent par leur précision élégante ; et quelques-unes atteignent au pathétique dans leur mâle simplicité (1). On voudrait parfois plus de pittoresque et de coloris. Le spectacle du monde extérieur n'impressionne pas Villehardouin, qui se refuse obstinément à décrire. Il note que l'île de Corfou est « moult riche et plantureuse », qu'Abydos est « moult belle et bien assise » et que Rodestoc est « moult forte ». Ces épithètes lui suffisent, et il pense avoir satisfait par elles la curiosité du lecteur. Il a cependant deux petits tableaux, d'une facture toujours un peu sèche, qui méritent d'être signalés : l'embarquement à Corfou et l'arrivée devant Constantinople (2). Mais jamais Villehardouin ne s'est départi d'une sobriété sévère. Homme d'action, il ne vise qu'à être clair et précis. Il écarte de son style la périphrase et l'image ; de son récit les anecdotes et les descriptions. C'est dire qu'il n'a rien d'Hérodote, auquel plusieurs critiques l'ont comparé. Comme l'*Anabase* de Xénophon, son livre est celui d'un soldat.

La *Conquête de Constantinople* n'est point, d'ailleurs, le seul ouvrage que fit éclore la quatrième croisade. D'autres chevaliers racontèrent cette aventure à quoi l'on ne voyait rien de com-

(1) Lire les « discours au peuple de Venise » (§ 18) et à l'empereur Alexis (§ 213) ainsi que les narrations suivantes : l'ambassade à Venise (§ 15 à 30), le premier siège de Constantinople (§ 154 à 182), la retraite d'Andrinople (§ 354 à 366), le siège du Chivetot (§ 45 à 471).

(2) Voir édition de Wailly (§ 119 à 120 et § 128).

parable « depuis que le monde fut créé ». Négligeons l'*Histoire de l'Empereur Henri*, composée par Henri de Valenciennes, un frère d'armes du maréchal. Peut-être n'en possédons-nous point le texte primitif ? Quoi qu'il en soit, cette chronique est foncièrement banale et froide. En revanche, quel charme et quel intérêt puissant dans la relation que donna, vers 1216, un petit gentilhomme, Robert de Clari, après son retour en France ! C'est un aventurier, et il estime fort naturel, — tout comme Geoffroy de Villehardouin, — qu'on détourne de son but la croisade. C'est un cadet de Picardie qui, partageant les défiances de « la menue gent » contre les chefs, se fait l'écho de ses plaintes et ne craint point d'accuser les « hauts hommes » de détournements dans le butin. C'est enfin, — et par-dessus tout — un Français curieux de voir et de savoir, nous contant, non sans anecdotes piquantes, l'histoire des Grecs depuis 1143 ; s'extasiant même, avec une joie naïve, devant les splendeurs de Constantinople : les colonnes de Justinien et de Théodose, l'hippodrome et les portes de la ville, Sainte-Sophie et la chapelle du Boucoléon. Sa chronique mérite donc d'être lue, même après celle du maréchal ; car il y a de la passion dans tout cela, il y a un pittoresque inconnu de Villehardouin, et nous y trouvons ces détails de mœurs dont notre génération se montre friande à bon droit. En définitive, la quatrième croisade est, dans l'histoire du genre, une date fort importante. On est encore bien loin d'une impartialité désirable. On écoute beaucoup trop la voix des intérêts ou des haines. Mais les

ouvrages du grand baron champenois et du gentillâtre picard sont bien exclusivement historiques, en même temps qu'ils se recommandent dans la forme par de réelles qualités.

De la *Conquête* à l'*Histoire de saint Louis*. — Villehardouin, Henri de Valenciennes, Robert de Clari s'étaient bornés à écrire des mémoires sur un événement particulier. De nombreux auteurs continuèrent à avoir des ambitions plus hautes. Ils voulurent traiter de vastes ensembles. Et il se produisit un effort considérable du côté de l'histoire générale depuis la quatrième croisade jusqu'à la guerre de Cent ans.

Pour bien montrer la persistance des vieilles habitudes littéraires, signalons tout d'abord les historiographes qui suivent fidèlement un Robert Wace ou un Benoît de Sainte-More. Leur courage mérite cette mention. L'un d'eux, Philippe Mouskes, ne range-t-il point en bataille 31 000 octosyllabes pour dire les actions mémorables qui s'accomplirent entre le siège de Troie et la majorité de Louis IX? Un autre, Guillaume Guiart d'Orléans, n'a-t-il pas consacré 12 500 vers à la *Branche des royaux lignages*, où ne manquent ni la belle humeur, ni la précision d'un ancien soldat quand il raconte surtout notre victoire navale de Zierikzée en Zélande? Et, quoique plus modeste, Godefroy de Paris rédige un journal de 8000 vers sur les règnes de Philippe le Bel et de Louis X le Hutin (1)! Ce dernier auteur a, du

(1) Philippe Mouskes était né à Tournai : il écrivit son ouvrage vers 1243. Guillaume Guiart publia le sien en 1304 et 1306. Quant

reste, une certaine verve et de la finesse dans l'observation. Mais à Godefroy, ainsi qu'aux autres, on peut adresser un grave reproche : « Que n'écrit-il en prose ? » comme dira plus tard Boileau. Pourquoi rechercher en pareille matière le mérite de la difficulté vaincue et s'astreindre, par exemple, à n'employer que des rimes « léonines » (1) ? Pourquoi s'attacher à une forme vieillie que, de plus en plus, on abandonne ?

Des gens plus pratiques ne commirent point, au XIIIe siècle, la même faute. Bien que ménestrels pour la plupart, ils n'imitèrent pas les romans de *Brut* ou de *Rou* : comme l'avaient fait Villehardouin et Robert de Clari, ils adoptèrent la prose dans leurs chroniques générales. C'est l'époque où Robert VII de Béthune fait composer une ***Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*** par un de ses hommes, auquel on attribue également une ***Chronique des rois de France*** jusqu'à l'année 1217. Plus tard, vers le milieu du siècle, pour le comte de Poitiers, frère de Louis IX, un secrétaire traduit l'importante compilation latine de l'***Historia regum Francorum***. Mais rien assurément n'obtint un succès comparable à celui de la ***Chronique de Reims***, écrite en 1260 par un ménestrel inconnu. L'œuvre était faite pour la lecture publique : aussi l'auteur recherche-t-il ce qui peut amuser l'auditoire. Il orne et embellit la vérité trop nue ; il multiplie les dialogues fictifs ; il risque même un

à Godefroy de Paris, son journal va de 1300 à 1316 et fut composé ou achevé peu après cette dernière date.

(1) Les rimes *léonines* portent sur les deux dernières syllabes du vers : Guiart s'impose la dure contrainte de ces rimes-là.

apologue de la chèvre et du loup à propos des enfants de la comtesse de Flandre. Toutes les anecdotes merveilleuses, toutes les traditions populaires, il les accueille avec empressement; et nous apprenons de lui comment Blondel retrouva le roi Richard ou comment Saladin, vrai chevalier français, mourut en se baptisant lui-même. Ces aimables légendes sont prestement contées; le naturel, l'esprit, la grâce y abondent; et l'on a peine à se défendre contre le charme de tels récits. Il convient cependant d'en avoir le courage. Notre ménestrel avait cru tracer un tableau de l'Europe depuis l'avènement de Louis VII jusqu'à la paix d'Abbeville en 1258. Il n'a guère fait que réunir sans ordre de curieuses historiettes pour le plus grand profit des librettistes ou des romanciers, des Sedaine ou des Walter Scott (1). Mais, tout en le soumettant à une critique sévère, pardonnons à ce gentil conteur : il habitua le public au long ouvrage historique en prose.

Par cela même, il exerça une influence immédiate bien plus profonde que celle des ***Chroniques d'outre-mer***, des ***Eracles***, des ***Livres de la Terre Sainte*** (2), et d'un ouvrage autrement sérieux à tous égards : nous voulons dire les ***Chroniques de Saint Denis***. Depuis deux siècles, les religieux de cette abbaye célèbre avaient rédigé en langue latine nos annales. Leur recueil

(1) Le *Richard Cœur de Lion* de Sedaine et le *Talisman* de Walter Scott, par exemple.

(2) Les croisades donnèrent naissance à toute une littérature spéciale et nombre des livres, que nous indiquons sommairement, furent écrits en Palestine, en Syrie, à Chypre.

jouissait en France d'une réputation méritée, et les historiographes se vantaient d'y avoir puisé leurs informations. Dans le dernier quart du XIIIe siècle, Guillaume de Nangis, Primat, ou quelque autre moine, se servit de ces archives pour composer une histoire de France allant des origines à la mort de Philippe-Auguste (1). Encouragés par la faveur royale, les abbés devaient poursuivre l'œuvre et constituer ainsi un monument considérable. Mais, si les premiers rédacteurs montraient plus de scrupule que le ménestrel de Reims, ils n'avaient point sa forme attrayante Et il nous faut encore, à cette époque, aller chercher le chef-d'œuvre de l'histoire loin des historiens de profession.

Joinville. — En 1304, alors que, « dans la chambre des dames », messire Jehan de Joinville vient de raconter quelques exploits de sa jeunesse, Jeanne de Navarre, reine de France, lui adresse une pressante prière. Elle voudrait que son ancien tuteur (2) composât la biographie complète de saint Louis, qu'il a connu mieux que personne. Et le sénéchal de Champagne hésite beaucoup. Sans doute, à Saint-Jean d'Acre, il écrivit son *Credo*. Sans doute aussi, depuis nombre d'années, il a consigné sur parchemin quelques faits curieux de sa croisade. Mais il allègue son grand âge et trouve difficile d'entreprendre cette œuvre si

(1) On a, sans aucune certitude, donné la date de 1274.
(2) Jeanne de Navarre étant devenue orpheline en 1283, Philippe le Hardi, son tuteur légal, confia les intérêts de la jeune fille à Joinville, qui, de la sorte, fut le tuteur effectif.

longtemps après la mort de Louis IX. Il cède enfin; il évoque ses souvenirs; il fait appel aux témoignages; et il dicte à ses secrétaires un livre que la princesse ne sera plus là pour recevoir (1), mais dont elle restera la marraine aux yeux de la postérité (2).

Dans la *Vie de saint Louis*, Joinville se proposait de dire « les saintes paroles et les bons faits » de Louis IX. La dédicace promet simplement une biographie. et les premières pages ne semblent guère annoncer autre chose. Mais bientôt le cadre s'élargit. Nous n'avons plus seulement la vie d'un homme, mais des mémoires, le tableau d'une époque et un chapitre de l'histoire générale. Il faut donc exiger plus de Joinville que des biographes ordinaires et l'étudier comme un véritable historien.

Sa qualité suprême est la sincérité. Il n'avance rien dont il n'ait la certitude; mais, quand il a « vu » et « ouï » une chose, nulle force humaine ne l'empêchera de la conter (3). Il n'a jamais flatté ni les autres, ni lui-même. Il n'a jamais dénigré méchamment son prochain. C'est avant tout une conscience droite et un esprit scrupuleux. Malgré ce désir de l'exactitude, Joinville a commis

(1) La reine mourut au mois d'avril 1305. C'est à son fils, le futur Louis X, surnommé le Hutin, que Joinville dédia, en 1309, son *Histoire de saint Louis*.

(2) Jehan de Joinville, né au château paternel, dans la Champagne, en 1224, devint sénéchal de cette province. Il suivit le roi Louis IX en Égypte et partagea toutes les souffrances du monarque pendant cette triste expédition; mais il refusa de quitter la France lors de la croisade contre Tunis. Il mourut en 1317, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, ayant vu six rois se succéder sur le trône.

(3) *Histoire de saint Louis*, ch. CXLV, § 738 et ch. CXLIX, § 768.

beaucoup d'erreurs. Il intervertit l'ordre des faits, se trompe pour les noms propres et les dates, confond certains événements entre eux et manque totalement de clarté dans les récits de batailles. La chose n'a rien qui surprenne, et, si prodigieuse que fût sa mémoire, on pardonne ces défaillances à un vieillard. Ce qui est plus grave encore chez le sénéchal de Champagne, c'est sa crédulité et son absence de critique. N'ayant pas tout vu par lui-même, Joinville fut obligé de recourir aux autres. Il consulta les ouvrages de Guillaume de Chartres, de Geoffroy de Beaulieu, de Guillaume de Nangis, ainsi qu'un « livre sur la Terre Sainte » (1). Il avait également interrogé autrefois les habitants d'Égypte et de Syrie, et, s'il nous dit naïvement que le Nil prend sa source au Paradis terrestre, c'est qu'on s'est joué de lui là-bas dans cette patrie des légendes où jadis les prêtres de Thèbes avaient mystifié le bon Hérodote. Joinville eut le tort d'être trop confiant, de ne pas vérifier les témoignages et de ne pas écarter les traditions visiblement fabuleuses.

Mais, quoiqu'il ne soit pas exempt de taches légères, le livre est fort intéressant. Avec sa curiosité toujours en éveil, Joinville a observé les pays qu'il traversait. Les pages sur le Nil et les Bédouins, sur la garde du Soudan et le Vieux de la montagne, sur les Tartares et les Commains n'ont pas d'équivalent chez Villehardouin et

(1) Guillaume de Chartres avait écrit, en 1296, une œuvre sur les *Miracles* de saint Louis et Geoffroy de Beaulieu une biographie de ce roi sous ce titre : *Vita et sancta conversatio piæ memoriæ Ludovici IX*.

marquent un progrès de l'histoire (1). D'un autre côté, les anecdotes semées dans le récit permettraient de tracer un tableau pittoresque de la société d'alors avec son clergé rude et batailleur; avec ses chevaliers, religieux encore, mais amollis, joueurs effrénés, s'adonnant sans mesure « aux grands mangiers et aux outrageuses viandes » (2). Joinville, bien entendu, n'insiste point; il note tout cela en quelques lignes; mais, si l'on veut connaître le monde du XIIIe siècle, on ne devra point négliger le petit livre du sénéchal.

Sur ce fond si riche et si vivant, deux figures se détachent avec une singulière netteté. C'est la part de la biographie dans cette œuvre et, en même temps, de l'autobiographie.

Pourquoi saint Louis est il le plus populaire de nos rois? C'est qu'il a trouvé dans Joinville le panégyriste qui lui convenait. D'autres auraient exalté le paladin sautant dans la mer « jusqu'aux aisselles » afin d'attaquer plus vite les ennemis et dispersant à coups d'épée six Sarrasins qui l'entouraient. Joinville préfère dire les vertus de l'homme, du monarque, du chrétien. Voyez passer ce roi vêtu de camelin grossier. Il vient d'entendre la messe, et il va rendre la justice, soit dans son jardin de Paris, soit à Vincennes, dans le bois, « accoté à quelque chêne, » avec ses conseillers assis sur le gazon. Tout à l'heure, il retournera dans son palais pour y laver les pieds des pauvres et servir d'écuyer tranchant aux malheureux avant que de manger lui-même un repas

(1) *Histoire de saint Louis*, ch. XL, LI, LVI, LXXXIX-XC, XCV, XCVII, etc
(2) *Ibid.*, ch. XI, XIII, XXVI, LII, LXXVII, LXXIX, LXXXI, CXXXII, CXXXV, etc.

modeste et de boire du vin léger « trempé d'eau ». Ce prince, à la fois simple et majestueux, qui unit la grandeur d'un saint aux qualités les plus aimables de l'homme, nous apparaît dans le livre de Joinville comme le plus digne, le plus religieux, le plus charitable des rois. On l'aime encore plus qu'on ne l'admire. Et cet amour provient de sa douceur souriante, de sa pitié pour les humbles, de mille petits détails intimes qui, sans le dévoué chroniqueur, nous seraient demeurés inconnus.

Saint Louis est le héros du livre; mais il lui faut partager la première place avec un autre personnage, qui est tout bonnement Joinville. Autant Villehardouin fuyait les confidences, autant le sénéchal de Champagne les multiplie. Il n'arrive jamais à s'oublier, et tout lui est prétexte à se raconter lui-même, sans fausse modestie comme sans orgueil.

Joinville est, d'abord, un chevalier qui fait honneur à la chevalerie. Il engage ses revenus à Metz pour aller à la croisade. Il débarque un des premiers sur le rivage de Damiette; il reçoit cinq blessures en défendant un « ponceau » près de la Mansourah; il court péril de mort, étant prisonnier des Sarrasins, lors de la conspiration des émirs; et pourtant, quand on discute sur le retour de saint Louis en France, il s'y oppose de toutes ses forces, ne voulant point qu'on abandonne loin du sol natal « les pauvres prisonniers » et « le menu peuple de Notre Seigneur ». Il est ensuite bon catholique et pratique scrupuleusement sa religion. Il a horreur des hérétiques, des renégats, des blasphémateurs. Il tance vertement les che-

valiers qui jasent à l'église, « tandis que l'on chante la messe ». Il croit à tous les miracles; il s'abstient, même captif, de toucher à la viande un vendredi, et il fréquente les pèlerinages, bourdon en main et les pieds nus. C'est un modèle de foi robuste et de fervente dévotion. Mais son humeur chevaleresque et sa piété ne le rendent pas insensible aux choses de la terre. Il a le tempérament d'un Gaulois et recherche en tout la mesure. Il est un esprit pratique et un bon vivant. Prêt à combattre pour Jésus-Christ, il n'a pas cependant la passion du martyre, et sa première croisade lui paraît suffisante. Il aime mieux avoir commis trente péchés mortels que d'être lépreux et se récrie quand on lui propose de laver les pieds des « vilains ». Il s'habille de riches étoffes: tient table ouverte même en Syrie, se fait ordonner par les « physiciens » ou médecins de boire toujours du vin pur. Auprès du roi irréprochable, il incarne la moyenne humanité avec ses élans d'héroïsme et ses faiblesses. Au point de vue historique, cela complète son œuvre; car il nous offre le type du « prud'homme », qui était « l'honnête homme » de ces temps-là.

Pas plus que Villehardouin, Joinville n'était un écrivain de profession. Il n'y a donc point lieu de s'étonner si, ayant promis de traiter en deux parties distinctes des « vertus » et des « chevaleries » de Louis IX, il n'a pas respecté le plan qu'il s'imposait. Dès les premiers chapitres, il s'abandonne à ses souvenirs; il entasse les anecdotes, se permet de longues digressions, se répète ou fait en arrière de perpétuels retours; et, mal-

gré sa prétention de ne point « dérompre sa matière », il n'a point d'ordre, il est confus (1).

En revanche, à défaut des qualités acquises par une longue culture littéraire, il a les dons naturels de l'écrivain. Son style, qui coule de source, est simple, agréable, gentiment spirituel. On dirait une aimable causerie avec sa variété, son abandon. Par la sincérité de la peinture, Joinville nous fait éprouver les impressions qu'il ressentit. Quelle vivacité entraînante dans le récit du débarquement à Damiette ou la défense du « ponceau » de Mansourah (2)! Quelle mélancolie et quelle tristesse pénétrante lorsqu'il quitte le château natal, lorsqu'il voit mourir ce saint prêtre qui « oncques plus ne chanta », et lorsque, malade à Saint-Jean d'Acre, il écoute psalmo ier le *Libera me, Domine*, aux funérailles de ses compagnons (3)! Quelle malice et quelle bonhomie, aux heures moins sombres, dans des dialogues piquants et des narrations amusantes (4)! Après cinquante ans, il revit absolument son passé Le temps n'a point terni l'image brillante qu'il a gardée de cette époque. Une cotte « vermeille à raies jaunes » que portait un jeune écuyer; la tente « de fine écarlate » envoyée au roi des Tartares; le feu grégeois semblable à « un tonneau de verjus »; le camp du Soudan avec sa tour « faite de

(1) A partir du xve chapitre, il quitte les vertus de saint Louis et y revient plus tard, au chapitre CXXXV. — Comme exemples de redites, citons, dans l'édition de Wailly, les paragraphes 39-41 et 634-637, 249 253 et 458-461.

(2) *Histoire de saint Louis*, ch. XXXIV-XXXV, XLVIII-L.

(3) *Ibid.*, ch. XXVII, LX, LXXXI.

(4) *Ibid.*, ch. VI, LXXXIII et LXXXIV, CXVIII.

perches de sapin et close entour de toile teinte » ; les tas de blé sur le rivage de Chypre qu'on prenait de loin pour des montagnes vertes, leur partie supérieure ayant germé, tout cela est revu par lui comme au premier jour et reproduit avec une frappante précision (1). Joinville a le sens du pittoresque; il ne recule devant aucun détail, fût-il réaliste ou trivial (2); il est, au contraire de Villehardouin, tout à fait soucieux du coloris. Et c'est ce qui assure une éternelle jeunesse à son œuvre, enluminée de fraîches et vives peintures, pleine de clarté et de soleil.

De la *Vie de saint Louis* aux *Chroniques*. — La *Vie de saint Louis* est une biographie excellente, où l'on trouve un pittoresque récit de la troisième croisade et mille curieux détails sur les mœurs du temps. Alors que le sire de Joinville la dictait à ses secrétaires, d'autres Français, loin de la terre natale, écrivaient des ouvrages considérables sur les expéditions en Orient et leurs résultats parfois tristes, parfois heureux. Dans l'île de Chypre, au commencement du XIVe siècle, Girard de Monréal, un chevalier du Temple, disait, en sa ***Geste des Chiprois***, comment périt le royaume de Jérusalem et quelles furent les relations des Cypriotes avec la république vénitienne ou les États musulmans. Tout

(1) *Histoire de saint Louis*, ch. LXXX. XXIX, XLIII, LXVIII. Voir également la description de l'île de Lampedouse (ch. CXXVI) et le portrait des Bédouins (ch. LI).

(2) *Ibid.*, ch. XLVI (« le sang lui venait du corps, comme par la onde d'un tonneau »); ch. LVI (la *meroison* de saint Louis); ch. LVIII et LX (description de l'épidémie).

près de là, vers la même époque, on composait la ***Chronique de Morée***, qui nous permet aujourd'hui de connaître l'empire fondé par Baudouin de Flandre et la brillante civilisation dont il jouit. C'étaient des « livres d'outre-mer », excitant la curiosité contemporaine, et dont la valeur documentaire reste grande après tant d'années.

Mais l'attention va se détourner de la Syrie, de la Palestine, de la Grèce, pour se concentrer tout entière sur le drame terrible dont l'Europe occidentale est le théâtre. Plantagenets et Valois se disputent le royaume de France, et, pendant plus de cent ans, notre pays souffrira. La guerre étrangère et la guerre civile se coalisent pour joncher le sol de cadavres et de ruines fumantes ; la peste et la famine fondent sur les villes affolées ; et, partout, des compagnies de routiers s'en vont massacrer ou dépouiller ceux qu'épargnèrent tant de fléaux. Comment de pareils événements n'eussent-ils point secoué les esprits ? Comment ne point raconter les tristesses de ces abominables jours ? Aussi tous se préoccupent d'écrire l'histoire de cette guerre interminable : même les poètes ; même ceux qui, après avoir lu Joinville, s'obstinent cependant à imiter Benoît de Sainte-More. A peine le bon Guillaume de Machault (1) tentera-t-il de nous intéresser à la prise d'Alexandrie et à l'infortuné Pierre de Lusignan Mais les autres célèbrent dans leurs poèmes les héros du drame actuel. C'est le héraut Chandos disant les

(1) Voir sur lui notre brochure *la Poésie lyrique*.

prouesses du Prince Noir (1). C'est le trouvère Cuvelier consacrant 23 000 vers très prosaïques à chanter Bertrand du Guesclin, et, non sans quelque indulgence coupable pour les légendes, nous présentant un connétable rude et vaillant, mais si simple et si généreux, celui-là même que le peuple avait connu, chéri et pleuré. De telles œuvres abondent en renseignements précieux, mais la forme en est déplorable ; et l'on est heureux que ce soient presque enfin les derniers balbutiements de l'historiographie en vers.

Cuvelier et Chandos ne faisaient guère, au surplus, que des biographies de guerriers fameux : les prosateurs du xiv[e] siècle se préoccupent, eux, avant tout, d'histoire générale. Après avoir rappelé que des moines et des laïques, parmi lesquels le chancelier d'Orgemont, continuèrent les *Chroniques de Saint-Denis ;* après avoir mentionné les ***Grandes Chroniques de Flandre***, qui en sont le pendant pour les pays du Nord, arrêtons-nous quelque peu au ***Myreur des histors*** de Jean des Prés, dit Jean d'Outremeuse. Le bon clerc liégeois avait tout d'abord composé une *Geste de Liège*, où il ordonnait les annales de cette ville jusqu'à 1399. Mais, reconnaissant lui-même la pauvreté poétique de son livre, il remit tout sur le chantier, se servit de la prose pour cette seconde édition, et développa avec une certaine ampleur ce qu'il avait simplement esquissé. Dans son désir de ne pas se borner seulement à l'histoire locale, il opère des excursions hardies et

(1) Le poème de Chandos est de 1386 et celui de Cuvelier de 1384.

remonte jusqu'à l'époque babylonienne, qu'il connaît naturellement fort mal. Il convient ici de l'excuser tout à fait des erreurs qu'il a pu commettre; mais on déplore qu'à propos d'événements modernes il manque de critique, se trompe parfois grossièrement et se laisse aller, de façon plaisante, à prendre trop souvent le Pirée pour un homme. Il avait, cependant, un noble souci de l'exactitude, faisait copier des documents officiels en de lointaines contrées, et, par cela même, nous a légué sur les XIII[e] et XIV[e] siècles des renseignements que nous n'aurions point sans lui. On peut le consulter avec profit; on ne le lit pas avec plaisir, et, dans le *Myreur des histors*, l'art est vraiment trop négligé.

L'art aura bientôt sa revanche! C'était une tragédie poignante que l'horrible guerre de Cent ans. De nobles esprits le comprendront, et, vivement émus par cet affreux spectacle, ils en fixeront le souvenir dans de pittoresques tableaux. Un clerc de Rouen, dont le nom demeure ignoré, et que son zèle pour l'Église ou son amour de la Normandie empêchent souvent d'être impartial, narre d'une façon saisissante les principaux épisodes de notre histoire depuis l'avènement des Valois jusqu'à la folie de Charles VI (1). On le méconnaît et l'on a tort; mais un de ses contemporains, Jean le Bel, souffrit encore davantage des injustices de la Fortune. C'était pourtant un véritable personnage, celui-là. Après avoir quelque

(1) Ce clerc écrivait dans le dernier quart du XIV[e] siècle. Siméon Luce intitule son ouvrage *Chronique des quatre premiers Valois*.

temps guerroyé, il devint chanoine de Liège, mena un train digne d'un prince et fréquenta de puissants seigneurs. Dans leur intimité et avec l'appui de leurs témoignages, il entreprit les ***Vraies Chroniques***, afin de réfuter certaines relations peu favorables à Édouard III. Malgré sa prétention et peut-être son désir réel de tenir la balance égale, il penche trop du côté de l'Angleterre, en cet ouvrage où nous trouvons l'histoire de la Flandre, de la Grande-Bretagne et de la France depuis 1326 jusqu'à 1361. Mais que le style est donc savoureux ! Quelle puissance dramatique et quel charme romanesque ! Quel pittoresque aussi dans certains épisodes ! Des pages qui sont de Jean le Bel furent admirées longtemps sous le nom de Froissart ; car celui-ci ne s'est point seulement « fondé » et « ordonné » sur les *Vraies Chroniques*, il les plagia maintes fois (1). Et voilà bien l'ironie des choses humaines ! Le chanoine de Liège est presque inconnu aujourd'hui ; le chanoine de Chimay, lui, est immortel.

Froissart. — Pendant toute la seconde moitié du XIVe siècle, on voit chevaucher à travers l'Europe occidentale un singulier personnage. Dans les hôtelleries et les châteaux, les petites gens regardent avec curiosité ce voyageur qui ne craint point d'interroger quelquefois le menu peuple ; et les clercs au beau langage ou les gens d'armes vantards se plaisent à lui conter de merveilleux exploits. Il

(1) Jean le Bel (1290?-1370). Depuis que M. Polain et M. Meyer ont retrouvé le manuscrit de ses *Vraies Chroniques*, nous savons que Froissart l'a copié textuellement au début.

écoute, lui, avidement, et consigne, le soir, sur ses tablettes, tous les récits intéressants qu'on lui a faits pendant la journée. Tout cela doit lui servir à rédiger l'histoire que lui ont commandée des princes. Car messire Jehan Froissart n'est pas un chroniqueur d'occasion, comme l'avaient été le maréchal de Champagne ou le confident de saint Louis. C'est un historien de métier, et la plume devient pour lui un gagne-pain (1).

Né à Valenciennes en 1337, il est devenu en 1361 quelque chose comme le secrétaire de Madame Philippe, sa compatriote, la femme du roi anglais Édouard III. Tout d'abord, il l'a « servie de beaux dits et traités amoureux » (2); mais, devinant la vocation de Froissart, la reine lui suggéra de commencer les ***Chroniques***. Aux frais de la noble dame, il a déjà visité l'Écosse, la Bretagne, les Flandres, la Guyenne, l'Italie, et il a publié le premier livre de son ouvrage, dont le succès lui a valu une grande réputation. Depuis lors, Madame Philippe est morte; mais les largesses du comte de Blois permettent au chanoine de Chimay de poursuivre son enquête, la bourse bien garnie. Il va donc, et, maintes fois, il traversera notre pays dans tous les sens, jusqu'au jour où il s'éteindra dans le palais des comtes du Hainaut, léguant à la postérité un monument considérable.

(1) Froissart (1337-1410?) fut tour à tour le protégé de la reine d'Angleterre, de Wenceslas de Luxembourg, de Guy de Châtillon, comte de Blois. On sait qu'il obtint la cure de Lestinnes-les-Monts et un canonicat à Chimay.

(2) Froissart fut un poète estimé, qui a laissé beaucoup de poèmes, parmi lesquels l'*Épinette amoureuse*, l'*Horloge amoureuse*, le *Buisson de jeunesse* et surtout *Méliador*, roman de chevalerie en 30 600 vers.

Ses *Chroniques*, l'œuvre d'une vie tout entière se composent de quatre livres qui furent remaniés plusieurs fois. Le premier, dont nous possédons trois rédactions différentes et qui fut publié vers 1372, est de beaucoup le plus étendu. Dans son état définitif, il débute par les intrigues qui amenèrent la déposition d'Édouard II ; il contient le récit des batailles de Crécy et de Poitiers, la peste noire, la Jacquerie, le règne réparateur de Charles V, et il s'arrête à l'époque de la mort d'Édouard III. Le deuxième, qui date de 1387, expose les guerres de Flandre et de Bretagne, le soulèvement des maillotins en France et l'insurrection de Wat Tyler chez les Anglais. Le troisième, en 1391, est l'histoire des luttes dont l'Espagne et le Portugal furent le théâtre de 1383 à 1388. Enfin le quatrième s'ouvre par le riant tableau de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris et se termine par des scènes tragiques: l'attentat commis sur Olivier de Clisson, la folie de Charles VI et l'assassinat de Richard II. Froissart ne poussa pas plus loin ses *Chroniques*. Peut-être mourut-il à la tâche ? Peut-être pensa-t-il avoir assez fait en racontant un des siècles les plus dramatiques de l'histoire ? En tous cas, son œuvre est là, et le moyen âge en compte peu d'aussi belles.

Ce n'est pas qu'on n'ait vivement contesté l'autorité historique de Froissart. On le blâme de n'avoir pas lu les archives et les mémoires contemporains; on lui reproche des inexactitudes nombreuses ; on accuse ce bon « valet de prince » d'avoir arrangé ou apprécié les événements au gré de ses protecteurs successifs En un mot, on n'est pas loin de voir en lui un aimable et fantaisiste romancier.

Cette sévérité est excessive. Avant de condamner Froissart, on devrait tenir compte des habitudes de l'époque et des difficultés du sujet. Joinville traitait une matière simple et bien circonscrite : la vie du bon roi saint Louis. La guerre de Cent ans est plus complexe. On se bat en Flandre, en Espagne, en Portugal et sur le territoire entier de la France. Mais ces batailles sont provoquées par les caprices des reines, les intrigues des seigneurs, les projets ambitieux des rois. Tout cela se mêle et s'enchaîne. Si bien que, pour « enregistrer notablement les grandes merveilles et les beaux faits d'armes qui sont advenus par les grandes guerres de France et d'Angleterre », il faut écrire l'histoire militaire et politique de tous les royaumes occidentaux.

Où trouver les éléments de cette œuvre immense ? Dans les archives et les papiers de chancellerie ?... Mais rappelons-nous que Froissart compose quelques années après les événements, à une heure qui n'est pas propice pour fouiller les bibliothèques des palais et des châteaux. Dans les autres chroniques et dans les relations de témoins oculaires ? Froissart le fait autant qu'il est possible ; il emprunte aux *Vraies Chroniques* de Jean le Bel et au poème de Chandos ; mais la diffusion des écrits était moins facile qu'en notre temps, et il est fort probable qu'il ne connut pas la plupart des mémoires et des livres historiques du XIVe siècle. Comment parvint-il donc à recueillir les documents nécessaires ? Il nous l'apprend dans un passage éminemment suggestif : « Au nom de la bonne dame et à ses coûtages, et aux coûtages

des hauts seigneurs, en mon temps, je visitai la plus grande partie de la chrétienté; et, partout où je venais, je faisais enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes et qui, proprement, en savaient parler et aussi à quelques hérauts de confiance pour vérifier et justifier toutes choses. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière (1). » Voilà, exposée par lui-même, la méthode de Froissart. Elle était alors la plus naturelle et la plus féconde. En cette époque de lentes informations, rien n'était tel que d'aller voir soi-même, et notre chroniqueur s'est mis en route « dès l'âge de vingt ans ». Il a interrogé le roi d'Écosse et les Douglas. Il a visité Londres, au lendemain des victoires anglaises, et, dans la cité triomphante, il a fréquenté les vainqueurs et les vaincus de Poitiers. Il a fait le voyage de Béarn avec le loquace Espaing de Lyon, et les belles histoires des aventuriers du Midi l'émerveillèrent, à la cour du comte de Foix. Il a, sous la dictée de dom Joam Fernand Pacheco, conseiller du roi de Portugal, noté mille détails curieux des guerres de la péninsule. Pendant un demi-siècle, on ne rencontre que lui sur les chemins, visitant les lieux de batailles célèbres, assistant aux pompeuses cérémonies, liant conversation avec tout le monde, même avec les chefs de brigands. Oui, certes, ce fut une « enquête » vaste et patiente, « dans la plus grande partie de la chrétienté ». Sachons-lui gré de l'avoir obstinément poursuivie. Car non seulement nous

(1) Les *Chroniques*, livre IV, prologue. La « bonne dame » est la reine d'Angleterre.

devons à cette méthode de recherche des pages puissantes comme le récit des guerres d'Espagne, qui est d'un maître historien ; mais, sans elle, nous n'aurions pas ces tableaux pittoresques et ces inappréciables renseignements psychologiques qui donnent la vision des sociétés mortes et font de l'histoire une résurrection.

Ce système expose, d'ailleurs, à des imperfections nombreuses un chroniqueur trop confiant. Les hommes auxquels s'adressait Froissart, de préférence, étaient « les anciens chevaliers et écuyers qui avaient été en faits d'armes ». Le curé de Lestinnes a été trop crédule. Il a pris pour argent comptant les gasconnades de messire Espaing et les jolis propos des hâbleurs de la cour d'Orthez, qui lui disaient après boire avec des mines alléchantes : « Messire Jean, auriez-vous pas dans votre histoire cette affaire dont je vous parlerais (1) ? » Quand il dépouillait ses carnets de notes, Froissart aurait dû opérer un triage sérieux. Le sens critique lui a manqué. Ajoutons qu'il eut le tort de trop questionner « les nobles hommes ». Pour ces gens frivoles et cupides, la guerre n'était qu'un tournoi galant et une fructueuse partie de dés. On s'entre-tuait avec élégance et l'on pillait avec effronterie. Le sire d'Albret, parent de Charles VI, différait peu d'un Aymerigot Marcel ou d'un Talebard Talebardon, ces « povres brigands » qui « eschellaient » les villes et qui étaien « étoffés comme des rois » (2). Fasciné par la

(1) Les *Chroniques*, livre III, ch. I à XV.
(2) *Ibid.*, livre II, ch. XLVII et CCXIV ; livre III, ch. XIV.

beauté des aventures Froissart n'a point vu la corruption de la chevalerie. Il s'est institué le panégyriste de cette caste ; il en a épousé les préjugés, il en partage les haines. Au-dessous de la noblesse, il y a pourtant le peuple, que tous rançonnent et écrasent ; le peuple qui fait la Jacquerie, parce que la faim lui tord les entrailles ; le peuple qui a produit le Grand Ferré et qui donnera bientôt Jeanne d'Arc. Mais, pour le chroniqueur, les Jacques de France, les Lollards d'Angleterre, les Chaperons blancs de Flandre sont tous des « gars puants », de la « pendaille » et de la « ribaudaille » (1). Il a trop vécu dans la compagnie des seigneurs, et il en résulte qu'il ignore toute une partie de la réalité.

Sa crédulité naïve, son absence de sagacité historique, sa partialité inconsciente, non pour telle ou telle nation, mais pour une caste, diminuent la valeur de son livre. Mais il ne faudrait pas qu'elles nous rendent injustes. Froissart a voulu être sincère ; il ne s'est épargné aucune fatigue et aucune dépense afin de « rassembler la haute et noble matière » des *Chroniques*, et l'impression générale qu'il nous laisse est vraie. Cela sauvegarde amplement la réputation de l'historien.

L'écrivain est tout à fait hors de pair, et jamais encore un prosateur de France n'avait mis tant de force dramatique ni tant de couleur dans ses récits. « Je me délecte, disait Froissart, en labourant et ouvrant sur cette matière (2). » On s'en aperçoit quand on lit les *Chroniques*. C'est pro-

(1) *Les Chroniques*, livre II, ch. LII-LIII, CVI et suivants.
(2) *Ibid.*, livre IV, prologue. *Ouvrant* signifie *travaillant*.

prement le livre d'un artiste, heureux de « chroniser ». Évoqués par son imagination puissante, les hommes du XIVe siècle agissent et parlent devant nous. C'est, par exemple, le Prince Noir; c'est la reine Isabelle, « une très belle dame, féminine et doucement enlangagiée »; ou la comtesse de Montfort « qui bien avait courage d'homme et cœur de lion »; c'est Gaston Phébus, un joli seigneur « aux beaux yeux clairs et amoureux », mais à la main ensanglantée par le meurtre de son fils; c'est le Bascot de Mauléon ou Aymerigot Marcel, deux curieuses figures de routiers. Cette multitude de personnages, tous solidement dessinés, s'agitent dans la plus émouvante tragédie. Avec son style naturel et souple, pathétique et imagé, Froissart nous offre une suite de scènes dont l'effet est considérable. On se passionne au récit des troubles de Flandre et de la bataille de Cocherel; on est secoué par des épisodes violents comme l'arrestation du roi de Navarre et l'attentat contre Olivier de Clisson; on frissonne quand les Anglais saccagent Limoges, quand Gaston Phébus tue son fils, et quand brûlent les joyeux amis de Charles VI dans le fameux ballet des sauvages (1). Celui qui écrivit de pareils drames était le Shakspeare de l'histoire.

Il est aussi un peintre au pinceau merveilleux. C'est plaisir de le voir décrire une armée en marche avec sa forêt de piques et de bannières, qui

(1) Les *Chroniques*, livre I, ch. CLV-CLXXIII, CCCXIII-CCCXVII; livre II, LII-CXCVIII; livre III, ch. XIII et suiv.; livre IV, ch. XXVIII. Nous ne citons point certaines narrations, comme celle des bourgeois de Calais : Froissart les a prises à Jean le Bel.

« ventilent au vent et reflamboient au soleil » ; un siège, où les échelles ploient sous les grappes de soldats, et une mêlée, où les gens d'armes qui « travaillent » font plus de bruit que « les heaulmiers de Paris et de Bruxelles tous ensemble » ; une entrée de reine par la ville habillée d'étoffes chatoyantes et une joute avec ses estrades fleuries de nobles et gentes dames qui agitent leurs écharpes bariolées. Les *Chroniques* sont une perpétuelle fête pour les yeux, et Taine définit très bien la sensation qu'elles nous causent. « Elles ressemblent, dit-il, à une tapisserie du temps, éclatante et variée, pleine de chasses, de tournois, de batailles, de processions. » Elles sont le tableau singulièrement coloré du XIVe siècle, avec ses grandeurs et ses hontes, ses « caroles » galantes et ses tueries atroces. Froissart est un « imagier » sans rival au moyen âge ; et ce n'est point pour lui un mince honneur que d'être à cet égard, dès 1372, le prédécesseur de Michelet.

De Froissart à Commynes. — Froissart est certainement le plus remarquable chroniqueur de cette époque. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit le seul. On a conscience que l'on assiste à une crise mémorable. L'étranger s'établira-t-il à demeure dans notre pays ? Sera-ce le triomphe des grands vassaux sur la monarchie qui, depuis Philippe-Auguste, les affaiblissait chaque jour davantage ? Ou bien l'unité nationale que bien des gens souhaitent et pressentent va-t-elle enfin se réaliser ? Nombreux sont les hommes du XVe siècle qui comprennent la gravité de ces problèmes.

Aussi, le succès de Froissart aidant, l'on se met à compléter ou à continuer les *Chroniques*. Mémoires et livres d'histoire éclosent de toutes parts ; et, si les uns conservent encore la simplicité un peu rude du moyen âge, on trouve chez les autres une recherche, un souci de plaire, même un pédantisme, qui annoncent vraiment la Renaissance.

La langue latine se voit délaissée de plus en plus. A peine le moine de Saint-Denis, l'évêque Basin et Gaguin l'humaniste ont-ils recours à elle pour leurs résumés d'histoire générale (1). Très goûtés, d'ailleurs, des contemporains, ils fournissent des renseignements précieux aux écrivains en langue vulgaire et rendent ainsi plus de services que les poètes historiens. Car l'historiographie en vers ne se résigne point à disparaître. Martial d'Auvergne rime les ***Vigiles de Charles VII*** ; Olivier de la Marche compose à la louange du Téméraire le ***Chevalier délibéré***, et nous pouvons signaler encore la ***Geste des ducs de Bourgogne***, qui s'arrête au début de la guerre entre Armagnacs et Bourguignons. Mais ce sont là des productions malheureuses, et de telles rapsodies ne pèsent guère en face des *Chroniques* de Froissart.

Voilà ce que comprend, au surplus, la grande majorité des auteurs ; et les poètes eux-mêmes ne rougissent point de s'exprimer en prose quand ils font métier d'historien. Naturellement, ce n'est

(1) Le moine de Saint-Denis a écrit les *Chronica Caroli sexti*; nous avons de Basin, évêque de Lisieux, le *De rebus gestis Caroli VII et Ludovici XI*, et Gaguin donna en 1497 son *Compendium supra Francorum gestis a Phãramundo usque ad annum 1491*.

point toujours avec le même bonheur. Souvent la valeur documentaire est grande, alors que le mérite littéraire est petit. Mais, toutefois, on n'en finirait point si l'on voulait étudier parmi les œuvres historiques d'alors celles qui sont pleines d'intérêt ou de talent.

Quelques auteurs se bornent à écrire des biographies ou des panégyriques. La politique générale les préoccupe moins que les actions d'un ami ou d'un protecteur. Non sans romanesque, on célébrera un vainqueur de tournois dans la *Chronique du bon chevalier messire Jacques de Lalain*. D'autres écriront, avec un enthousiasme qu'on devine, la *Vie d'Artus, comte de Richemont* ou l'*Histoire de Gaston IV, comte de Foix*, la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* ou du *bon messire Jean le Maingre, dit Bouciquaut*. Et Christine de Pisan s'arrêtera de rimer des ballades ou des poèmes allégoriques pour payer sa dette de reconnaissance à la famille royale avec le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*. On aurait tort de dédaigner ces monographies ; car elles renferment bien des anecdotes sur des personnages célèbres. Mais, en des œuvres qui sont de longs panégyriques ou des oraisons funèbres très copieuses, on ne s'étonnera point que Christine et ses confrères aient cru devoir farder la vérité.

Les mêmes tendances se manifestent dans des œuvres plus considérables que ces biographies complaisantes. L'heure de l'impartialité n'est point venue. Comme on comprend l'importance de l'histoire, les deux camps veulent avoir leurs

chroniqueurs, afin d'agir sur l'opinion contemporaine et de se présenter en bonne posture devant la postérité. L'histoire s'enrôle sous le drapeau des partis ; elle s'assied au bivouac des Bourguignons ; elle suit les Armagnacs dans leurs hardies chevauchées.

C'est certainement au service des ducs de Bourgogne qu'elle travaille avec le plus d'éclat. Ces princes étaient, tout d'abord, très sympathiques parce qu'ils savaient exploiter les passions populaires. Ils étaient, d'autre part, fort opulents, avaient une cour fastueuse et s'entouraient de prosateurs ou de poètes dont ils payaient les beaux écrits en les comblant de faveurs. Faut-il donc s'étonner qu'une légion de chroniqueurs fidèles aient pris parti pour Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire ?

Les ducs comptèrent parmi leurs meilleurs agents ou panégyristes Pierre de Fénin, si sec et si froid ; le violent Pierre le Fruitier, qui haïssait la maison d'Orléans, et le médiocre Pierre Cochon, plein d'animosité contre le roi national (1). C'étaient là, somme toute, en littérature, d'assez petits personnages, mais deux autres chroniqueurs honorent grandement leur parti. L'un d'eux — prêtre et recteur de l'Université sans doute — a rédigé, de 1405 à 1449, le *Journal d'un bourgeois de Paris*. Cabochien déterminé, il approuve les fureurs de cette population stupide, qui massacra tant de bons Français, livra notre capitale à

(1) La chronique de Pierre de Fénin va de 1407 à 1427 et celle de Pierre Cochon de 1181 à 1400.

l'Angleterre, retarda pendant nombre d'années la libération du territoire. Et le fanatique nous répugne assurément ; mais que la passion met donc dans ses récits de couleur, de force et d'éloquence! L'autre, Enguerrand de Monstrelet, nous raconte dans ses ***Chroniques*** les quarante-quatre premières années du xve siècle (1). Cet honnête gentilhomme ne connaît point les ardeurs du « Bourgeois ». Plus calme, — bien qu'il penche visiblement vers l'Angleterre et la Bourgogne, — il ne veut pas faire de l'histoire un pamphlet, et il suit les traces de Froissart, dont il se prétend le continuateur. Ne lui demandez point, toutefois, le coloris et le charme qui recommandaient son modèle. Il est diffus, et il écrit péniblement. Mais vous trouverez chez lui l'ordre, la gravité, la science et le souci d'appuyer par des pièces justificatives les affirmations qu'il produit. Mathieu d'Escouchi, qui continuera les *Chroniques* de Monstrelet, fera preuve, à son exemple, du même scrupule (2). On commence à pressentir que, pour inspirer confiance, l'histoire doit s'appuyer sur d'indiscutables documents.

Ces chroniqueurs appartiennent à la catégorie des auteurs graves et sévères. La brillante cour de Bourgogne devait en produire quelques autres plus élégants et moins sérieux. Les mémoires de Lefèvre de Saint-Rémy, premier « roi d'armes »

(1) Gentilhomme du Ponthieu, Enguerrand de Monstrelet naquit dans les dernières années du xive siècle et mourut en 1453, après avoir été prévôt de Cambrai.

(2) Le Picard Mathieu d'Escouchi, un voyageur à la façon de Froissart, raconte la période qui commence à 1444 et finit à 1461

de la Toison d'or, sont perdus (1). Mais nous avons, tout au moins en partie, les œuvres de Georges Chastellain et de ses disciples les plus célèbres : Olivier de la Marche et Jean Molinet. Gentilhomme de bonne famille et « roi d'armes », tout comme l'avait été Lefèvre, Chastellain se recommandait par la vivacité de son intelligence et la solidité de son érudition. Ces qualités notoires lui valurent d'être choisi comme publiciste par les ducs de Bourgogne ; et, en 1455, sur les instances de Philippe le Bon, il commença la *Grande Chronique*. Malgré une déplorable partialité, ce livre devait avoir une réelle importance, étant donné que son auteur pouvait puiser à de riches archives et consulter des témoins dignes de foi. Presque toute la *Chronique*, malheureusement, a péri, et des fragments seuls nous restent. Ils permettent, — surtout le récit de la révolte de Gand en 1467, — d'apprécier le coloris et le mouvement qu'il y a chez Georges Chastellain. Ils trahissent également l'amour de la déclamation et sont maintes fois gâtés par le mauvais goût. Mais ces défauts ne pouvaient choquer aux approches de la Renaissance : Chastellain plut et compta beaucoup d'imitateurs (2).

Le bouffon de l'école fut certainement Jean

(1) Lefèvre de Saint-Rémy, né à la fin du XIVe siècle, mort en 1468. Ses Mémoires embrassaient tout le premier tiers du XVe siècle.

(2) Georges Chastellain, né dans le comté d'Alost en 1403, mourut en 1475, après avoir servi dans les armées des ducs et occupé de hautes charges à leur cour. Voici le titre complet de son livre : *Grande Chronique* ou *Livre de tous les hauts et grands faits de la chrétienté, souverainement de ce noble royaume de France et de ses dépendances depuis l'an 20 jusqu'à maintenant* (1420-1470).

Molinet, un « rhétoriqueur » qui restera toujours célèbre à ses dépens (1). Pour continuer Chastellain, il crut nécessaire d'appeler à son secours la rhétorique et la poésie. Ce ne sont dans ses écrits qu'allégories froides et prosopopées excitant le rire; descriptions mortellement longues ; vocables tirés du latin, mots composés, diminutifs plaisants, dont pourraient être jaloux Remi Belleau et Du Bartas. Ce prétentieux personnage pensait être un orateur, un historien, un poète. Il ne fut, en réalité qu'un sot; mais sa sottise l'a rendu immortel. Nous n'en dirons pas autant d'Olivier de la Marche: sa réputation est de meilleur aloi. Sans doute il composa des poèmes alambiqués, comme on les aimait alors; et, même quand il écrit en prose, il emprunte trop de procédés ou de figures à cette littérature ancienne qu'il adorait. Mais, s'il fut le précepteur de Philippe le Beau, ce gentilhomme et ce capitaine des gardes n'avait rien du pédant de profession, et il ne ressemble point au lamentable Molinet, dont cependant il jalousait « l'influence de rhétorique si prompte ». Ses ***Mémoires***, qui n'ont rien de ridicule, retracent avec enthousiasme l'histoire du grand-duché depuis 1425 jusqu'à 1489 et rivalisent, pour la description pittoresque des fêtes, des batailles, des tournois, avec les *Chroniques*

(1) Sur les grands Rhétoriqueurs, voir notre brochure *la Poésie lyrique*. — Quant à Molinet, né vers le milieu du XVe siècle et mort en 1507, il a écrit le récit des événements depuis 1476 jusqu'en 1506. Voici un échantillon de ce qu'il faisait comme poète :

Moli*net n'est* sans bruyct, ne sans *nom*, non
Il a *son son*, et, comme tu *vois, voix*.

de Froissart. La relation des noces du Téméraire suffirait à nous le prouver. Et c'est pourquoi, lorsqu'au XIX[e] siècle de Barante contribuera à fonder l'école pittoresque avec son *Histoire des ducs de Bourgogne*, il ira chercher des inspirations nombreuses chez le prince des chroniqueurs bourguignons (1).

A cette armée d'historiens fort honorables, la cour de France, sans un heureux hasad, n'aurait pu opposer de rival sérieux. Des écrivains, pleins de bonne volonté et de conscience, racontaient bien évidemment les faits principaux de l'époque et les actions mémorables du roi national. C'étaient l'archevêque de Reims, Juvénal des Ursins, traduisant pour le vulgaire l'histoire latine du moine de Saint-Denis ; le héraut d'armes Gilles le Bouvier, disant avec sécheresse les opérations militaires du XV[e] siècle commençant ; et toute la famille des Cousinot, qui publia les ***Gestes des nobles Françoys***, la ***Chronique de la Pucelle*** et cette ***Chronique des roys Charles VII, Louis XI et Charles VIII***, dont nous regrettons la perte, sans que probablement nos regrets soient justifiés (2). Mais pas un de ces auteurs n'égala Monstrelet, le Bourgeois de Paris ou Olivier de la Marche, et il s'en fallut de peu que ceux-ci eussent pour concurrent unique dans le camp français certain Jean de Roye ou de Troyes avec sa ***Chronique du très chrétien et victorieux Louis de***

(1) Olivier de la Marche (1428?-1502) fut capitaine des gardes de Charles le Téméraire. Outre ses *Mémoires*, il laissa des poèmes et un traité des *Duels et Gages de bataille*.

(2) Ces deux auteurs sont Guillaume Cousinot, chancelier du duc d'Orléans, et Cousinot, seigneur de Montreuil, son neveu.

Valois, une curieuse histoire du Renart couronné et un tableau assez plaisant de la société contemporaine (1). Par bonheur, à Péronne, où il s'était laissé prendre comme un enfant et dont il ne sortit point sans grand dommage, Louis XI avait fait une excellente recrue. En ces redoutables circonstances, un gentilhomme de l'entourage du Téméraire donna au roi de bons conseils et l'aida à se tirer d'un mauvais pas. Le rusé compère se souvint du service rendu. Quelques années plus tard, il avait conquis à la cause française ce politique avisé, qui se révéla bientôt un écrivain de race. Et nous eûmes enfin, au service de la France, un historien très supérieur aux publicistes du « grand-duc d'Occident ».

Commynes. — Descendant de riches bourgeois d'Ypres, Philippe de la Clyte, seigneur de Commynes, avait été longtemps, pour ainsi dire, le ministre des affaires étrangères à la cour des ducs de Bourgogne. Il pratiquait en maître l'achat des consciences, faisait à Londres ou à Calais de fructueuses ambassades, et Charles le Téméraire lui dut de sérieux avantages. Mais, dans un accès de colère, le prince lui asséna un coup de botte sur la tête et ne l'appela plus désormais que « tête bottée ». Dégoûté d'un maître si « bestial », Commynes écouta les propositions du roi de France et s'enfuit en 1472 à Paris. Le nouveau suzerain se montra généreux. Conseiller et chambellan, Philippe reçut une pension de six mille

(1) Sans que rien en justifie le titre, on appelle quelquefois ce livre la *Chronique scandaleuse*.

livres, les dépouilles de Nemours, la principauté de Talmont avec ses nombreux fiefs et la baronnie d'Argenton qu'Hélène de Chambes lui apporta en mariage. La mort de Louis XI, en 1483, mit fin à cette brillante fortune. Pour avoir pris parti, lors de la « guerre folle », contre la régente Anne de Beaujeu, Commynes « tâta » des cages de fer au château de Loches; il s'entendit condamner à dix ans d'exil, et, bien que, par la suite, il fût rentré en grâce auprès de Charles VII, eût représenté la France à l'étranger et négocié le traité de Verceil, il mourut dans sa retraite d'Argenton, oublié de Louis XII, pour lequel il avait langui de longs mois dans un cachot (1).

Méconnu pendant les dernières années de sa vie, Commynes a gagné son procès devant la postérité. Sur la demande d'Angelo Cato, astrologue et médecin que Louis XI avait nommé archevêque de Vienne, il écrivit ses ***Mémoires***. Commencés à la Conciergerie, ils furent achevés à Argenton. Ils se composent, en réalité, de deux ouvrages bien distincts. Le premier, qui comprend six livres, raconte la lutte de Louis XI contre les ducs de Bourgogne et s'étend depuis la ligue du Bien public jusqu'à la mort du roi (1464-1483). Le second, moins considérable, est l'histoire du règne de Charles VIII, depuis le jour où il entreprit la conquête du Milanais et de l'Italie (1494-1495). Pour des raisons que chacun devine, le seigneur d'Argenton a passé sous silence la période intermédiaire, celle où il fut un rebelle,

(1) Philippe de Commynes naquit vers 1447 et mourut en 1511. Ses *Mémoires* furent publiés en 1524 et 1528.

un prisonnier, un coupable gracié à grand'peine par ceux qu'il avait combattus. Malgré cette regrettable lacune, les *Mémoires* sont une œuvre de haute valeur. Ils charmaient Montaigne, et Richelieu les médita. Ce sont là suffrages dont Philippe de Commynes eût été fier et qui sont tout à fait mérités.

Commynes, en effet, était bien placé pour écrire l'histoire du xv[e] siècle. Il déclare « avoir connu autant de princes et avoir eu avec eux autant de rapports que nul homme qui ait été en France de son temps (1) ». Ancien confident du Téméraire, il se glissa si bien dans les bonnes grâces de Louis XI, que ce monarque soupçonneux le chargeait de dépouiller sa correspondance et le faisait coucher auprès de lui, comme le plus fidèle de ses serviteurs. On doit penser combien cet homme surprit de secrets importants. Il fut l'acteur ou le témoin des drames et des intrigues d'alors. Il dirigea l'armée d'espions que Louis XI entretenait dans les cours. Il ourdit les fourberies diplomatiques qui furent fatales à bien des gens. Et, pour indiquer d'un seul mot le prix inestimable de ses *Mémoires*, il suffira de rappeler que ses ennemis disaient de Commynes après sa disgrâce : « Le seigneur d'Argenton qui alors était *roi.* »

Merveilleusement à même d'observer, il avait, du reste, les qualités d'esprit et le caractère que réclamait cette époque. Dans la lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire, Froissart, si passionné

(1) *Mémoires*, livre I, prologue.

pour la chevalerie, aurait peu goûté le roi « humble en habits et en paroles » ; il aurait été séduit par le duc, si beau un jour de tournoi ou de bataille, et il n'aurait rien compris à cette pièce où le renard matois triompha du lion insensé. Commynes, au contraire, fut plus soucieux des réalités que des simulacres. Les coups d'épée, les tueries, les guerres de conquêtes ne lui inspirent que de l'horreur. Avisé, circonspect, instruit, — car « Dieu n'a point établi l'office de roi ni d'autre prince pour être exercé par les bêtes » (1) — le monarque, tel que le rêve Commynes, s'efforcera de réussir, sans conduire ses sujets à la boucherie et par l'emploi des moyens les plus doux. Il triomphera par la flatterie, l'espionnage, la ruse, et, au besoin, par des restrictions mentales, par la perfidie, par l'art de tourner la légalité (2) Le but de la politique est le succès ; la grandeur des intérêts engagés légitime l'usage de certaines armes, et « ceux qui gagnent ont toujours l'honneur ». Voilà des idées peu généreuses et qui rappellent beaucoup le *Prince* de Machiavel. Commynes fut un homme d'État moderne (3), et sa conception de la politique eut une influence décisive sur sa conception de l'histoire.

Aussi n'est-il point un annaliste ordinaire. Ce diplomate de profession n'est pas crédule. Habitué par métier à tromper les autres, il ne craint

(1) *Mémoires*, livre II, ch. VI ; livre III, ch. I et VIII ; livre V, ch. IX.

(2) *Ibid.*, livre V, ch. IX. Pour lui, rien n'est tel que de tromper « par quelque bonne couleur et un peu apparente ».

(3) Il devance même son siècle sur certaines questions : il veut l'unité de la procédure dans tout le royaume (VI, 5) et réclame le vote de l'impôt par des assemblées périodiques (V, 19).

rien plus que d'être dupe, car « ce n'est pas honte d'être soupçonneux, mais c'est grand honte d'être trompé ». Il écoute avec scepticisme pérorer les batailleurs, ne croit guère au merveilleux, et affirme en ces termes sa volonté d'être exact : « J'ai l'intention de ne parler de chose qui ne soit vraie et que je n'aie vue ou sue de si grands personnages qu'ils soient dignes de foi. » Thucydide, lui-même, n'eût pas mieux dit.

Commynes nous donne donc le résultat de ses observations personnelles. Esprit positif et pénétrant, il excelle à expliquer le motif des événements. En sa qualité de politique, c'est surtout dans le caractère des races ou des rois qu'il le trouve, et il apporte sa large contribution à ce qu'on appelle la psychologie des peuples. Il étudie leur tempérament, leurs habitudes et même, avant Montesquieu et Taine, l'influence du climat sur les mœurs (1). Non seulement il juge avec certaine profondeur les institutions de l'Angleterre ou de Venise, mais également la versatilité des Italiens, dont la nature est « de complaire aux plus forts » ou la légèreté des Français, si faciles à l'enthousiasme, si prompts au découragement (2). Son talent de psychologue est plus remarquable encore quand il analyse l'âme et les sentiments d'un personnage unique. Au sortir de la lecture des *Mémoires*, il semble, tellement on les voit bien, qu'on a fréquenté Charles de Bourgogne et Louis XI : Charles, un duc magnifique, « qui avait de bonnes parties et ver-

(1) *Mémoires*, livre IV, ch. VI (le climat de la France).
(2) *Ibid.*, livre IV, ch. VI ; V, XVII et XIX ; VII, IX.

tueuses », mais un présomptueux et un fou (1); Louis XI, surtout, dont il ne tait point la causticité fâcheuse et les terreurs folles devant la mort, mais qui fut le modèle des souverains et « le plus sage entre tous pour soi tirer d'un mauvais pas (2) ». Ce dernier portrait est particulièrement soigné, et Commynes rencontre parfois la vigueur et l'accent d'un Tacite, quand il peint l'ermite de Plessis-lès-Tours avec l'affectueuse admiration d'un disciple pour un maître vénéré.

Ces qualités sont le fruit de l'expérience politique ; mais cette même expérience empêcha par ailleurs Commynes d'être un historien accompli. Le rôle qu'il avait joué et les théories qu'il professait l'ont gêné. Il a, comme Villehardouin autrefois, des réticences prudentes, et il lui arrive d'oublier, entre autres choses, le procès de ce duc de Nemours, dont les dépouilles l'enrichirent. Il se laisse entraîner également par ses rancunes contre Olivier le Dain, Charles le Téméraire, Charles VIII. Mais ces injustices étaient fatales chez un homme d'action, et elles sont rares dans les *Mémoires*. En général, Commynes est assez équitable pour critiquer les défauts de Louis XI et louer les mérites du duc de Bourgogne. Ne soyons donc pas trop exigeants, et saluons en lui le mieux informé, le plus clairvoyant et le plus philosophique des historiens du moyen âge.

Faut-il, d'ailleurs, le placer au point de vue

(1) *Mémoires*, livre V, ch. IX.
(2) *Ibid.*, livre I, ch. x et livre VI, ch. VI-XII.

littéraire fort au-dessus des grands chroniqueurs qui le précédèrent ? Ce n'est point du tout notre avis. Dans ses *Mémoires*, on ne trouve ni la fierté hautaine de Villehardouin, ni la naïveté de Joinville, ni la couleur éclatante et variée de Froissart. Tout trahit l'homme d'affaires et le diplomate. Il a moins le goût des formes extérieures que celui des idées. Il transporte dans son style grave, ferme et clair les habitudes de l'emploi. Un politique dédaigne les riches costumes, les fêtes luxueuses, la mise en scène des cours : Commynes laisse cela aux Olivier de la Marche et ne décrit pas. Un politique doit être avant tout sérieux, mais il ne lui est pas défendu de sourire : Commynes a des réflexions moqueuses ; il conte la fable de l'*Ours et des Compagnons*, et, à propos de deux couards qui s'enfuyaient en sens inverse, il note malicieusement que « ces deux-là n'avaient garde de se mordre l'un l'autre » (1). Un politique, enfin, est accoutumé à développer des idées générales, et il met à les défendre le plus possible de chaleur : Commynes, lorsqu'il s'émeut, s'élève jusqu'à l'éloquence, et certaines pages de lui sont d'un véritable orateur (2).

Mais n'allons pas plus loin qu'il ne convient et ne prononçons point, à propos de Commynes, les noms de Montaigne ou de Bossuet. Pour qu'on le rapproche de ces maîtres, il manque bien des choses à l'auteur des *Mémoires*, et surtout le

(1) Voir aussi le ch. XI du livre Ier, où l'on a comme un avant-goût du *Don Quichotte* de Cervantès.

(2) Les *Mémoires*, livre II, ch. VI ; IV, ch. XII, V, ch. VIII, IX et XIX ; VI, ch. XII.

sentiment du style. Il ignore la valeur particulière des mots et l'importance de la place qu'on leur donne. Il considère le langage comme un simple instrument, et il n'a jamais soupçonné que la phrase pouvait être une œuvre d'art, une musique, une caresse. Aussi, sauf quelques rares trouvailles d'expression (1), est-il un écrivain correct, estimable, mais peu puissant. Son aversion pour le pittoresque lui a causé préjudice : tout est gris, terne et sans relief dans son livre, où il n'y a point de descriptions et de tableaux sérieusement faits. Bien loin de rivaliser avec les grands prosateurs du XVIe siècle et du XVIIe, il est inférieur pour le talent d'écrivain à Joinville et à Froissart, qu'il domine par le sens critique, la psychologie et la philosophie de l'histoire.

Et maintenant, de cette multitude d'œuvres et de ce chaos du moyen âge, tâchons de dégager une impression générale. On a, tout d'abord, bien de la peine à abandonner la chronique latine pour la chronique en langue vulgaire. Certains auteurs, toutefois, se mettent à le faire au XIIe siècle ; et, grâce à la vogue des chansons de geste, nous voyons naître le poème historique, c'est-à-dire quelque chose de bâtard, qui est une transition nécessaire, mais qui entravera, par la suite, en s'obstinant à vivre, les progrès de l'histoire véritable. Avec les Croisades, la prose commence à revendiquer le genre pour sien, et elle affirme ses droits par la publication d'œuvres

(1) Louis XI était mieux fait « pour seigneurir un monde qu'un royaume » Le roi chevauchait par son royaume, malgré ses souffrances, « car son grand cœur le portait ». Les clercs et « gens de robes longues, à tout propos ont une loi au bec ou une histoire »

intéressantes comme la *Conquête de Constantinople* et la *Vie du bon roi saint Looys*. Ce ne sont cependant encore que des biographies ou des mémoires absolument personnels, et la plupart des tentatives d'histoire générale restent médiocres jusqu'à la guerre de Cent ans. Mais, alors, tout est transformé par la crise qui bouleverse l'Occident et par la constitution des nationalités après le choc des différentes races sur les champs de bataille. On compose de vastes ensembles ; on comprend la valeur des documents ; et, sur les événements, leurs causes, leurs résultats, on s'avise d'émettre des réflexions philosophiques. Comme, d'autre part, les chroniqueurs, dédaignant la rudesse primitive, font appel à toutes les ressources de l'art pour donner un récit pittoresque et vivant, on aurait pu croire que le moyen âge expirant nous léguait enfin la grande histoire. Ces espérances furent déçues, nous le verrons ; mais, tout en regrettant que l'Histoire ait progressé alors d'une façon si lente, il ne faut point négliger tant d'œuvres précieuses pour quiconque les étudie à la clarté d'une rigoureuse critique ; il ne faut point mépriser des siècles qui ont produit le fier Villehardouin et l'aimable Joinville, le peintre brillant de la chevalerie et l'astucieux conseiller de Louis XI.

Mémento bibliographique : Éditions : la plupart des œuvres dont nous parlons en ce chapitre ont été publiées dans les collections de dom Bouquet (*Historiens des Gaules et de France*), de Buchon, de Guizot, de Michaud et Poujoulat, de la Société de l'Histoire de France. — Voici cependant, pour les principales d'entre elles, quelques indications spéciales : Jofroi de Monmouth : édition San-Marte (Halle, 1854) ; Gaimar : édition Duffus-Hardy et Trice Martin ; Robert Wace : édition Le Roux de Lincy (1836) ; Benoît

de Sainte-More : édition Francisque Michel dans la collection des documents inédits (1836-1844); *Vie de Guillaume le Maréchal* : édition P. Meyer (Société des anciens textes); Villehardouin : édition N. de Wailly (1872); Robert de Clari : édition Hopf (*Chroniques greco-romanes*, Berlin, 1872); La *Chronique de Reims* : éditions Paulin, Paris (1837), et N. de Wailly (1876, Société de l'Histoire de France); *Chroniques de Saint Denis* : édition P. Paris (1836) Joinville : édition de N. de Wailly (1875); Jehan le Bel : édition Polain (Bruxelles, 1863); Froissart : éditions Siméon Luce et Kervyn de Lettenhove; Jean d'Outremeuse : édition Bormans (1887); *Chronique normande du XIVe siècle* et *Chronique des quatre premiers Valois* (Société de l'Histoire de France); Chastellain : éditions Kervyn de Lettenhove (1863-1866); Olivier de la Marche (Société de l'Histoire de France); Commynes : éditions Dupont (1840), Chantelauze (1880) et Kervyn de Lettenhove pour les *Lettres et Négociations* (1867-1874). Consulter également les *Extraits* de G. Paris et Jeanroy (Hachette), Petit de Julleville (Colin), Constans (Delagrave).

Ouvrages de critique : Un grand nombre de ces auteurs sont étudiés dans *Romania* et dans l'*Histoire littéraire de la France*. — G. Paris : *La littérature française au moyen âge* (Hachette); Debidour : *Les chroniqueurs* (Lecène et Oudin); Delaborde : *Jean de Joinville* (Paris, 1894); A. Firmin-Didot : *Étude sur la vie et les travaux de Jean sire de Joinville* (1870); Wallon : *Saint Louis et son temps* (1876); Hémon : *Cours de littérature* (Joinville); Mary Darmesteter : *Froissart* (Hachette), etc

CHAPITRE II

DE LA RENAISSANCE A LA RÉVOLUTION.

Les débuts de l'histoire érudite. — Voici, enfin, la Renaissance qui éclaire le monde de son flambeau. Voici que les humanistes italiens, en révélant à l'Europe les chefs-d'œuvre de l'antiquité, fournissent aux littérateurs modernes des modèles dans chaque genre. Et de ce retour aux traditions grecques ou latines, l'histoire aurait dû plus que tout le reste profiter.

En effet, les historiens de Rome et d'Athènes quittent l'ombre de ces cloîtres, qui furent, pendant des siècles, leur asile. Les générations nouvelles, amoureuses des belles actions et de la gloire, leur font un enthousiaste accueil. Humanistes, princes, souverains pontifes, sont animés pour eux de la même passion. Pétrarque est fanatique de Tite-Live, auquel il emprunte le sujet de son *Africa*. Nicolas V paye 500 écus d'or une traduction de Thucydide. Alfonse d'Aragon n'abandonne Quinte-Curce que pour Tite-Live ; il mendie aux Padouans une relique de leur illustre compatriote ; et, en échange d'un manuscrit de l'*Histoire romaine*, il accorde la paix à Cosme de Médicis. Voilà de quelle estime on entourait alors

les historiens antiques ! Aussi commence-t-on à les imiter de l'autre côté des Alpes : Dino Compagni compose une *Chronique* qui lui vaut le surnom de « Salluste italien », et son concitoyen Jean Villani écrit d'un style très pur une *Hist ire florentine*, où il ordonne les annales de son pays et celles du monde, non sans complaisance pour les fables anciennes, mais avec une louable exactitude quand il s'occupe d'époques plus rapprochées (1). L'Italie et, par son intermédiaire, l'antiquité retrouvée pouvaient donc exercer chez nous une influence considérable sur le développement du genre historique. Mais cette action se manifesta, tout d'abord, faiblement. Elle ne deviendra importante que dans la seconde moitié du XVIe siècle; et nous constaterons que, même alors, les résultats n'en furent pas toujours heureux.

A cette Renaissance italienne, Nicole Gilles, le premier en date des historiens nouveaux, doit véritablement bien peu de chose (2) Dans les ***Annales et Chroniques de France***, il se borne à embellir avec une indiscrète prétention certaines parties des *Grandes Chroniques*. Chez lui, les dissertations pesantes succèdent aux risibles contes d'enfant; ses Mérovingiens méritent qu'on les appelle des beaux parleurs; son Charlemagne est un héros de chanson de geste, quand il n'est point un personnage de fabliau. Et, pour rendre

(1) Dino Compagni (1293-1323) et Jean Villani (1275-1348) étaient tous les deux de Florence.

(2) Nicole Gilles, mort en 1503, fut secrétaire de Louis XII et contrôleur du trésor C'est en 1492 qu'il publia ses *Annales et Chroniques de France depuis la destruction de Troie jusques au temps du roi Louis le onzième*.

son œuvre plus insupportable encore, Nicole accouple sans réserve, dans une même phrase, vocables français et mots latins, servant ainsi de prototype à Janotus ou Tubal Holoferne, les immortels pédants de Rabelais. Le Maire de Belges nous apparaît moins ridicule avec les ***Illustrations de Gaule et singularités de Troie*** (1). Oh ! ce n'est point qu'il ne fasse remonter aux Babyloniens l'origine de la race gauloise. Ce n'est point qu'il ne réédite la légende de Francus, petit-fils de Priam et fondateur de la dynastie franque. Car son amour de l'antiquité l'enivre ; et il nous semble même caractéristique à cet égard. Mais, bien qu'émaillé de latinismes, son style n'est plus une « farciture » (2) comme celui de Nicole Gilles; et ce n'est point sans élégance qu'écrivit le neveu du chroniqueur-poète Molinet.

Le Maire de Belges dominerait donc les historiens de cette époque, puisque les œuvres originales ou les traductions de l'évêque Claude de Seyssel n'ont qu'une valeur très relative (3), si un étranger n'était accouru en France, à l'appel du roi Louis XII. « *Gallis condimus historiam!* » s'écriait fièrement cet intrus. Et, pourtant, le Véronais Paul-Émile ne soupçonnait point, malgré

(1) Le Maire de Belges (1473-1524) fut bibliothécaire et historiographe de Marguerite d'Autriche, avant de remplir les mêmes fonctions auprès de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Son ouvrage en trois livres parut de 1509 à 1513.

(2) Une « farciture », c'est-à-dire un mélange de latin et de français.

(3) Claude de Seyssel (1450-1520) devint évêque de Marseille et représenta la France à plusieurs diètes et conciles. Nous avons de lui une *Histoire singulière du roi Louis XII* (1508), la *Grande Monarchie de France* (1519), et des traductions d'historiens antiques (Justin, Thucydide, Xénophon, Appien, Diodore).

son orgueil, qu'il allait nous imposer, pour de longues années, une façon spéciale d'écrire l'histoire (1). Cet historiographe a du bon sens, et il fait justice des traditions invraisemblables. C'est, par ailleurs, un humaniste; et il se soucie peu de la couleur locale, il répand sur tout une teinte antique, il multiplie les harangues fictives, comme Thucydide, Salluste et Tite-Live l'avaient fait. S'il se fût servi de la langue française pour rédiger le *De rebus gestis Francorum*, son influence eût été plus immédiate. Mais attendons cinquante ans; laissons des auteurs italiens et des humanistes célèbres accomplir leur œuvre, et nous verrons fleurir un genre d'histoire qui trouvera, au XVII[e] siècle, avec Mézeray, sa plus parfaite expression.

Les mémoires au XVI[e] siècle. — Chez le Maire de Belges, Nicole Gilles et Claude de Seyssel, la valeur historique était médiocre et le mérite littéraire demeurait mince. Pour trouver alors du talent, c'est dans les mémoires qu'il convient de l'aller chercher. Littéralement ils pullulent et remédient à l'absence de la véritable histoire. Beaucoup de gens sont, au XVI[e] siècle, des hommes d'action; ils jouent un rôle important pour la plupart; ils veulent se survivre ou léguer à la postérité le souvenir des événements auxquels ils assistèrent. Et, en étudiant leurs ouvrages, on comprend que Prosper Mérimée ait pu dire :

(1) Paolo Emili (*Paulus Æmilius*), né en 1460, mort en 1529. Chanoine de Notre Dame de Paris, il écrivit en latin l'histoire de nos rois jusqu'au règne de Charles VIII

« Les mémoires, qui sont des causeries familières de l'auteur avec son lecteur, fournissent seuls ces portraits de l'*homme* qui m'amusent et qui m'intéressent. Ce n'est point dans Mézeray, mais dans Montluc, Brantôme, d'Aubigné, Tavannes, La Noue, etc., que l'on se fait une idée du Français au XVIe siècle. »

Parmi cette foule de mémoires, il faut naturellement choisir et ne mentionner que les plus remarquables. Place, par conséquent, tout d'abord, aux écrivains qui racontèrent les péripéties heureuses ou tristes, mais toujours glorieuses, de notre lutte contre les Impériaux! Certes, la vantardise ne manque point dans l'*Histoire des choses mémorables* que composa, lors d'une captivité pénible, Robert de la Mark, sire de Fleurange et fils du Sanglier des Ardennes (1). Cependant on le lui pardonne, car sa manière est simple, vive, intéressante; et réellement il évoque la bataille de Marignan ou l'entrevue du Camp du Drap d'or. En revanche, si Fleurange ne s'oubliait point assez, ce n'est pas le désir de paraître qui dicta la *Très joyeuse, plaisante et récréative histoire composée par le loyal serviteur* (2). Nous en sommes réduits à conjecturer que certain Jacques de Mailles voulut rendre hommage, en l'écrivant,

(1) Voici le titre complet : *Histoire des choses memorables advenues du reigne de Louis XII et François Ier en France, Italie, Allemagne et ès Pays-Bas, depuis l'an* 1499 *jusqu'en l'an* 1521. Fleurange ecrivit ses mémoires vers 1525.

(2) Elle fut achevée d'imprimer en septembre 1527. Le titre est long de plusieurs lignes. En voici la partie importante : *La très joyeuse, plaisante et récréative histoire composée par le Loyal serviteur des faits, gestes, triomphes et prouesses du bon chevalier sans peur et sans reproche, le gentil seigneur de Bayard*, etc

« au gentil seigneur de Bayard », dont il avait été le modeste compagnon d'armes. On ne peut que regretter cet anonymat. Sans déclamation, en effet, avec pittoresque, avec une naïveté charmante, il nous dit les exploits de l'irréprochable chevalier. Et elles sont d'un maître écrivain, les pages touchantes ou dramatiques sur les adieux du héros à sa famille, la prise de Brescia et les derniers instants de Bayard.

D'autres mémoires sur nos guerres avec la maison d'Autriche méritent d'être lus et seront consultés avec fruit. C'est, en premier lieu, l'*Apologie* du chirurgien Ambroise Paré, qui fit du siège de Metz une relation précise, vivante, dramatique par endroits, et pleine d'humour cependant (1). Ce sont ensuite les *Commentaires* où François de Rabutin raconte la conquête des Trois-Évêchés, l'abdication de Charles-Quint, la prise de Calais par le duc de Guise, en homme trop préoccupé de bien dire, mais en respectueux observateur de la vérité qui est « la fin et l'âme de l'histoire (2) ». Et l'on ne saurait oublier les *Mémoires du maréchal de Vieilleville*, composés par quelque scribe pour célébrer son protecteur, un habile diplomate, un brave soldat, un cœur généreux (3). L'auteur

(1) Ambroise Paré (Laval, 1510? — Paris, 1590) fut le plus grand chirurgien militaire du XVIe siècle. Dans son *Apologie et traité concernant les voyages faits en divers lieux*, il raconte les sièges auxquels il prit part; mais la science chirurgicale s'y mêle aux narrations historiques.

(2) François de Rabutin est un ancêtre de Bussy Rabutin, le cousin de Mme de Sévigné. Ses *Commentaires* embrassent une période de huit ans (1551-1558).

(3) Ces mémoires se composent de dix livres et contiennent les événements qui se passèrent de 1528 à 1571. On les attribua longtemps au secrétaire Vincent Carloix; ils ne sont pas de lui.

inconnu nous fournit de nombreux renseignements sur les mœurs de l'époque ; essaie d'expliquer ou de juger les événements, et trace d'intéressants portraits, comme celui de François Ier, dont le courage, l'amour des belles-lettres, la protection accordée aux artistes sont justement appréciés Mais, en dépit d'excellentes intentions, le livre tourne trop au panégyrique ou au roman : il manque souvent d'autorité.

Tous les mémoires que nous venons de signaler avaient plus spécialement trait aux guerres étrangères. Nos discordes civiles en firent éclore nombre d'autres. Chacun voulut présenter les faits à l'avantage de son parti ou expliquer son propre rôle pendant cette crise terrible. Et ce fut l'origine de bien des œuvres dont l'intérêt est puissant.

Dans le camp des catholiques, deux hommes dominent tous les autres : Jean de Saulx-Tavannes et Montluc. Le premier écrivit pour célébrer le maréchal de Tavannes, son père, et aussi pour l'instruction de ses enfants (1). Ses ***Mémoires*** vont de la bataille de Marignan jusqu'à l'abjuration d'Henri IV, et on devine quelle en doit être l'importance. Mais Saulx-Tavannes affiche une haine féroce contre les réformés ; il jalouse et attaque la noblesse de robe ; il se plaint très fort de la cour ; et il sera bon de se souvenir sans cesse que nous avons affaire en sa personne à un fanatique mécontent. On ne le lit point, du

(1) Jean de Saulx-Tavannes, né en 1555, mourut en 1630. Son frère Guillaume a publié des *Mémoires des choses advenues en France et guerres civiles depuis l'année 1560 jusqu'en 1596*

reste, avec plaisir, car son style est des plus ternes ; et on le délaisse à bon droit pour fréquenter l'auteur des *Commentaires*, qui fut, lui, un écrivain de race en même temps qu'un admirable soldat.

Oh ! l'étrange et vigoureuse figure ! A dix-sept ans, Blaise de Lasseran-Mansencome, seigneur de Montluc, part de son misérable castel avec son cheval et avec deux écus dans sa poche. Désormais, ce cadet de Gascogne bataillera toujours : en Italie, contre les Impériaux ; en Guyenne, contre les protestants. Et, cinquante-quatre ans plus tard, lorsque sa vingt-quatrième blessure l'aura rendu impropre au service, le maréchal, incapable de rester oisif, prendra la plume pour raconter les cinq batailles rangées, les dix-sept assauts, les onze défenses de place et les deux cents escarmouches, auxquels il participa durant sa longue carrière (1).

On ne s'étonnera donc point que la lecture des *Commentaires* soit fort passionnante. Pourtant le caractère de Montluc n'est guère sympathique à première vue. On est choqué par ce brutal, n'ayant pas d' « arrière-boutique », mais s'avouant lui-même « prompt, colère, fâcheux, mauvais patient ». On frémit en contemplant ce bourreau

(1) Montluc naquit près de Condom, probablement vers 1502 ; il mourut en 1577. Il se distingua surtout à la bataille de Cérisoles, dont la France lui dut le succès, et au siège de Sienne, qu'il défendit avec une héroïque opiniâtreté. C'est après 1573 qu'il commença ses mémoires, dont le titre n'a pas moins de douze lignes ; car « ce grand et signalé guerrier » annonce qu'il va décrire « combats, rencontres, escarmouches, batailles, sièges, assauts, escalades, prises ou surprises de villes et places fortes, défenses des assaillies et assiégées », etc.

qui condamne de pauvres diables « sans sentences, ni écritures », qui fait « très belle dépêche de mauvais garçons » et se vante qu'on puisse reconnaître son passage, « car par les arbres, sur les chemins, on trouve des enseignes ». Et ce sont là mœurs de l'époque ; et cela résulte également de l'étroitesse d'esprit qui fut celle de Montluc : notre soldat comprend l'action et ne voit rien au delà ; il accomplit froidement la consigne donnée ; il est le bras qui exécute, et il laisse aux rois la responsabilité des massacres où la vie d'un homme ne compte « pas plus que celle d'un poulet ». Ceci dit, le livre est très curieux, parce qu'on y voit un capitaine du XVIe siècle : sévère sur la discipline, mais généreux avec les hommes qu'il traite en bons camarades ; entreprenant, plein de décision sur le champ de bataille, prêchant d'exemple toujours et, à force de belle humeur ou d'énergie, « mettant le cueur au ventre » à ses soldats. Voilà ce qui fait le charme éternel des *Commentaires* et ce qui constitue leur valeur historique. D'ailleurs, Montluc n'altère point la vérité. Comment, dira-t-on, ce hâbleur qui, le poing sur la hanche, demande arrogamment : « N'ai-je pas bien fait? » et qui se propose en modèle aux capitaines à venir!.. Oui! il se vante, mais d'exploits réels qu'admiraient même ses adversaires. Et, au surplus, la franchise avec laquelle il proclame ses actes de férocité vous pourrait être un garant de son absolue bonne foi.

Le fond des *Commentaires* est donc très intéressant : la forme ne le cède en rien au fond. D'ambition littéraire, pas un atome. « Au diable les écri-

ures! » grondait le vieux troupier, et il déclarait ne pas écrire « pour les gens de savoir ». Évidemment, sa phrase est longue ; il commet de graves incorrections ; il emprunte même à son patois. Tant mieux! Ce n'est pas un lettré, c'est un homme d'action, disant les choses telles que les lui représente, malgré son grand âge, sa prodigieuse mémoire, c'est-à-dire telles qu'elles se passèrent. Le récit, toujours simple, est net, vif, pittoresque, grâce à des images fortes et à des expressions originales (1). Montluc, également, possède une éloquence naturelle, où la véhémence s'allie à la logique, où le mot familier et la plaisanterie précèdent la tirade entraînante. Aussi, son livre abonde en narrations superbes, dans leur incomparable variété, comme les pages sur la défense de Sienne, et en vigoureuses harangues, comme celle qu'il prononça avant la bataille de Cérisoles, dans le conseil du roi (2). Henri IV appelait les *Commentaires* « la Bible du soldat », et c'était vrai au XVIe siècle. Aujourd'hui, nous y voyons plutôt un manuel du capitaine d'aventures : ce qui ne nous empêche point de saluer en eux le modèle des mémoires militaires.

Du côté protestant, sans que rien vaille abso-

(1) Par exemple, en parlant des ennemis : « Nous les aurons tous fricassés et en mangerons si nous voulons » ; ou bien « qui va à de telles noces (la bataille) en rapporte souvent des livrées rouges » ; « c'est une belle forteresse qu'un bon cœur » ; « bientôt se verra qui a teté de bon lait » ; il faut mettre « ses vices dans un sac comme une pochetée de jeunes chats ».

(2) Pour les discours, voir les perpétuelles harangues aux « capitaines ses compagnons » ; le discours avant Cérisoles (livre II), ceux prononcés à Sienne (livre III). Parmi les narrations, lire le siège de Sienne (livre III) et l'assaut de Rabastens (livre VII).

lument Montluc, nous rencontrons quelques mémoires de valeur. Félicitons-nous, d'abord, que Mme Duplessis-Mornay ait composé une biographie de son mari en guise de préface aux ***Mémoires et Correspondance*** du célèbre « pape des huguenots ». Nous avons là, écrite par une femme de cœur, l'histoire du calvinisme en France. Et, s'il est fâcheux que le style soit pesant et laborieux, si après l'abjuration d'Henri IV l'auteur s'abandonne trop à l'esprit sectaire, le livre est précieux néanmoins par les renseignements qu'il nous donne sur les ambitions politiques des réformés et sur un des grands hommes du parti.

Faut-il avouer, en revanche, qu'on éprouve certaine désillusion quand on aborde les ***Sages et royales Économies*** de Maximilien de Béthune, duc de Sully (1)? De cet excellent ministre aux conceptions fécondes, à l'esprit net et pratique, à l'activité infatigable, on pouvait attendre une œuvre forte où les idées et les faits seraient exposés avec précision. Au lieu de cela, on nous offre une indigeste compilation à laquelle travaillèrent quatre secrétaires maladroits, d'après des mémoires d'affaires, des papiers d'État et un journal du héros lui-même. Rien n'est plaisant comme d'entendre ces thuriféraires, à grand renfort de

(1) Le ministre d'Henri IV est trop connu pour que nous insistions sur sa personne. Ses mémoires se composaient de quatre volumes (publiés, les deux premiers en 1634; les deux autres en 1662) et portaient un fort long titre : *Mémoires des sages et royales économies d'Estat, domestiques, politiques et militaires de Henry le Grand, l'exemplaire des roys, le prince des vertus, des armes et des loix, et le pere en effet de ses peuples françois, et des servitudes utiles, obéissances convenables et administrations loyales de Maximilien de Béthune, l'un des plus confidents, familiers et utiles soldats et serviteurs du grand Mars des François !*

périodes pompeuses, lourdes, interminables, remémorer à Maximilien de Béthune les belles actions qu'il accomplit. Heureusement, les faits sont intéressants par eux-mêmes, et, grâce aux documents, le livre est substantiel. Sans cela, nous devrions regretter qu'un grand ministre se soit rendu quelque peu ridicule en se faisant, selon le mot de Sainte-Beuve, « renvoyer ses souvenirs sous forme cérémonieuse, obséquieuse, et, pour ainsi dire, à quatre encensoirs ».

Mais, dans le camp protestant comme dans le camp catholique, les meilleurs auteurs de mémoires sont encore les hommes qui furent simplement des soldats. Si nous ne devions le retrouver tout à l'heure avec son *Histoire universelle*, nous ferions ici un grand éloge d'Agrippa d'Aubigné, le rude capitaine huguenot : sa *Vie à ses enfants* n'est point seulement une autobiographie pleine de verve et de vigueur, c'est le récit enthousiaste des guerres religieuses, auquel de piquantes ou héroïques aventures donnent l'attrait d'un roman de cape et d'épée (1).

Tout est passion chez l'auteur des *Tragiques*, et il écrit comme il chargeait autrefois à la tête des reîtres; tout est calme et grave, au contraire, chez son compagnon d'armes François de la Noue (2).

(1) La *Vie à ses enfants* fut écrite dans les dernières années de son existence : d'Aubigné y atténue ou y modifie bien des choses de l'*Histoire universelle*.

(2) François de la Noue, né près de Nantes, en 1531, acquit la réputation d'un grand homme de guerre pendant les guerres religieuses et les guerres contre l'Espagne. Il fut tué en 1591, au siège de Lamballe. Ses *Discours politiques et militaires* furent composés de 1580 à 1586, pendant sa captivité au château de Limbourg, et parurent en 1587.

Docte sans pédantisme, brave sans cruauté, religieux sans fanatisme, le noble Bras de Fer fut un sage et un patriote qui rêvait la fin des guerres civiles et voulait voir la France devenir « un exemplaire de vertu ». Ces sentiments inspirent les vingt-six ***Discours politiques et militaires*** qu'il composa durant sa captivité chez les Espagnols. On trouve de tout dans cet ouvrage : dissertations politiques, leçons de stratégie, sermons aux dames sur la coquetterie indécente, diatribes contre les alchimistes et les romanciers. Mais, si la partie historique semble petite (1), elle est d'un prix considérable ; car François de la Noue ne connaît point la haine, il apprécie les hommes d'après leur seul mérite, il rend justice à ses adversaires, — M. de Guise, par exemple, à la bataille de Dreux. Et l'on est ravi, sous la casaque de l'aventurier, de rencontrer un écrivain. Quelque part il s'excuse de « ne mettre en montre qu'une petite balle de mercier ». C'est une modestie exagérée. La Noue écrit avec ordre, simplement et clairement, sans prolixité ni sécheresse. Il a de la gravité, ne fuit pas l'ironie et atteint même à l'éloquence, notamment lorsqu'il nous peint la pauvre France « où les finances sont épuisées, les dettes accrues, la discipline militaire renversée, la piété languissante, les mœurs débordées, la justice corrompue, les hommes divisés, et tout en vente ». Le style est aussi ferme que le sentiment est fort : ainsi devait penser et écrire celui qui a

(1) Les quatre premiers *Discours* traitent de l'état de la France au XVIe siècle et le vingt-sixième est la relation des guerres depuis le massacre de Vassy jusqu'à la paix de Saint-Germain (1570).

prononcé ces belles paroles : « Tant qu'une goutte de sang et un pouce de terre me resteront, je les emploierai au service du pays où Dieu m'a fait naître. »

Dans une longue et complète histoire du genre, auprès des capitaines fameux, nous ferions place aux diplomates qui, par leurs intrigues et leurs manœuvres, menaient une action parallèle à celle des batailleurs. Nous ne manquerions point d'étudier les *Négociations* du président Jeannin, habile homme, mais écrivain peu alerte, et les *Lettres*, où le cardinal d'Ossat, un diplomate très fin, sut exposer sans confusion des affaires compliquées. Mais nous sommes obligé de nous restreindre ; et c'est pourquoi, après ceux qui agirent, il nous faut rapidement passer à ceux qui observèrent sans se mêler plus que de raison aux événements.

A l'époque de la Ligue, un riche bourgeois s'en allait à travers les rues de Paris, furetant un peu partout dans les boutiques pour y trouver manuscrits, livres, bibelots, et courant de droite ou de gauche pour recueillir les faits divers, tristes ou joyeux de la journée. Après avoir noté aux halles le prix des vivres, il regardait passer d'étranges processions ; il voyait, souvent avec tristesse, exécuter de braves gens sur la Place de Grève, ou s'embusquait au pied de la chaire pour écouter le sermon belliqueux de quelque ardent capucin ; et nul ne songeait à suspecter maître Pierre de l'Estoile, honnête homme, inoffensif curieux, collectionneur renommé (1) Rentré au logis, ce

(1) Pierre de l'Estoile (1540-1611) acheta une charge de grand

reporter du XVI[e] siècle consignait tout, pêle-mêle, sans oublier le moindre détail. Il en résulta le *Registre-Journal*, auquel il donna des suites sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Libre à Saint-Marc-Girardin de railler « l'annaliste badaud écrivant chaque soir, avec une régularité scrupuleuse, ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire » ! Nous ne partageons pas ce dédain. Notre bourgeois « mêle les affaires de son ménage à celles de l'État » ? Qu'importe ! Son indépendance est entière ; bien placé pour tout voir, il a le coup d'œil juste ; et il raconte avec aisance, bonhomie, malice, la tragédie ou la comédie contemporaine. C'est la réalité prise sur le vif ; c'est l'*homme* dont il a saisi la vraie pensée ; c'est le *cabotin* dont il nous dénonce la grimace ! Et combien d'historiens modernes ne craignent pas de puiser largement au *Registre-Journal* de cet « annaliste badaud » !

Ils ont raison, d'ailleurs, de s'adresser à lui plutôt qu'aux *Mémoires* de Marguerite de Valois, « la reine Margot » (1). Cette princesse, qui fut une savante sans tomber dans les égarements de Philaminte, écrit avec une grâce, une élégance, une coquetterie, que ne soupçonna jamais le pauvre l'Estoile. Elle fait preuve de psychologie, quand elle dévoile — oh ! bien discrètement — le

audiencier de France. De 1574 à 1611, il écrivit trois « registres-journaux », le premier sur le règne d'Henri III, le second sur celui d'Henri IV, le dernier sur le début du règne de Louis XIII.

(1) Marguerite de Valois (1552-1615), fille de Catherine de Médicis, première épouse d'Henri IV. Elle rédigea ses *Mémoires* au château d'Usson, en Auvergne, vers 1597. Ils se composent de trois livres et s'arrêtent à l'année 1582.

manège de sa mère Catherine et de son frère Henri III. Et, aujourd'hui encore, nous goûtons la vivacité, l'émotion, le pathétique qu'il y a dans ce récit de la nuit tragique où, toute éclaboussée du sang de M. de Léran qui s'était réfugié près d'elle, Marguerite de Valois faillit être victime de la Saint-Barthélemy. Malheureusement, les *Mémoires* sont un plaidoyer. La reine Margot les composa lorsqu'il fut question de son divorce avec Henri IV. Elle s'ingénie à prouver que, toujours sacrifiée à des intérêts politiques, elle se montra serviable pour tous. Ce qui lui est avantageux, elle l'étale ; ce qui pourrait la desservir, elle le dissimule ou le farde. A moins qu'il ne s'agisse de choses frivoles, non ! elle ne tient pas souvent sa promesse et ne dit pas « nuement et sans ornement » la vérité.

Et, s'il vous a fait pareil serment, n'allez pas en croire le dernier des mémorialistes du XVIe siècle que nous devions vous présenter, Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, dont Marguerite fut le disciple et l'amie (1). C'était un mécontent, un aventurier immoral, un admirateur de la société brillante mais licencieuse ; et, avec de tels sentiments, il ne pouvait guère avoir le culte de la vérité. Que penser d'un homme qui appelle la cour de Catherine « une eschole de toute honnesteté et vertu », qui exalte le conné-

(1) Pierre de Bourdeille, gentilhomme périgourdin (1540 ?-1614), reçut d'Henri II la riche abbaye de Brantôme, dont il a gardé le nom. Ce fut un soldat aventureux et un courtisan parfait. Ses principaux ouvrages sont les *Vies des capitaines étrangers*, les *Vies de grands capitaines françois*, le *Recueil des Dames*, les *Discours de tous nos couronels françois et maistres de camp*, etc.

table de Bourbon (1) et qui décerne à toutes les belles ou nobles femmes des brevets de moralité, dont il est quelquefois permis de sourire? Revisez donc, avec un soin rigoureux, la plupart des jugements que porte « l'abbé » dans les ***Dames illustres***, les ***Capitaines françois***, les ***Capitaines étrangers***. Mais, si pauvre estime que soit la vôtre pour ce triste sire, vous ne pourrez vous empêcher d'être séduit en le lisant. Il compose mal, s'égare de droite ou de gauche, revient sur ce qu'il a dit; mais on n'a point le temps d'y songer, tout charmé qu'on est par son style, élégant et naturel, plein de couleur et de mouvement. Les adieux de Marie Stuart à la France, l'exécution de la malheureuse princesse, la mort du chevalier Bayard sont des modèles d'émouvantes narrations. Les portraits de la reine d'Écosse, de François Ier et surtout du chancelier de l'Hôpital sont de véritables chefs-d'œuvre. Pourquoi Brantôme a-t-il manqué de sens moral? Il y avait en lui l'étoffe d'un remarquable historien.

En définitive, depuis le règne de Louis XII jusqu'à la mort d'Henri IV, les livres de mémoires sont, dans le genre historique, les ouvrages véritablement intéressants. Bien entendu, des précautions s'imposent; mais un Montluc ou un La Noue sont très supérieurs à la plupart des annalistes que nous allons maintenant étudier. Si l'on se place au point de vue historique, il est peu de gens qui en

(1) Brantôme devait admirer ce traître, lui qui énumère complaisamment tous les malheurs qu'il eût causés à sa patrie si une fâcheuse chute de cheval, en le rendant infirme, ne l'avait pas empêché de trahir.

douteront ; et, si l'on regarde le talent littéraire, chacun l'avouera.

L'histoire jusqu'à Mézeray. — Les mémorialistes nous ont entraîné jusqu'au début du XVIIe siècle. Il convient de revenir en arrière pour examiner ce qu'accomplirent, cependant, les savants qui prétendaient faire de la grande histoire.

On se rappelle les tentatives de Nicole Gilles Le Maire de Belges, de Seyssel ; et nous avons apprécié plus haut la chronique latine du Véronais Paul-Émile. Aucun d'entre eux n'eut pendant longtemps d'imitateurs. Les lettrés pratiquaient, néanmoins, leurs doctes ouvrages ; et, bientôt, il allait devenir un chef d'école, l'auteur du *De rebus gestis Francorum*. Deux Italiens fameux aidèrent à diriger les esprits de ce côté : ce sont Machiavel et Guichardin. Le premier composa un *Discours sur Tite-Live*, plein de critique, de sagacité, de profondeur, et une *Histoire de Florence*, qui contient les annales de la cité depuis 1205 jusqu'en 1424, avec des digressions sur les autres peuples, des dissertations politiques, des discours d'apparat, selon la méthode de Paul-Émile. Le second employa vingt-cinq ans de son existence à écrire en vingt livres une *Histoire d'Italie*, ou plutôt des guerres d'Italie, dans laquelle il suit les errements de Machiavel, non sans faire admirer la solidité de son jugement et la vigueur de son pinceau. On estimait beaucoup alors et l'on copiait tout ce qui nous venait de l'autre côté des Alpes. Ces deux auteurs jouirent donc rapidement d'une vogue immense, et, avec

la complicité d'Amyot enjolivant les *Biographies* de Plutarque, ils contribuèrent à mettre en faveur le genre d'histoire dont Paul-Émile avait donné un premier essai (1).

Aux alentours de 1560, quelqu'un semble vouloir résister à cette influence italienne : l'avocat Jean Bodin, plus tard maître des requêtes et procureur du roi (2). Ce n'est point, à proprement parler, un historien : c'est un théoricien de l'histoire et un homme qui, préoccupé toujours de jurisprudence ou de politique, tâche d'appuyer ses théories sur des exemples du passé. Sa ***Méthode pour la connaissance de l'histoire*** abonde en idées fort heureuses. Non seulement, — devancier de Montesquieu à cet égard, — il proteste contre la tyrannie du droit romain et veut qu'on établisse le véritable droit en comparant les différentes législations ; mais il définit l'histoire, tente d'expliquer l'évolution des États et de fonder la chronologie, montre l'adaptation des gouvernements aux climats, et formule l'idée de progrès. Les mêmes doctrines sont exposées dans la *République*, où, tout en évitant les exagérations de l'idéalisme, Bodin repousse le réalisme immoral et absolu, introduit dans l'histoire par Machiavel. On le voudrait moins féru d'érudition, moins pédant même, et plus soucieux d'écrire avec ordre, avec sobriété, avec nerf. Mais il émet des idées fécondes et dont se souviendront certains historiens de l'avenir

(1) Le *Discours* est de 1517, et l'*Histoire de Florence* parut en 1524. Quant à Guichardin, il n'acheva qu'en 1561 son *Histoire d'Italie*.

(2) Jean Bodin (1530-1593) publia la *Méthode* en 1566, et les *Six livres de la République* en 1577.

L'érudit Étienne Pasquier, grand admirateur de Paul-Émile, fut moins réfractaire que Jean Bodin à l'influence italienne. C'était un parlementaire d'une rare indépendance, un gallican qui plaida le procès de l'Université contre les Jésuites, un ami du peuple et un patriote (1). Dans nombre de ses ***Lettres***, qui sont déjà des épîtres comme en écrira Balzac, il raconte avec franchise les événements contemporains et blâme énergiquement tout ce qu'il juge mauvais. Les « doctes et utiles » ***Recherches de la France***, qu'il composa pour « revenger » son pays « contre l'injure des gens », demeurent toutefois l'œuvre maîtresse de ce travailleur infatigable. En bon humaniste du XVI[e] siècle, Pasquier accumule confusément réflexions ou découvertes ; et son livre a souvent l'allure capricieuse de certains chapitres des *Essais*. Mais, si désordonnées qu'elles soient, les *Recherches* sont un trésor. Sur nos origines gauloises ; sur les grands corps de l'État et nos rapports avec les papes ; sur les personnages illustres de la race ; enfin sur l'histoire de notre Université, de notre langue, de notre poésie, que de nouveautés intéressantes ! et combien l'auteur était fondé à s'enorgueillir d'avoir « défriché plusieurs anciennetés obscures » ! Il eut la passion du document ; il s'efforçait d'enchaîner les résultats aux causes ; il soupçonnait la philosophie de l'histoire. Hélas ! Pasquier avait pratiqué Paul-

(1) Étienne Pasquier (1529-1615), jurisconsulte et avocat célèbre, fut député aux États généraux de 1688. Il resta pendant la Ligue, fidèle à la royauté. Ses *Recherches*, en neuf livres, commencèrent de paraître en 1560 : la publication n'en fut terminée qu'après sa mort.

Émile. Il désira donc plaire tout comme lui ; il fit toilette à nos rudes ancêtres; il leur prêta le langage des courtisans d'Henri II. Et cela nuisit à ce savant désintéressé, qui se consolait qu'on le pillât, sans le nommer, en disant : « J'écris pour ma France et non pour moi ! »

Le mouvement se dessine encore davantage avec Bernard de Girard, seigneur du Haillan. Celui-ci se glorifiait d'avoir le premier rédigé, en langue nationale, une histoire complète de notre pays (1) « J'ai fait, disait-il, chose qui n'a encore été faite ni vue de nos Français et ai donné à nos Français une robe dont ils n'avaient encore été parés. » Il proclamait aussi, avec une fierté légitime, avoir dépensé son existence et sa fortune « au recouvrement des livres, titres, chartes, mémoires, enchartements et autres monuments » nécessaires au « bastiment d'un si grand ouvrage » (2). Ce travail obstiné fut loin d'être stérile; car du Haillan réfuta quelques erreurs concernant Pharamond et la loi salique, Charlemagne et les douze pairs. Mais il abuse de la forme antique, à l'exemple de Paul-Émile, dont il s'avouait le disciple résolu. Dans son ***Histoire générale des rois de France***, la part de la convention est considérable. Ici, les Francs du ve siècle discutent selon les règles sur le meilleur

(1) Girard du Haillan (1535-1610) était un calviniste converti qui fut choisi comme historiographe par Charles IX. En 1571, il donnait une *Histoire sommaire de Pharamond à Louis XI*, et, en 1576, une *Histoire des Rois de France... depuis Pharamond jusqu'à Charles VII*.

(2) « Je travaillai, dit-il, nuit et jour à cette histoire, à la sueur et peine de mon corps, aux dépens de mes années, au grand travail de mon esprit, à la dépense de ma bourse. »

mode de gouvernement, ainsi que font chez Hérodote les compagnons de Darius. Ailleurs, sur le champ de bataille de Poitiers, Abdérame et Charles-Martel haranguent réciproquement leurs troupes, tels que Scipion et Hannibal, Galgacus et Agricola. C'est que nos origines paraissent trop basses à du Haillan : il prétend les ennoblir ; il imite pour cela les procédés de Tite-Live ou de Tacite ; et il transporte dans les sociétés barbares coutumes, mœurs et langage du XVIe siècle, afin que tout soit plus majestueux. Grâce au succès de son ouvrage, il accrédite ainsi près du grand public la manière de Paul-Émile, et son rôle est donc très important. Augustin Thierry a fort bien noté cela quand il a dit : « C'est lui qui a produit Mézeray, Daniel, l'abbé Velly, Anquetil ; tous ces écrivains, malgré la différence d'époque, suivent la même méthode que lui, ont les mêmes prétentions de sagacité politique et aussi la même impuissance, la même inexactitude, ou, pour mieux dire, la même fausseté dans la représentation des temps et des hommes. »

En effet, à partir de cette date, la plupart des historiens, — qu'ils le veuillent ou non, — auront leurs œuvres gâtées par les mêmes défauts. Cependant beaucoup étaient possédés alors du désir d'être rigoureusement exacts. Voyez, par exemple, le président Claude Fauchet, l'auteur des *Antiquités et histoires gauloises et françaises* (1). Il puise à des sources excellentes et se défend

(1) Claude Fauchet (1530-1601) fut premier président de la chambre des monnaies et historiographe d'Henri IV. Ses *Antiquités* parurent en 1579, mais furent considérablement augmentées dans les éditions suivantes.

d'admettre quoi que ce soit sans contrôle. Aussi est-il terrible pour les fables dont les premiers siècles de notre histoire étaient encombrés : il réduit à un combat d'arrière garde contre les Basques la bataille de Roncevaux, trace de Charlemagne un portrait qui ne ressemble guère à l'Empereur des chansons de geste, et fait justice expéditive des Marsile, des Baligant, des Turpin. Il aimait, d'ailleurs, la couleur locale et aurait voulu « représenter les habillements, voire le langage vulgaire de ce temps-là ». Mais cela choquait ses lecteurs; ils réclamaient plus d'imagination et d'élégance, et Fauchet sentit bien qu'on jugeait dépourvues de « grâce » ses *Antiquités* « basties d'un simple et commun langage, tel que son naturel rond et facile ». Il ne fut point assez ferme pour se refuser à des concessions, et il eut grand tort de le faire.

Nous exprimerons des regrets identiques à l'adresse de quelques autres écrivains. Lancelot de la Popelinière mérite, avec son ***Histoire de France***, que Bossuet loue sa véracité ; le greffier Jean du Tillet, dans le ***Recueil des rois de France***, établit l'origine germanique en expliquant les noms des rois; Nicolas Vignier, auquel l'étude de la médecine donna des habitudes de précision, condamne sans pitié les vieilles légendes dans le ***Sommaire de l'histoire des Français*** ; enfin François de Belleforest, quand il écrit les ***Grandes annales et histoire générale de France***, en vient même à rechercher l'orthographe véritable des noms propres, tant il désire « ne recevoir que les choses vraies ». Aucun d'eux,

cependant, n'observe la couleur locale; ils conservent, quoique suspects, trop de récits aimés du public; ils sacrifient aux préjugés et au goût des contemporains. Chez eux, l'esprit scientifique est manifeste, mais il est entravé fâcheusement par l'imitation d'un mauvais modèle et par la tradition qu'on leur imposa (1). Que dirions-nous si, au lieu de ces hommes, bien doués somme toute et sérieux, nous fréquentions Pierre Mathieu, dont le style est si ridicule; ou bien Jean de Serres, qui réédite, dans le ***Véritable inventaire de l'histoire de France,*** tous les contes bleus sur Charlemagne; ou encore l'écuyer Jacques Charron nous présentant sans rire, en son ***Histoire universelle de toutes les nations***, les soixante-dix-sept prédécesseurs de Pharamond, qui, depuis Japhet, fils de Noé, commandèrent à la race gauloise? Et voilà à quel degré de folie on peut descendre, quand l'imagination capricieuse, jointe au désir d'intéresser, l'emporte sur le devoir de se conformer, en toute chose, aux lois de la stricte vérité (2)!

Il est permis de s'étonner que certains hommes ne réussirent point à provoquer une réaction. Bien qu'ils n'aient pas, comme Belleforest ou du Haillan, écrit une histoire générale et se soient

(1) Nous sommes obligé d'abréger les titres d'ouvrages. longs de plusieurs lignes. C'est en 1581 que La Popelinière publia son *Histoire de France, enrichie des plus notables occurrences survenues en provinces de l'Europe et pays voisins* (1550-1576). Les premières éditions du *Sommaire* et des *Grandes Annales* sont de 1579, et celle du *Recueil* de 1577.

(2) Le *Véritable inventaire* parut en 1597, l'*Histoire de France* de Pierre Mathieu, en 1606; l'*Histoire universelle de toutes les nations, et spécialement des Gaulois et des Français*, etc., en 1621.

bornés à raconter les événements de leur siècle, ils l'emportent par le talent sur leurs ambitieux confrères.

C'est un rare esprit, notamment, que le président Auguste de Thou (1). Parlementaire consciencieux, diplomate habile, patriote dévoué à la cause des rois nationaux, il composa une *Histoire de mon temps*, ou plutôt une ***Historia mei temporis***, car, hélas! il se sert de la langue latine, comme l'avaient fait récemment Papyre Masson avec ses ***Annales*** et François Hotman avec sa ***Franco-Gallia*** (2). Très attaqué de côté ou d'autre, de Thou n'a point mérité ces attaques. « Pour représenter historiquement, c'est-à-dire avec la vérité, comme les choses se sont passées », pendant vingt ans il travailla, voyagea en Europe, compulsa maints papiers d'État, interrogea de vive voix ou par lettre tous les témoins qu'il put trouver. Et sa gravité, sa modération, sa conscience, lui valurent le triple hommage d'Agrippa d'Aubigné, Bossuet et Voltaire, ces trois esprits si différents. Mais quel malheur que notre humaniste, voyant dans le latin la langue universelle de l'avenir, se soit plu à rivaliser de nombre et d'élé-

(1) Auguste de Thou (1553-1617), un grand caractère, joua un rôle considérable sous les règnes d'Henri III et d'Henri IV. Il mourut président à mortier du Parlement de Paris. Son *Historia mei temporis* se compose de cent trente-huit livres, dont quatre-vingts furent publiés de son vivant en 1604, 1606, 1607 1608. Le reste parut après sa mort. Cette histoire s'étend de 1544 à 1607.

(2) La *Franco-Galli* du jurisconsulte Hotman est plutôt un livre de politique où l'auteur s'occupe de la constitution de la monarchie française (1574). Les quatre livres d'*Annales* de Papyre Masson (1577) sont un résumé d'histoire « a Clodione ad Francisci I obitum » : il y a de la fantaisie, mais également de la science dans cet ouvrage.

gance avec Tite-Live et Cicéron ! Sa réputation en a souffert, et Vitet mit bien les choses au point quand il définit Auguste de Thou « un esprit profond, impartial, libre, sans autre passion que celle du bien, sans autre faiblesse que celle du latin, et qui n'avait besoin, pour n'être ni froid ni académique, que de daigner parler français »

Agrippa d'Aubigné était, lui aussi, un humaniste. Il possédait à fond la langue latine aussi bien que la langue grecque. Mais cet homme d'action, désireux de répandre ses idées, ne commit pas l'erreur si préjudiciable à de Thou : c'est en français qu'il écrivit son ***Histoire universelle*** (1). Ne nous laissons point duper par le titre ! Chacun des cinq livres contient à la même place un sommaire « des affaires d'Orient, d'Occident, du Midi, du Septentrion ». Malgré tout, c'est de la France que s'occupe principalement d'Aubigné, et encore pendant la période qui commence à 1550 pour se clore en 1610

Dans une magnifique préface, pleine de franchise et de fierté, l'auteur s'indigne contre les livres « sales de flatteries impudentes », et il promet de raconter sincèrement « les actions générales desquelles l'histoire doit prendre ses mouvements et mutations ». Assurément il fait tout son possible pour demeurer impartial. Il rend justice à François de Guise; il reconnaît les qualités d'Henri « troisième », qui avait « de grandes parties de roi »; il n'a point ici, comme dans ses

(1) Agrippa d'Aubigné (1550-1630). Voir sur lui et sur les *Tragiques* notre brochure *l'Épopée*. L'*Histoire universelle* (trois volumes in-folio) parut en 1616, 1618, 1620.

mémoires, d'amertume contre le Béarnais, dont l'abjuration fut un désastre pour les calvinistes intransigeants. Et il avait raison de s'écrier, le vieil huguenot : « Il a pu m'advenir d'avoir dit mensonge, mais non d'avoir menti » C'est qu'on n'est pas impunément capitaine intrépide et théologien intraitable; « hargneux, cassant et moqueur »; ayant à sa disposition une plume aussi dangereuse qu'une épée. Emporté par son esprit sectaire et son humeur médisante, d'Aubigné travestit la vérité sans qu'il s'en doute. Il se croit un historien impeccable : trop souvent, il n'est que l'homme d'un parti.

Cette passion, d'ailleurs, inspire merveilleusement l'écrivain. Il y a dans l'*Histoire universelle* un perpétuel mélange d'ironie sarcastique et d'éloquence. Le tour est quelquefois pénible; mais, à tout instant, sur l'ensemble se détachent et brillent des expressions fortes et qui peignent (1). L'émouvant dialogue entre l'amiral de Coligny et sa femme, le dramatique et réaliste tableau de la Saint-Barthélemy, le récit du siège de Paris par Henri IV sont des pages véritablement classiques (2). Malgré de la confusion et de l'emphase, malgré qu'il admire trop du Haillan et lui emprunte quelques-uns de ses procédés, Agrippa pouvait avoir une heureuse influence sur le développement de l'histoire pendan le XVII[e] siècle. Mais

(1) Par exemple, au moment d'une épidémie : « Au retour d'une cavalcade, nous trouvâmes tout mort, et quatre corps inconnus qui servaient de porte au logis. Tous les matins nous avions de tels huissiers (portiers) à monceaux. »

(2) Voir *Histoire universelle*, livre III, c. 2; livre IV, c. 4; livre XII, c. 7 et 14, etc.

les catholiques se détournèrent de cet homme à qui « l'horreur de la messe avait ôté celle du feu » (1).

Le président de Thou et Agrippa d'Aubigné n'avaient point espéré conquérir la faveur du public. C'est cette faveur que brigua le vaniteux Scipion Dupleix, précepteur d'Antoine de Bourbon et historiographe du roi (2). Les ***Mémoires des Gaules*** et l'***Histoire de France*** furent manifestement écrits pour plaire aux gens de cour et aux lettrés. Suivant la tactique de certains habiles, Dupleix tâche d'attirer l'attention en n'épargnant point ses devanciers. Paul-Émile et du Haillan eurent de l'élégance : mais que d'erreurs monstrueuses! Fauchet, Vignier, Belleforest se recommandent par leur science : mais quel style indigent et quelle platitude dans l'expression! Maître Scipion Dupleix heureusement mettra bon ordre à tout cela!... Et voici que notre excellent critique se révèle historien médiocre. Son catholicisme fougueux et la préoccupation de flatter les puissances ne lui permettent point d'être impartial. Il est assez naïf pour croire à notre origine troyenne et pour affirmer l'existence de Bardus, Celta, Dryus, Magog, qui auraient commandé la nation gauloise, longtemps avant le siège de Troie.

(1) Signalons à la même époque Palma Cayet, professeur au Collège Royal. En 1605, il donna la *Chronologie septénaire* (1598-1603), et, en 1608, la *Chronologie novénaire* (1589-1598). Ce sont de bons « annuaires » où les faits sont racontés par année, consciencieusement, sèchement, sans aucun art.

(2) Scipion Dupleix, né à Condom en 1569, mort en 1661. Son *Histoire de France* en cinq volumes in-folio fut composée de 1621 à 1643. Il y ajouta comme introduction ses *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, publiés antérieurement.

Il fait discourir le Wisigoth Alaric comme un habitué des salles de déclamation et nous montre Clovis allant au baptême « avec une contenance relevée, une démarche grave, un port majestueux, très richement vestu, musqué, poudré, la perruque pendante, curieusement peignée, gauffrée, ondoyante, crespée et parfumée, selon la coustume des anciens rois françois » ! Si bien qu'après avoir censuré tous ses prédécesseurs, Duplein eut les défauts de tout le monde, sans avoir pris à qui que ce soit ses qualités.

Il vécut, d'ailleurs, assez pour voir un autre obtenir la vogue qu'il avait, lui, si ardemment désirée. En 1643 parut avec portraits des rois et des reines le premier volume d'une ***Histoire de France depuis Pharamond***, et deux autres volumes devaient suivre en 1646 et 1651. L'auteur s'appelait François Eudes du Mézeray (1). Ancien commissaire des guerres, il s'était tourné vers les études historiques après avoir été enrôlé par Richelieu pour la rédaction de ses Mémoires. Ses envieux, dans l'espoir de diminuer son autorité, insistèrent beaucoup sur le cynisme de ses manières et son amour de la dive bouteille. Ils n'empêcheront point que ce bohème fut un travailleur acharné, un indépendant que Colbert châtia de sa franchise en réduisant sa pension, un annaliste dont la réputation d'exactitude était grande, au XVIIe siècle, et méritée, si l'on s'en

(1) Né à Ruy, près d'Argentan, en 1610, François Eudes prit le nom de du Mézeray, afin de se distinguer de ses deux frères. Il entra à l'Académie en 1648, fut secrétaire perpétuel en 1675 et mourut en 1683. Il avait fait de son *Histoire* un *Abrégé* qui resta longtemps classique.

tient aux époques toutes modernes (1). Nous le blâmons aujourd'hui d'avoir tout embelli, comme les autres, et d'avoir conduit chez « la bonne faiseuse » les Mérovingiens chevelus. C'était de sa part un système, et, quand on lui signalait des documents, il refusait souvent de s'y référer. Cela l'eût gêné pour transformer en personnages de roman ou de tragédie le dur Clovis et le brutal Chilpéric. Il écrivait à une époque où l'on n'admirait que des Polexandre et des Cyrus, des Aronce et des Juba, c'est-à-dire des Romains de convention et des héros damerets. Comment introduire dans les ruelles nos vieux monarques « parés de la dépouille des ours, des veaux marins et des aurochs »? Comment faire admettre aux précieuses qu'un roi de France n'eût pas été beau parleur? Mézeray se plia donc, avec plus d'habileté que ses devanciers, aux exigences du public. Aussi le succès fut prodigieux : historiographe de Louis XIV, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de la docte assemblée, cet écrivain connut vraiment la gloire. Son livre nous intéresse encore. Il est le chef-d'œuvre du genre inauguré par Paul-Émile et qui devait avoir son apogée dans un siècle où l'on prisait avant tout les belles manières, où l'on était fanatique de la majesté royale, et où la Science, jugée trop peu aimable, se faisait bien petite devant l'Art tout-puissant.

Les mémoires au XVII[e] siècle. — On pourrait dire que, depuis Jean Bodin, nous avons

(1) « Mon vers, exact ainsi que Mézeray », a dit Boileau.

assisté à un avortement du genre historique. Ce serait une exagération ; car, chez les érudits dont nous venons de parler, il y a des pressentiments véritables. Mais les Mémoires abondent, alors, et ils tiennent encore la place de l'Histoire. Rien de plus naturel. C'est le moment où triomphe l'esprit mondain ; on a le goût de l'analyse morale ; et nombreux sont les gens qui, tenant un certain rang, ont la conviction qu'ils vivent dans un siècle mémorable entre tous. Prenez leurs œuvres ! La plupart sont supérieures infiniment à celles d'un Dupleix ou d'un Mézeray

Dans cette riche collection il faut choisir, tout en craignant qu'on vous reproche quelques choix et quelques oublis. Sous le règne de Louis XIII, voici tout d'abord deux diplomates : le sévère Arnauld d'Andilly, qui moralise à tout propos selon les habitudes de sa famille, et l'aimable Fontenay-Mareuil, qui, tantôt maître de camp, tantôt ambassadeur, raconte avec belle humeur et précision ce qu'il vit dans les cours de Madrid et de Rome. Les intrigants n'étaient point rares à cette époque, mais ils n'avaient pas le talent de Bassompierre, dont les *Mémoires* sont amusants quoique suspects de partialité, ou l'importance politique de M. de Rohan, général en chef des réformés après la mort d'Henri IV (1). Le noble duc a rapporté tous les événements qui se passèrent depuis 1610 jusqu'à la paix d'Alais. Il dénonce les ambitions particulières, les divisions, les haines dans le parti protestant. Il malmène

(1) Rédigés de 1619 à 1630, les *Mémoires* de Rohan parurent en 1644

aussi bien ses coreligionnaires que leur ennemi Richelieu. Et tout cela serait parfait si, trop souvent, l'on ne sentait gronder la rancune ou la colère d'un aventurier malheureux. Aux accusations de ses adversaires francs ou masqués, nous aimerions à opposer la défense du cardinal-ministre. Combien précieux nous seraient les vrais mémoires de celui qui brisa les féodaux, dompta les réformés, prépara la défaite de la maison d'Autriche ! Mais les mémoires de Richelieu furent rédigés, sous sa surveillance peu rigoureuse, par des secrétaires que cette besogne ennuyait. Ils sont donc froids et de médiocre valeur. Si bien que pour trouver l'œuvre capitale de cette période, c'est aux ***Historiettes*** de Tallemant des Réaux qu'il convient de s'adresser. Fils de financier, riche bourgeois, admis dans le beau monde à cause de sa fortune, ce terrible indiscret recueillit mille anecdotes et les consigna pour son plaisir personnel (1). Naturellement porté à la gauloiserie, il fait la chronique scandaleuse de son époque et nous introduit dans l'intimité des autres avec une rare désinvolture. Gardez-vous bien d'accepter comme parole d'évangile tous les propos d'un tel médisant ! Mais il vous aidera à mieux connaître la société pendant le règne de Louis XIII. Et, comme il trace des portraits piquants, comme l'expression chez lui est toujours vive et pittoresque, les *Historiettes* à tous égards sont un curieux momument.

La Fronde éclate. On se chamaille ; on dresse

(1) Les *Historiettes* ne furent publiés qu'au XIX[e] siècle.

des barricades, on se bat. Les Parisiens naïfs se laissent berner par les princes, que joue et qu'achète Mazarin. C'est lamentable et c'est grotesque à la fois. Mais des hommes de toute classe ont pris part à cette équipée, et, quand on a baissé le rideau, bourgeois ou gentilshommes donnent leur compte rendu de la pièce. Partout éclosent des mémoires d'une incomparable variété. Le vindicatif Pierre Lenet, auquel nous devons une belle narration de Rocroy, nous renseigne sur les sentiments des parlementaires à l'égard de l'éminence italienne. L'honnête et sincère Valentin Conrart, dont Boileau vante « le silence », nous peint de saisissante façon Paris ensanglanté par l'émeute. Et, à propos des guerres contemporaines, la Moussaie et Monglat, Turenne et Plessis-Praslin écrivirent des relations intéressantes, en même temps qu'ils formulaient des préceptes utiles de stratégie. Aucun d'eux, néanmoins, ne saurait soutenir la comparaison avec quatre personnages importants, qui furent, par surcroît, des écrivains d'élite.

Ce sont, tout d'abord, deux dames illustres. L'une était profondément royaliste. L'autre ordonna de tirer le canon de la Bastille contre les troupes du roi. Mais toutes les deux commandent la sympathie, parce qu'elles nous apparaissent bonnes et franches. La première, Mme de Motteville, fut la confidente d'Anne d'Autriche, qui l'attacha, dès l'enfance, à sa personne. Cette charmante nièce du poète Bertaut n'a point composé ses propres mémoires : à vrai dire, ce qu'elle fait, c'est l'apologie de la régente si maltraitée par

quelques-uns. Anne d'Autriche tient toujours le devant de la scène ; nous assistons aux événements futiles ou critiques de son existence ; nous voyons évoluer autour d'elle ceux qui la combattirent ou l'aidèrent. Il y a dans le récit de la facilité, du bon sens, et même un peu de ce raffinement qu'on pouvait s'attendre à rencontrer chez Mélise, chez la mondaine que Somaize appelait « la plus raisonnable des précieuses ». Il y a surtout de l'impartialité, quoiqu'elle présente souvent les choses avec indulgence ou qu'elle se taise ; quoiqu'elle n'aime pas non plus Mazarin, dont l'extraordinaire fourberie et l'influence néfaste sur Anne d'Autriche lui déplaisaient. Moins désintéressée et plus esclave de son imagination, M[lle] de Montpensier, à Saint-Fargeau, dans son âge mûr, rédigea la confession d'une existence qu'elle avait gâchée comme à plaisir. Cette orgueilleuse cousine de Louis XIV avait été élevée dans la conviction que la vie est un roman, que toutes les femmes peuvent être des Mandane, que tous les hommes sont des Artamène. Elle voulut devenir impératrice, rêva la couronne de France, joua les amazones pendant la Fronde ; tout cela pour épouser un jour, secrètement, certain petit cadet de Gascogne. Ses propres aventures et ses déboires intéressent évidemment la grande Mademoiselle beaucoup plus que les événements importants de l'époque. C'est d'elle-même qu'elle nous entretient surtout avec orgueil, mais aussi avec le désir d'être sincère. Toutefois, quelques scènes dramatiques sont racontées de façon simple, naturelle, forte ; et,

dans sa sobriété voulue, le récit du combat au faubourg Saint-Antoine nous semble tout à fait émouvant.

Chez Mlle de Montpensier, il y avait des rêves ambitieux et rien de plus. Nous rencontrons bien autre chose chez un duc superbe et un prélat fougueux, dont les destinées furent presque analogues, quoiqu'ils eussent toujours été d'irréconciliables adversaires.

L'un d'eux, François VI de La Rochefoucauld, a gaspillé follement les plus belles chances de fortune. Dans son exil de Verteuil, il se souvient avec amertume, il s'indigne d'avoir été dupe, et il écrit, pour se venger, des ***Mémoires*** (1) où nous admirons déjà le style précis et élégant des *Maximes*. A l'école des nobles précieuses, il avait appris l'art de faire des portraits. Les principaux frondeurs s'en aperçurent à leurs dépens, et Retz dut bien se mordre les lèvres quand il connut la page si jolie et si méchante qui lui était consacrée. Ce sont des intrigants fieffés que juge, du haut de sa supériorité, un maître de l'intrigue et un rival ! Cela, d'ailleurs, restreint quelque peu l'autorité de La Rochefoucauld. Si sa réserve et sa délicatesse classique l'empêchent d'étaler son « moi », il est d'une habileté suprême à se faire valoir en critiquant ses ennemis. Et M. le duc ment avec une grâce aristocratique : il y met « la manière » ; mais il ment.

A cet égard, son adversaire le cardinal de Retz est également son émule. Un prêtre peut-il donc

(1) Il les composa entre 1652 et 1659. C'est au XIXe siècle seulement que MM. Gourdault et Gilbert en donnèrent le texte exact.

si galamment travestir la vérité?... Oh! c'est que Paul de Gondi, — il l'avoue lui-même, — avait « l'âme la moins ecclésiastique du monde ». Tout jeune, il conçut l'ambition d'être un second Richelieu, et, pour la conquête du pouvoir, il déploya toutes les ressources d'un esprit souple et fécond. Mais son humeur volage mécontenta les uns et les autres, si bien qu'après le dernier acte de la Fronde notre premier rôle resta en triste situation, comme le noble duc qu'il détestait. Alors, pendant les dernières années d'une vie manquée, il écrivit ou dicta ses ***Mémoires*** en sa retraite de Commercy (1). Malgré son affectation à nous révéler ses fautes, nous sentons qu'il arrange tout à son avantage ; et nous souscrivons bien volontiers au jugement de La Rochefoucauld, qui l'accusait de « donner un beau jour à ses défauts », en ajoutant que « son imagination lui fournit plus que sa mémoire ». Mais quel rare talent fut le sien! Quel amusant auteur dramatique ! Quel psychologue habile à étudier l'âme humaine! Après tant d'années, il voit encore les acteurs et croit assister à la comédie. C'est plaisir de le regarder à l'œuvre quand il dissèque un personnage : Richelieu ou Mazarin, Condé ou Conti, Gaston d'Orléans ou le duc de Beaufort. Minutieusement il détermine les mobiles qui firent agir l'individu. Il note, — non sans malice, — les moindres nuances d'un caractère et le résume en quelque formule pi-

(1) Paul de Gondi (1614-1678), coadjuteur de son oncle, puis archevêque de Paris, se compromit lors de la Fronde et, malgré les services rendus auprès de la cour de Rome, ne put jamais rentrer en grâce. La première édition de ses *Mémoires* est de 1717.

quante (1). Il use pour cela d'un style familier, pittoresque, original, dont la hardiesse et la propriété nous plaisent fort. Assurément, s'il se fût exercé dans un genre moins personnel, il eût été un remarquable historien : lisez, pour vous en convaincre, la préface de ses *Mémoires*, où il y a tant de pénétration et de profondeur. Sa réputation, cependant, sera durable, et à bon droit. On a dit des *Commentaires* de Montluc qu'ils furent la « Bible du soldat ». Les *Mémoires* du cardinal de Retz sont « le bréviaire » des politiciens.

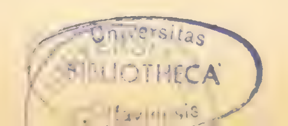
Plus calme à l'intérieur et plus glorieux au dehors que la régence d'Anne d'Autriche, le règne personnel de Louis XIV provoqua la rédaction de nombreux mémoires. Pourtant, — chose au premier abord étrange, — nul ne semble préoccupé de ce qui se passe aux armées et sur les frontières. C'est vers la société mondaine qu'on regarde. C'est la cour du Roi Soleil qui concentre toute l'attention. Le maréchal de Villars, presque seul, se risque à raconter les guerres d'alors ; et, seul, dans les *Grands jours d'Auvergne*, Fléchier ose nous présenter le tableau d'une province, car le futur grand aumônier des dernières précieuses compte sur les gentillesses de sa plume pour enjoliver cette matière ingrate. Les autres, en revanche, parmi ceux qui méritent d'être mentionnés, veulent uniquement connaître l'entourage de

(1) Par exemple : Gaston d'Orléans « avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme » ; Condé « n'a pu remplir son mérite : c'est un défaut, mais il est rare, mais il est beau » ; Beaufort « était brave de sa personne, et plus qu'il n'appartenait à un fanfaron » ; Conti, chef de parti, « était un zéro qui ne multipliait que parce qu'il était prince du sang ».

Louis XIV. Mais dames ou gentilshommes eussent condamné un pareil zèle, s'ils avaient pu prévoir les confidences dont ils allaient être les victimes.

Écoutez, en effet, Gourville, le frère aîné de Gil Blas, un valet devenu homme d'affaires et qui acheta une charge au conseil d'État après avoir été pendu en effigie : le vainqueur de Rocroy et beaucoup d'autres ne gagneront point à ce qu'il vous ait dévoilé leur situation financière. Prêtez l'oreille aux entretiens de Cosnac et de Choisy. Celui-là est un aventurier limousin que ses intrigues malheureuses et l'hostilité de Monsieur n'empêchèrent point de mourir archevêque. Celui-ci est un singulier petit abbé qui mit longtemps des mouches et s'habilla en femme au grand scandale des curés de Paris. Tous les deux vous en diront bien long, l'un avec verve, l'autre avec un esprit délicat, sur les affaires ecclésiastiques, la course au chapeau de cardinal, les drames ou les comédies du Louvre et de Versailles. L'abbé surtout vous intéressera, car on peut être allé jusqu'à Siam pour racheter le crime d'avoir porté des falbalas féminins, et n'avoir cependant rien perdu des élégances féminines. Les portraits que Choisy nous trace de Lionne, de Fouquet, de Colbert sont dus à un pinceau léger ; mais il excelle encore plus à nous dire le charme de la Vallière ou de Mme Henriette. Et cela sauvera de l'oubli cette caillette en soutane qui fut l'un des Quarante avant d'avoir écrit quoi que ce soit.

Vous trouverez aussi, dans les ***Mémoires de la cour de France pendant les années 1688 et 1689*** et dans la ***Vie d'Henriette d'Angle-***



terre, bien des médisances sur les petits marquis et les jolies femmes qui papillonnaient autour du maître. Mais, avec Mme de la Fayette, le délicieux auteur de la *Princesse de Clèves*, vous pouvez être absolument tranquilles (1). Elle médira gentiment et ne calomniera jamais, bien qu'elle juge hardiment Louis XIV et ses guerres, Mme de Maintenon et sa maison de Saint-Cyr. Tout au plus lui reprocherez-vous quelque indulgence pour cette charmante Madame qu'elle avait tant aimée. Et c'est une douce lecture que celle de ces petits ouvrages dont la pureté est toute classique. Il y a plus de montant et de piquant chez Mme de Caylus, qui, dans son mince volume de ***Souvenirs***, égratigne, sans avoir l'air d'y toucher, les favorites, les dames de la cour, et même sa chère tante, devenue l'épouse du roi. Il y a plus de méchanceté et d'humour dans les prétendus ***Mémoires de Grammont*** que le comte Hamilton, beau-frère du chevalier, écrivit pour le seul plaisir de narrer mille anecdotes sur les demoiselles d'honneur des cours de Londres et de Paris. Mais le règne de Louis XIV n'aurait rien à opposer à l'époque de la Fronde s'il n'y avait pas eu le duc de Saint-Simon.

Celui là, on hésite quand il faut lui assigner une place dans notre histoire littéraire. Il raconte les vingt dernières années du règne de Louis XIV et la régence de Philippe d'Orléans. Mais il écrit pendant le second tiers du XVIIIe siècle, et l'on ne commence à publier quelques feuillets de son

(1) Sur Marie-Madeleine de la Vergne, comtesse de la Fayette, voir notre brochure *le Roman*.

œuvre qu'aux approches de la Révolution (1). Toutefois c'est bien ici qu'il nous convient de l'étudier ; car ses ***Mémoires*** sont la critique implacable de la politique du roi défunt.

Louis de Rouvray, duc de Saint-Simon, se constitue dès sa jeunesse le défenseur obstiné d'une caste. Fils d'un petit gentilhomme, que Louis XIII avait fait duc et pair, il déclare une haine mortelle à quiconque menace ses privilèges. Il contemple avec colère l'abaissement de la noblesse ; exècre Louis XIV et « son long règne de vile bourgeoisie » ; rêve la revanche de la féodalité, qui daignera tolérer Parlement et Tiers État après avoir fait bonne justice de leurs irritantes prétentions. Il mourut en 1755 sans avoir assisté au triomphe de son système, mais ayant lutté pour lui jusqu'au bout. Dans toute la force du terme, ce fut un homme de réaction.

Ses opinions politiques amenèrent cet aristocrate à composer des mémoires. Vers 1730, dans son château de la Ferté-Vidame, il lut le *Journal* de Dangeau, un autre arriviste qui était le thuriféraire parfois grotesque de Louis XIV (2). Saint-Simon avait déjà le goût de l'histoire ; il avait amassé des liasses de notes, et il travaillait à un *Parallèle des trois premiers rois Bourbons*. Mais il abandonna tout pour démontrer que l'infâme Dangeau avait menti « puamment » et « à pleine bouche ». Notre duc et pair professait, lui, une

(1) Saint-Simon (1675-1755) écrivit ses *Mémoires* entre 1740 et 1751 ; mais l'on n'en publia des fragments qu'en 1784, 1788, 1818, et la première édition, d'ailleurs fautive, est de 1829.

(2) Dangeau n'hésite point à nous donner fort majestueusement des détails sur... la garde-robe du roi.

sainte horreur du mensonge. « J'ai préféré la vérité à tout, disait-il, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement. » Mais, en réalité, Saint-Simon ne critique aucun témoignage. Il écoute ses préjugés, ses haines, ses désirs de vengeance. C'est le passé qui se dresse contre le présent et l'avenir prochain. Et le comble de l'imprudence serait de suivre aveuglément un guide aussi peu sûr que celui-là.

Cependant, pour qui sait mettre les choses au point, tout n'est pas aussi faux qu'on aurait pu le croire. La mort du Dauphin et la dégradation des bâtards sont des tableaux colorés, dramatiques, vivants, à force de menus détails accumulés : la scène est racontée par un homme de parti ; mais ce qu'il déforme en le racontant, il l'a bien vu. Les portraits doivent être, pour la plupart, exacts : Saint-Simon nous fait voir ce que certaines façades cachent de sottise misérable, de courtisanerie basse, de corruption profonde. Sa mémoire était bonne : ses yeux sont meilleurs encore. Il saisit les plus minces particularités ; campe le bonhomme tel qu'il était, avec sa physionomie spéciale ; trouve l'épithète amusante et qui peint. Quelques coups d'estompe bien donnés, et la ressemblance serait complète (1).

Avouons que notre XIX[e] siècle eut un faible pour Saint-Simon. Ce hobereau réactionnaire fut un précurseur du romantisme. Naturellement artiste, il traduit par les mots les plus propres et les

(1) Signalons, parmi les plus remarquables portraits de Saint-Simon, ceux de Bossuet, de Fénelon, de Vauban, de Catinat, de la duchesse de Bourgogne, etc.

images les plus fortes la sensation vivement ressentie Dans sa fougue, nul souci de la construction incorrecte ou de la phrase enchevêtrée. C'est un effet qu'il veut produire, et il le produira avec des expressions neuves, audacieuses, pittoresques. Ici l'intransigeant duc et pair ne connaît plus les scrupules aristocratiques. Un mot roturier ou trivial bouscule le mot noble ou précieux : eh ! qu'importe ! Voici bien M. l'évêque de Noyon, « crasseux et huileux à merveille » ; Mlle de Mesmes, « rousse comme une vache »; la duchesse de Bourgogne avec « sa marche de déesse sur les nues », mais avec ses dents « toutes pourries ». Et, si quelquefois la passion diminue le mérite historique de Saint-Simon, elle a fait de lui, par ailleurs, un de nos écrivains les plus vigoureux, les plus hardis, les plus originaux.

Avec cet acariâtre personnage se clôt la période brillante des mémoires. Longtemps, dans le genre historique, ils avaient occupé la première place. Désormais, quoique des gens de talent en écriront encore, ils ne jouiront plus de la même importance. A l'époque où Saint-Simon prenait la plume, une véritable révolution s'accomplissait, et, grâce aux progrès merveilleux de l'esprit scientifique, l'histoire impersonnelle allait enfin triompher.

De Mézeray à Voltaire. — En effet, bien qu'on eût le goût des mémoires où l'on pouvait reproduire la vie contemporaine et faire l'analyse du cœur humain dont le XVIIe siècle fut soucieux avant tout, le besoin naissait de posséder autre

chose que les ouvrages de Mézeray ou de Dupleix. « On nous promet l'histoire, et c'est un bel objet », disait, dans son *Épître à Huet*, notre excellent La Fontaine. Lorsqu'il écrivait cela, le Bonhomme songeait à ses deux amis Racine et Boileau, historiographes du roi. Mais, sans y prendre garde, il exprimait un désir général. Oui! on l'attendait cette histoire qui grandit chaque jour, dans l'ombre, sous l'égide de l'érudition, de la théologie, de la controverse philosophique ou religieuse. Et, bientôt, la science l'émancipera, tout en lui donnant une méthode. Cela se fait lentement, mais cela s'accomplira.

Pendant tout le XVIIe siècle et le début du XVIIIe, quelques familles d'érudits et quelques ordres religieux ont travaillé d'une façon sourde, mais ininterrompue. Fils et petit-fils d'un président des trésoriers, les Sainte-Marthe, jansénistes notoires pour la plupart, composent l'***Histoire généalogique de la Maison de France*** et commencent la *Gallia Christiana*. Les trois Valois rivalisent avec eux : Henri traduit notamment des *Histoires ecclésiastiques;* Adrien donne les ***Gesta Francorum***, une histoire de notre nation jusqu'à 752; et son fils Charles, numismate et collectionneur, s'occupe activement de certaines questions d'érudition antique. A leurs côtés se signalent d'autres savants. C'est l'avocat Du Cange, linguiste et archéologue, dont le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* est le plus sérieux titre de gloire, mais qui édita Joinville, publia beaucoup d'opuscules et continua Villehardouin dans son ***Histoire de Constantinople sous les empereurs français***.

C'est Le Nain de Tillemont, conquis à l'histoire par la lecture de Tite-Live, alors qu'il étudiait aux Petites Écoles, et qui rendit intéressants, grâce à son savoir, malgré la sécheresse de son style, l'***Histoire des empereurs*** et les ***Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant les six premiers siècles***. Ce sont enfin l'abbé de Longuerue et Montfaucon jetant les bases de sciences auxiliaires : l'un avec sa *Description de la France ancienne et moderne*, qui est le commencement de la géographie historique; l'autre avec la *Palæographia græca* et l'*Antiquité expliquée et représentée en figures*, où nous avons les débuts de l'épigraphie et de la science archéologique. Aux efforts de ces admirables chercheurs s'ajouta celui des ordres célèbres : jésuites Bollandistes, auxquels on doit la riche collection des *Acta Sanctorum;* infatigables Bénédictins, dont l'on ne saurait trop vanter surtout l'*Histoire littéraire* ou le ***Recueil des historiens des Gaules et de France***. En géographie, en archéologie monumentale, en matière de monnaies ou de médailles, en linguistique, en hagiographie, partout on affirma sa volonté de tout connaître à fond et de tout exposer d'après une méthode sévère. L'Histoire, infailliblement, devait profiter de ce labeur héroïque et de ces exemples.

Quelques-uns continuèrent, cependant, à ne point s'apercevoir du travail qui s'accomplissait autour d'eux. Mais leur réputation fut si grande que nous ne pouvons taire leur nom En effet, qui donc, au XVIIe siècle, ne vantait l'abbé de Saint-Réal et sa ***Conjuration des Espagnols contre la***

République de Venise? Aujourd'hui, il nous semble un timide précurseur des intrépides Alexandre Dumas père et Maquet. Qui n'eût alors, comme Bossuet le fit, accordé son suffrage à l'abbé Vertot, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur des ***Révolutions*** de Rome, de Suède et de Portugal ? Pourtant, sans méconnaître l'aimable vivacité de son récit, nous estimons qu'il composa des romans vraisemblables et qu'il eut tort d'imiter nos tragiques en modernisant ou francisant les Romains et les étrangers. Malgré leurs succès éphémères, Vertot et Saint-Réal ne furent que les brillants disciples de Mézeray (1). « Mon siège est fait ! » disait l'un d'eux, à qui l'on offrait des documents inédits sur le siège de Rhodes. Cette réponse suffit pour juger un auteur.

Bien différente est l'attitude d'un autre groupe où l'on rencontre des gens de beaucoup d'esprit à côté d'un esprit supérieur. Ceux-là se rendent compte de ce qui se passe, et l'on voit avec plaisir Bossuet se placer au premier rang d'entre eux.

Certes l'éminent prélat ne fut historien que par aventure; mais ce lui fut, chaque fois, occasion de prouver à nouveau son génie. Quand il se consacrait à l'éducation du grand Dauphin, il écrivit, le 8 mars 1673, au pape Innocent XI une curieuse lettre *De institutione Delphini*. Le précepteur du

(1) César Vichard, abbé de Saint-Réal (1639-1692), publia en 1672 son *Don Carlos*, et en 1674 sa *Conjuration de Venise*. L'abbé Vertot (1655-1735), capucin, puis prémontré, enfin curé de campagne près Rouen, donna l'*Histoire des révolutions de Portugal* (1689), des *révolutions de Suède* (1696), des *révolutions de la République romaine* (1719).

prince y proclame l'importance de l'histoire, enseignée « avec une grande exactitude », car elle est « la maîtresse de la vie humaine et de la politique ». Il reconnaît fort justement qu'on ne doit point descendre « dans un trop grand détail des petites choses » ; mais « remarquer les mœurs de la nation bonnes et mauvaises, les coutumes anciennes, les lois fondamentales, les grands changements et leurs causes, le secret des conseils, les événements inespérés pour y accoutumer l'esprit et le préparer à tout ». Aussi avait-il composé pour son élève une étude « sur les lois et les coutumes particulières du royaume de France », où, par voie de comparaison, l'on mettait sous les yeux du lecteur « tout l'état de la chrétienté et même de toute l'Europe ». Ce traité ne nous est point parvenu ; mais nous avons, en revanche, le ***Discours de l'Histoire universelle***, que l'auteur désirait mener jusqu'au règne de Louis XIV et qu'il ne poussa point au delà du règne de Charlemagne. C'est un des plus beaux livres qu'on ait écrits dans notre langue.

Bossuet l'a divisé en trois parties. Dans les *Époques*, où il n'évite point la sécheresse, il plante des jalons sur la route que le Dauphin doit parcourir, et il fixe les douze dates qu'il estime véritablement importantes. La *Suite de la Religion*, qui représente environ la moitié de l'ouvrage, expose non sans éloquence et sans émotion les « conseils » de la Providence, essaie d'en montrer « la suite » et s'occupe, par cela même, très longuement du peuple juif, « le seul qui ait connu, dès son origine, le Dieu créateur du ciel et de la

terre ; le seul, par conséquent, qui devait être le dépositaire des secrets divins ». Enfin Bossuet passe en revue les *Empires* qui dominèrent à tour de rôle dans le monde. Scythes, Éthiopiens, Égyptiens, Mèdes et Perses, Grecs et Romains, tous défilent rapidement devant nous, tous vont s'engloutir dans l'abîme. Et les causes de leur succès ou de leur chute, l'auteur du *Discours* les signale à son élève pour lui apprendre « quelle est la solide grandeur et où un homme sensé doit mettre son espérance ».

Cette troisième partie est très remarquable. Bossuet avait beaucoup pratiqué les historiens de l'antiquité ; il avait longuement médité sur les données que lui fournissaient leurs ouvrages ; il assistait aux efforts de nombreux contemporains dans les différentes branches de l'érudition ; et, s'aidant ou s'inspirant de tout cela, son merveilleux génie devina souvent la vérité. On n'a point admiré suffisamment la sagacité dont il fait preuve quand il s'agit de caractériser le génie particulier d'un peuple, de décrire minutieusement ses mœurs, de marquer les motifs de sa grandeur ou de sa décadence. Cela n'est point banal, et ce qui l'est moins encore, c'est de le voir célébrer, — lui partisan d'une monarchie absolue, — les bienfaits que rendit aux républiques grecques leur idée « admirable » de la liberté ; c'est de l'entendre expliquer pour quelles causes les chrétiens furent persécutés par les empereurs, « la politique romaine se croyant attaquée dans ses fondements, quand on méprisait ses dieux ». Ce sont là des idées que notre science mo-

derne s'est bornée tout simplement à développer.

Et, bien évidemment, ce livre n'est point parfait. Il y a dans le *Discours* une partie vieillie, démodée, historiquement fausse aujourd'hui. La chronologie des premières époques n'est point exacte. Sur les Assyriens et les Égyptiens, les Mèdes et les Perses, l'auteur dit des choses vagues ou se trompe souvent. On lui reproche également d'avoir oublié dans son Histoire « universelle » l'Islamisme et les peuples d'Extrême-Orient. Ces critiques ne manquent pas de justesse ; mais se souvient-on suffisamment de l'époque où fut composé le *Discours?* C'est à peine si de hardis voyageurs commençaient à nous révéler l'Inde et la Chine. Nul n'avait encore déchiffré les caractères hiéroglyphiques et cunéiformes, et, seuls, par conséquent, les historiens grecs étaient là pour renseigner sur l'Assyrie et sur l'Égypte. Au xviie siècle, un tel livre ne pouvait être exact ou complet en tous points.

Nous ferions donc bon marché de cela ; mais il reste que, dans son *Discours*, Bossuet subordonne tout à une théorie religieuse. La discuter n'est point notre affaire : il importe seulement de constater qu'elle domine l'ouvrage ; et ceci est grave. De même, si vous lisez l'***Histoire des variations***, vous serez étonné du labeur auquel se condamna le grand évêque qui étudia un nombre immense d'in-folio, consulta des manuscrits, se fit aider dans sa tâche par des protestants ou des catholiques tels que Mabillon, Milord Perth, Leibniz, et parvint de la sorte à ne pas commettre plus d'une erreur sur une centaine de citations! Mais vous

regretterez encore ici que Bossuet songe moins à raconter les faits qu'à soutenir une cause qui lui est chère. C'est un apologiste, c'est un polémiste; ce n'est pas un pur historien. Et toutefois, autant que la splendeur de la forme, son désir d'être impartial, son travail acharné, sa passion pour la science recommandent l'*Histoire des variations* et le *Discours* à l'admiration de la postérité (1).

On est obligé aux mêmes restrictions quand on aborde certains autres écrivains fort honorables (2). Le P. Daniel s'appuie sur les documents dans son ***Histoire de France*** et son ***Histoire de la milice***, dont il convient de louer l'exactitude; mais ses œuvres sont tendancieuses et parfois trop favorables à son ordre. De même le protestant Basnage n'oublie point assez les polémiques contemporaines, lorsqu'il compose les histoires des ***Juifs*** et de la ***Religion des églises réformées***, où brille pourtant le sens critique d'un ancien élève de Tannegui Le Fèvre. Enfin Claude Fleury, avec son élégante et docte ***Histoire de l'Eglise***, en vingt volumes, « la meilleure qu'on ait faite » au dire de Voltaire, ne se propose-t-il pas trop souvent d'édifier autant que d'instruire le lecteur? Un jésuite, un pasteur, un prêtre ne pouvaient alors se borner à être uniquement des savants.

Néanmoins, le besoin de méthode et d'esprit

(1) Le *Discours* fut publié en 1681, l'*Histoire des variations* en 1688.

(2) Daniel (1649-1728) fut historiographe de France: Basnage (1653-1723) mourut historiographe officiel des Provinces-Unies après avoir été pasteur à Rouen; Claude Fleury (1640-1723) collabora à l'éducation du Dauphin et du duc de Bourgogne; outre son *Histoire de l'Église* parue en 1691, il a écrit de nombreux ouvrages.

scientifique se fait jour dans leurs œuvres comme dans le *Discours*; et, en 1714, Fénelon prononce les paroles décisives Ce prélat politicien avait beaucoup médité sur les exemples du passé. Les *Dialogues des morts* attestent de grandes connaissances historiques La *Lettre à l'Académie* prouve qu'il avait de bons principes, et cet opuscule exerça une sérieuse influence sur la direction que prit le genre Il est fâcheux que Fénelon, poussé par son amour de la littérature, veuille en un livre d'histoire l'ingénieux « arrangement » comme en un poème épique. Mais c'est plaisir de l'entendre condamner les historiens flatteurs ou médisants qui écrivent « panégyriques » ou « satires » et les froids compilateurs qui « n'épargnent au lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché ». Si on lui obéit, l'Histoire « laissera tomber les menus faits »; elle s'efforcera de « peindre les hommes principaux » et de « découvrir les causes des événements ». Il exige que l'on respecte la couleur locale (« il costume ») et déploie toute sa verve contre les du Haillan, les Dupleix, les Mézeray, qui représentaient « Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique ». Il conjure aussi les historiens d'observer de près « les changements dans la forme du gouvernement d'un peuple » ; et il émet cette idée éminemment originale alors et féconde : « Il faut connaître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des serfs, l'accroissement des communautés, l'élévation du tiers état, l'introduction des clercs praticiens pour être les conseillers des nobles peu ins-

truits des lois et l'établissement des troupes à la solde du roi pour éviter les surprises des Anglais établis au milieu du royaume. » Pourquoi Fénelon, qui voyait si juste, n'a-t-il point tenté l'entreprise à laquelle il conviait les autres ? Pourquoi n'a-t-il point appliqué ces excellents principes dans quelques ouvrages ? En tout cas, c'est lui qui donna l'impulsion ; et, au moment où Montesquieu et Voltaire prennent la plume, ils ont en main la vraie méthode et des œuvres sérieuses devant les yeux.

L'histoire au XVIIIe siècle. — Naturellement, à partir de cette date, les mémoires n'ont plus qu'une importance secondaire. Cela ne veut point dire qu'on n'en écrivit point au XVIIIe siècle. Pour la politique intérieure, nous possédons les notes longtemps inédites du copiste Buvat, le journal du savant Mathieu Marais, la chronique de l'avocat Barbier, tous gens curieux, tous à l'affût des nouvelles. Sur la littérature et les arts, la vie mondaine et les intrigues de cour, que d'anecdotes consignèrent Bachaumont et Marmontel ; le président Hénault et M. de Luynes ; Mme du Hausset, Lauzun, Buzenval et beaucoup d'autres ! Et les grandes affaires ou nos relations avec l'étranger sont mieux connues grâce à d'Argenson et au cardinal de Bernis. Dans tous ces ouvrages, d'ailleurs, il y a beaucoup de talent littéraire. Mais les mémoires n'ont plus à tenir, — comme ils l'ont fait si longtemps, — la place de l'histoire. Ils ne nous intéressent désormais qu'à titre documentaire et en tant qu'ils serviront aux histo-

riens du XIXe siècle pour raconter ou juger le siècle précédent.

En revanche, chaque jour, le livre d'histoire acquiert une importance plus grande. D'après les indications de Fénelon, deux érudits se préoccupent de nos origines. Henri, comte de Boulainvilliers, écrit les histoires de l'*Ancien Gouvernement de France* et de la *Pairie de France et du Parlement de Paris* (1727-1733). L'abbé Dubos, un ancien diplomate, compose en 1734 l'*Histoire de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*. Ces traités sont caractéristiques, puisqu'il y est question de nos institutions. Malheureusement, les thèses développées sont absolument fausses, le comte proposant la féodalité comme le régime idéal et l'abbé soutenant que les Francs prirent possession du sol gaulois sans conquête. Mais, à côté de ces amis du paradoxe, des hommes qui appartiennent au parti encyclopédiste vont, par l'alliance de la Philosophie avec l'Histoire, mettre définitivement cette dernière en faveur.

Parmi ceux envers qui cette science doit se montrer reconnaissante, citons tout d'abord Montesquieu. L'éminent magistrat avait conçu l'ambition d'éclaircir la matière juridique et d'en parler d'une façon accessible à tous. Pour cela, il fallait connaître la politique, qui a une telle action sur les lois, et étudier l'histoire, qui permet de juger les lois et d'apprécier la politique. Aussi le président écrivait il, tout jeune, une *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*, et, plus tard, en 1734, les *Considérations*

sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, un prélude au « grand ouvrage » de jurisprudence qui devait s'appeler l'*Esprit des lois*. Après Machiavel, Walter Moyle et Bossuet, Montesquieu y recherchait pour quels motifs la Ville Éternelle s'éleva si haut et déclina.

Le livre n'est point exempt de défauts. Certes l'ensemble des jugements demeure exact, et il serait puéril de demander à l'auteur ce que l'état de l'épigraphie ou de l'archéologie ne lui permettait point alors de donner. On peut le blâmer cependant de ne s'être point toujours assez préoccupé du caractère des Romains, d'avoir mal compris chez eux le rôle de la religion et de n'avoir point poussé assez loin l'analyse de leur organisation sociale. Mais son principal défaut est l'insuffisance de la critique. Il n'a point contrôlé le témoignage des anciens avec une sévérité légitime; il a trop facilement accepté les dires de Tite-Live, et il ne s'est point défié de Florus. De là, toujours dans ses œuvres, même dans l'*Esprit des lois*, des erreurs qu'il ne se souciera point de corriger, après en avoir été averti, et qu'il avait commises sur la foi d'autorités fort médiocres.

Mais, en premier lieu, il convient d'admirer l'art avec lequel Montesquieu a fait revivre le passé; car, si l'histoire est une « résurrection », notre philosophe possède bien la qualité maîtresse du véritable historien. Il sut éviter les généralités froides et sèches qui pouvaient rendre ennuyeux cet abrégé d'une longue évolution. On sent palpiter à chaque page l'âme et la vie d'un grand peuple. Il met en action, comme on l'a dit, le

génie de Rome. Ensuite, plus résolument que Bossuet, il a formulé la philosophie de l'histoire avec une admirable netteté et bien montré que « la fortune ne domine pas le monde », mais qu'il y a « des causes générales, soit morales, soit physiques », auxquelles sont soumis « tous les accidents particuliers ». Enfin il eut sur tout des vues très larges ; et, chose éminemment nouvelle, il ne cesse d'appuyer ses opinions par des rapprochements perpétuels entre les événements modernes et ceux d'autrefois (1). C'est donc un historien de haute valeur, qui complète Bossuet, supérieur à d'autres égards. Il est fâcheux, néanmoins, qu'il songe plus à la philosophie qu'à l'histoire, et l'esprit de système nuit aux *Considérations*, tout comme il gâte l'*Esprit des lois*.

Montesquieu, bien qu'il fût avant tout juriste, avait bien mérité de Clio : les services rendus par Voltaire sont plus appréciables encore. Ce « touche-à-tout de génie » subit, de très bonne heure, la séduction de l'histoire. Sa *Henriade*, le premier ouvrage qu'il écrivit, renferme des portraits et des tableaux qui font lire, même aujourd'hui, cette prosaïque épopée (2). Bientôt il abandonna le poème historique pour l'histoire. Ce fut une heureuse inspiration, car il devait brillamment réussir.

Il apporta un grand souci de l'exactitude, sauf quand la bonne fo lui était presque impossible, comme dans le ***Précis du siècle de Louis XV***, ou quand le désir de flatter à tout prix lui fit

(1) Voir les *Considérations*, ch. II, IV, VI, VIII, IX, XVI, XVII et XVIII.
(2) Sur la *Henriade*, consulter notre brochure *l'Epopée*.

écrire de véritables pamphlets, par exemple l'*Histoire du Parlement de Paris* Mais, généralement, il est animé d'intentions scientifiques, et il compose des ouvrages de premier ordre. L'*Histoire de Charles XII* (1731) mérite de rester classique, grâce au charme captivant du récit, à la netteté du style, à la vigueur des peintures. Le *Siècle de Louis XIV* (1751) est, malgré un assez grave défaut de composition, l'image fidèle de l'époque qu'il raconte. Enfin l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1753-1756) constitue une tentative hardie pour écrire, après Bossuet, mais dans un tout autre esprit, l'histoire générale du monde. Voltaire fut donc un historien laborieux et fécond; mais aussi, par bonheur, un historien qui avait pratiqué le *Discours de l'Histoire universelle* et la *Lettre à l'Académie*.

Quelle est, en effet, sa doctrine? Qu'on ne s'encombre point, dit-il, de trop futiles circonstances. « Malheur aux détails! C'est une vermine qui tue les grands ouvrages » Dans la multitude des événements, il faut « se borner et choisir ». Or ce qui mérite d'être choisi, c'est « l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales ». Cherchons « quelle était la société des hommes; comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés ». Et c'est pourquoi Voltaire s'attacha longuement à tout ce qui concerne le commerce et l'industrie chez les nations européennes. Pour nous présenter tout cela, il fit preuve d'une force de travail incomparable. Il dépouilla toutes les histoires françaises et étrangères, consulta les archives poussiéreuses, fouilla

les bibliothèques des Bénédictins. Aussi quelle exactitude scientifique dans certains tableaux ! Voyez ce qu'il dit, par exemple, dans l'*Essai*, sur les « usages, mœurs, coutumes, sciences et beaux-arts au XIIIe et au XIVe siècle ». Il décrit minutieusement les inventions et les richesses matérielles d'une époque. C'est large ; c'est pittoresque ; et cela vous laisse une vive impression sur une société (1). D'autres fois, il s'occupe d'une institution ou d'une coutume : la noblesse, la chevalerie, le duel. Alors, avec force exemples à l'appui, il en raconte la genèse, l'évolution et la fin. Tout cela, naturellement, avec ce style alerte et limpide, qui est charmant dans la narration historique. Tout cela d'une façon vivante, grâce à l'accumulation de petits faits savamment choisis et groupés.

Hélas ! Voltaire ne se borne point à exposer ; il juge, et ses jugements historiques ont une valeur très inégale. Quelques-uns témoignent de son étroitesse de vues et d'une fâcheuse impuissance à se débarrasser de certains préjugés. Il aime ce qui est bien réglé et ce qui est moyen : les extrêmes lui répugnent. Il ne comprend rien aux temps héroïques, et il est incapable de pénétrer l'esprit d'une époque trop différente de la sienne. Le moyen âge lui reste fermé. La rudesse de nos pères le choque, et la vigueur de leur foi religieuse est inintelligible pour lui. C'est à ses yeux une période de ténèbres, et, au lieu de reconnaître

(1) Signalons dans le *Siècle de Louis XIV* les chapitres XXIX à XXXIV, et dans l'*Essai* les chapitres XXIV, XXXIII, XLIV à XLVI, LXXX à LXXXIV, XCVII à C. CXVIII et CXXI, etc.

que le christianisme adoucit alors la barbarie, il voit en lui la cause de cette décadence qui suivit la chute de l'empire romain (1). D'ailleurs, il ne comprend jamais le rôle de la religion dans l'histoire : dès qu'elle a sur les événements une action prédominante, il la flétrit du nom de fanatisme. Et faire ces constatations, n'est-ce point reconnaître que tout n'est point parfait dans les ouvrages historiques de Voltaire?

En résumé, le *Siècle* et l'*Essai* furent gâtés par les préjugés philosophiques de l'auteur et par cette étroitesse singulière d'esprit qui l'empêcha de rendre justice à d'autres époques que celle de Louis XIV. Mais Voltaire suivit les préceptes de Fénelon ; il s'appuya sur une étude sérieuse des documents pour nous donner des différents siècles ou des différentes institutions un tableau vigoureux ou un exposé suggestif ; et, s'il lui arriva d'altérer l'histoire en rapetissant de grands événements et en méconnaissant de grandes vertus, il l'a du moins, suivant le mot de Villemain, « émancipée », en aidant à la délivrer des traditions fausses et à lui ouvrir des horizons nouveaux.

Désormais la route est tracée, et bientôt de hardis historiens vont s'y engager résolument. Il faut être l'abbé Velly ou Anquetil pour s'obstiner à faire de Chilpéric et de ses capitaines des roués à talons rouges comme le duc de Richelieu. Mais Gabriel Bonnot de Mably se conforme aux nouveaux usages dans ses ***Observations sur l'His-***

(1) « C'est un bien plat préjugé, a-t-il écrit, de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde depuis Raoul et Eudes jusqu'à la personne de Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. »

toire de France (1765-1788), et, par ses revendications en faveur du Tiers-État, il annonce vraiment Augustin Thierry.

On le voit donc, l'Histoire triomphe enfin au XVIIIe siècle ; mais combien ses progrès furent lents à se produire! Longtemps gênée par la vogue des mémoires si chers à notre race, elle s'égare, dans son souci exagéré de la « littérature » et de l'art, sur les traces de Paul Émile et de du Haillan. Des érudits laborieux et probes, qui travaillent dans son voisinage, la remettent dans le droit chemin ; ils la dotent d'une méthode plus sûre; et voilà que Bossuet, Montesquieu, Voltaire donnent des œuvres où le mérite scientifique s'affirme déjà considérable. Par malheur, ni les uns ni les autres ne cultivent l'histoire d'une façon désintéressée; ils la font servir à la défense de leurs doctrines ou à la propagation de leurs idées ; ils lui imposent la contrainte de la Philosophie ou de la Religion. Pour être grande, il lui restait à conquérir l'indépendance. Ce sera chose faite après le cataclysme de la Révolution.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE. — [La plupart de ces ouvrages figurent dans les collections de la Société de l'Histoire de France, de Petitot, de Michaud, de Poujoulat.]

Le Maire de Belges : édition Stecker, Académie nationale de Belgique; Le loyal Serviteur et Montluc : Société de l'Histoire de France; La Noue : Petitot ; Brantôme et Marguerite de Valois : Bibliothèque Elzévirienne; Lestoile : édition Brunet, 1875 ; Paré : édition Malgaigne, 1840; Paul-Emile : traduction de Jean Regnart, 1556 ; du Haillan : chez L'huillier, 1576, et chez Petitpas, 1616; Pasquier : Œuvres completes, Amsterdam, 1723; Mézeray : éditions de 1643, 1685 et 1830; d'Aubigné : Société de l'Histoire de France et édition Réaume et Caussade, 1873; Rohan : Petitot; T. des Réaux : édition Mommerqué et Paulin Paris, 1854; Retz : Michaud, et collection des grands écrivains : édition Gourdault; La Rochefoucauld : Petitot, Michaud, et Gourdault et Gilbert (collection des grands écrivains); Mlle de Montpensier et Mme de Mot-

teville : Petitot, Michaud ; Choisy : édition Lescure. et La Fayette, édition Asse (librairie des Bibliophiles) ; Fléchier : édition Chéruel 1865 ; Saint-Simon : édition Chéruel (Hachette), édition Boislisle (collection des grands écrivains) ; *Chefs-d'œuvre historiques* (Firmin-Didot) ; Bossuet : édition de 1772 ; édition Lachat, 1862 ; édition Guillaume, 1885 ; Montesquieu : édition Laboulaye, 1875 ; Voltaire : édition Beuchot.

Ouvrages de critique : Caboche : *Les Mémoires et l'Histoire de France* ; Thierry : *Dix ans d'études historiques* et *Lettres sur l'Histoire de France* ; Normand : *Montluc* ; Hauser : *F. de la Noue* ; Réaume : *Les prosateurs français au XVIe siècle* ; Huguet : *Prosateurs du XVIe siècle* ; Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi* (sur tous les mémorialistes du XVIe et du XVIIe siècle) ; Marius Topin : *Le cardinal de Retz* ; Bourdeau : *La Rochefoucauld* ; d'Haussonville : *Mme de La Fayette* ; Boissier : *Saint-Simon* ; Taine : *Essais de critique et d'histoire* (Saint-Simon, etc.) ; Lanson : *Bossuet* ; Rébelliau : *Bossuet historien du protestantisme* et *Bossuet* ; Zévort : *Montesquieu* ; Sorel : *Montesquieu* ; Faguet : *XVIIIe siècle* et *Voltaire* ; Hémon : *Cours de littérature* ; Brunetière : *Études critiques* (Bossuet, Voltaire, Montesquieu) ; Aubertin : *L'esprit public au XVIIIe siècle*.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE AU XIXe SIÈCLE

Au début du XIXe siècle (1). — Jusqu'à l'effondrement de l'ancien régime, notre race avait montré un goût très prononcé pour l'histoire. De nombreux auteurs avaient tenté de louables efforts. Et, vers la fin du XVIIe siècle, aussi bien que pendant le cours du XVIIIe, on eut l'intuition de la vraie méthode ; on restreignit la part de la littérature ; on agrandit celle de la science. Mais, cependant, le genre historique demeurait le serviteur des causes les plus opposées. Pour l'émanciper, il fallut la Révolution et l'épopée napoléonienne, qui provoquèrent une renaissance littéraire en secouant très fort les esprits.

Le cataclysme apparaissait à beaucoup comme un phénomène insolite. La longue chevauchée à travers l'Europe, malgré la coalition de puissants royaumes, semblait un prodige inexplicable. On voyait en tout cela du mystère. On pressentait qu'une ère nouvelle s'était ouverte. On voulut savoir le « pourquoi ». Ces investigations devenaient

(1) Dans cette brochure classique, nous avons — à dessein — insisté sur le développement du genre historique avant 1789 : il est intéressant à suivre et on l'a trop négligé. Nous condensons dans ce dernier chapitre ce qui concerne l'*Histoire* au XIXe siècle. Nous condensons volontairement, car « nous foulons ici des cendres mal éteintes ». Puissions-nous amener nos lecteurs à lire les œuvres elles-mêmes !

presque possibles. Il n'y avait plus, en effet, la Bastille du roi, la tyrannie sanglante de la Terreur, le caporalisme de Napoléon. D'ailleurs, une rude bataille s'engageait entre les apologistes de la monarchie restaurée et les publicistes libéraux. Tous ces lutteurs comprirent la nécessité d'aller chercher des arguments dans des époques plus ou moins lointaines. Et le désir de se procurer des armes contre l'adversaire conquit à la sereine histoire des auteurs qui devaient lui vouer bientôt un culte absolument désintéressé.

Enfin les influences qui agirent sur le romantisme tout entier se manifestent ici très nettement. Dans son *Génie du christianisme*, Chateaubriand rappelle au souvenir des Français leurs origines nationales : il magnifie Louis IX; il célèbre les vertus et les exploits de nos ancêtres ; il chante la splendeur des cathédrales gothiques, ces témoins du passé glorieux. Dans la partie centrale des *Martyrs*, c'est-à-dire dans le récit d'Eudore, il nous promène à travers la Gaule du IIIe siècle, nous fait assister aux premières invasions franques, et, après avoir consulté toute une bibliothèque d'auteurs anciens ou d'érudits modernes, nous restitue le costume d'alors, les institutions et les mœurs. L'exactitude est grande. Le coloris est vigoureux. Et, comme s'il ne suffisait pas de Chateaubriand précurseur inconscient du Romantisme, l'Anglais Walter Scott vint à la rescousse avec ses romans sur le Moyen Age et la Renaissance, où, s'inspirant des vieilles chroniques, il décrivit minutieusement les bibelots, reconstitua certains milieux célèbres, jeta les hommes supé-

rieurs dans des intrigues imaginées à plaisir (1). De tout cela résultèrent la peinture d'histoire, si florissante sous la Restauration ; le drame de 1830 avec *Marion Delorme*, la *Maréchale d'Ancre*, *Henri III*, et le roman historique des Mérimée, des Dumas, des Vigny Mais l'histoire elle même ne fut point sans en profiter largement. Aussi, pour les multiples causes que nous avons énumérées, ce genre impersonnel entre tous va se développer avec ampleur en cette période où le *moi* triomphe dans tous les genres ; et la floraison sera si riche qu'il faudra désormais ne s'arrêter qu'aux œuvres véritablement maîtresses.

L'école narrative et Augustin Thierry. — Le mouvement ne commence point avec l'aurore du siècle nouveau. Sur l'ordre de Napoléon, des manœuvres continuent l'*Histoire* de l'abbé Velly. Lacretelle et Lemontey écrivent, à propos du XVIIIe siècle et de Louis XIV, des essais fort estimables, mais un peu froids. Anquetil, lui-même, se décide en 1805 à publier une ***Histoire de France***, promise depuis environ cinquante ans et ne différant point beaucoup de ce qu'avaient donné jadis les du Haillan et les Mézeray. Seuls, les Bénédictins et quelques savants font œuvre utile en continuant sans tapage leurs travaux d'érudition.

Mais voici Michaud, qui a lu le *Génie du christianisme*. Longtemps il fut un simple philosophe,

(1) Mentionnons spécialement *Ivanhoë* (Richard Cœur de Lion), le *Talisman* (les Croisades), *Quentin Durward* et *Anne de Geierstein* (Louis XI et Charles le Téméraire) ; l'*Abbé* et *Kenilworth* (Marie Stuart et Elisabeth), etc.

un défenseur de la monarchie, un publiciste obligé d'émigrer après le 9 Thermidor et combattant dans la *Biographie universelle* les hommes de la Révolution (1). Un beau jour, Mme Cottin lui demanda une préface pour son roman de *Mathilde*, dont l'action se déroulait lors des Croisades. Ce fut l'origine d'un grand ouvrage, commencé en 1808, et auquel Michaud ne cessera point de travailler toute sa vie. Admirateur de ces chevauchées lointaines, il les réhabilite contre Voltaire. Il nous montre la foi et l'ardeur héroïque des aventuriers qui partaient délivrer le tombeau du Christ. Il ne dissimule pas non plus leurs désordres et leurs pillages; car, absolument impartial, il veut écrire un livre de bonne foi, et, à l'âge de soixante ans, il entreprendra un voyage en Terre Sainte pour mieux décrire en des éditions nouvelles les lieux où se passèrent les événements. Son ***Histoire des Croisades*** contient, d'ailleurs, des tableaux d'ensemble, fort bien faits et fort instructifs : le départ de la foule sous la conduite de Gauthier-sans-Avoir, par exemple ; les résultats intellectuels et moraux de la première expédition ; l'influence exercée par nos relations avec l'Orient sur le commerce et l'industrie. Pourquoi ne se défie-t-il point de la rhétorique, qu'il prend trop souvent pour de l'éloquence? Mais il raconte avec facilité. Et, sans être un livre de premier ordre, c'est un livre très honorable que l'*Histoire des Croisades* de Michaud.

Vers la même époque, Léonard de Sismondi se

(1) Joseph-François Michaud (1767-1839), historien, journaliste, député.

signale par la publication de deux ouvrages considérables : l'*Histoire des républiques italiennes* et l'***Histoire des Français***, dont les trois premiers volumes parurent en 1821. Tout comme Michaud, il désire s'écarter de la méthode trop longtemps suivie. Il entend ne rien avancer que d'après les documents et au prix d'un travail méritoire. Mais, si l'érudition de Sismondi est généralement sûre; s'il expose nettement la naissance, l'organisation, l'importance des différents pouvoirs et des différentes forces sociales, il n'oublie point assez qu'il est le petit-fils de protestants réfugiés en Suisse et ne résiste pas au plaisir de démontrer ses théories politiques (1). Comme il ignore également l'art de composer harmonieusement et de mettre dans un récit le mouvement, la pureté, le coloris, que l'on commençait à exiger des historiens, son action demeura médiocre, et, malgré un effort peu négligeable, il est presque oublié des nouvelles générations.

Les progrès de l'Histoire vont être accélérés heureusement par l'entrée en scène d'hommes de grand talent. Jadis, à Blois, en lisant dans les *Martyrs* le récit de la bataille entre Constance-Chlore et Pharamond, un adolescent s'était écrié, plein d'enthousiasme : « Et moi aussi je serai historien ! » Depuis 1810, le petit écolier fut élève de l'École normale supérieure, professa à Compiègne,

(1) Léonard Simonde de Sismondi (1773-1842) naquit à Genève loin de laquelle il voyagea, mais qu'il ne voulut jamais quitter, ce qui lui fit refuser des chaires enviées dans presque tous les pays. L'*Histoire des républiques italiennes* parut de 1807 à 1818; l'*Histoire des Français*, commencée en 1821, ne compte pas moins de 31 volumes.

servit de secrétaire à Saint-Simon — un songe-creux, dont les utopies le scandalisèrent, mais dont l'esprit démocratique le séduisit. Et, tout vibrant encore de colère au souvenir de l'invasion, voici Augustin Thierry qui proteste contre la Conquête, glorifie Jacques Bonhomme, réplique avec hauteur dans le *Censeur européen* à l'insolent « ultra » Montlosier. Voici qu'il donne en 1820 au *Courrier français* les **Lettres sur l'Histoire de France**, où, comprenant et exposant l'importance de l'histoire, il blâme à bon droit ses devanciers. « Nous n'avons point encore l'histoire de notre pays », constate douloureusement ce nouveau venu. Qu'on étudie la race! Qu'on signale pieusement toutes les tentatives de nos ancêtres pour acquérir la liberté! Qu'on le fasse suivant les règles de la science, mais sans se prétendre impassible; car seul un patriote et un libéral saura donner des choses une vision nette et colorée. Il proclamait cela, ce jeune homme de vingt-cinq ans! Et cela semblait alors si hardi qu'on arrêta sa campagne de presse. Mais Augustin Thierry avait jeté une semence féconde. Bientôt allait venir l'heure de la moisson.

En effet, on peut affirmer que Barante avait lu les articles du *Courrier français* et qu'il s'en inspira (1). L'épigraphe de son ***Histoire des ducs de Bourgogne*** : *Scribitur non ad probandum sed ad narrandum*, est déjà fort nette. La préface se

(1) Prosper Brugière, baron de Barante (1782-1866), fut diplomate, publiciste, préfet, conseiller d'État, sous l'Empire et la Restauration. Son *Histoire des ducs* qui va de 1364 à 1477, parut de 1824 à 1826.

recommande par la même franchise absolue. « J'ai tenté, déclare l'auteur, de restituer à l'histoire elle même l'attrait que le roman historique lui avait emprunté. Elle doit être, avant tout, exacte et sérieuse, mais il m'a semblé qu'elle pourrait être en même temps vraie et vivante. » En réalité, Barante réagit contre la conception philosophique de l'histoire qui avait été celle du XVIII[e] siècle. Il raconte d'après les chroniques naïves et d'après les documents originaux. Il ne veut ni discuter, ni juger lui-même, se bornant à nous rapporter les réflexions des mémorialistes contemporains. C'est à notre imagination et non point à notre raison qu'il s'adresse. Le succès de cet audacieux fut, d'ailleurs, aussi complet que mérité. Il avait bien choisi son sujet ; il sut mélanger, avec une dextérité rare, Olivier de la Marche et Monstrelet, Froissart et Commynes ; il nous charme et nous captive par des scènes dramatiques ou des peintures pittoresques. C'est de la marqueterie; c'est de « l'enluminure » ; mais Barante pouvait être fier d'avoir, sans trahir la vérité, rendu son *Histoire des ducs de Bourgogne* plus attrayante que le *Quentin Durward* de Walter Scott.

Trop occupé de polémiques, Augustin Thierry s'était laissé devancer dans la voie qu'il indiquait aux autres d'un geste résolu. Il va les rejoindre rapidement et devenir le chef de l'École (1).

(1) Augustin Thierry, né à Blois en 1795, mort en 1856, fut professeur et journaliste avant de se consacrer uniquement à l'histoire. Ses principaux ouvrages sont les *Lettres sur l'Histoire de France*, la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), *Dix ans d'études historiques* (1834), les *Récits des temps mérovingiens* (1833-1837), l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état* (1853).

En 1825, il publie la *Conquête de l'Angleterre par les Normands,* à laquelle il travaillait depuis 1822 environ. Cette *Conquête*, dont le succès fut immense, demeure l'ouvrage d'un savant scrupuleux autant qu'héroïque. Scrupuleux, car, dans son désir de ressusciter Bretons et Danois, Anglo-Saxons et Normands, il pratiqua, avec joie et avec fièvre, les livres, les poèmes, les manuscrits. Héroïque, puisqu'il se brûla les yeux en lisant ou déchiffrant tout cela, et que la cécité complète, la maladie tenace, la paralysie progressive ne l'empêchèrent point de continuer jusqu'en 1856 à dicter des études qui émerveillent par la beauté de la forme et la sûreté de l'information. C'est, littéralement, à son bureau qu'il mourut, attestant la vérité de ces paroles prononcées par lui en 1834 : « Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévoûment à la science ! »

Cet amour du travail empêcha Augustin Thierry de se briser à de redoutables écueils. Il aimait trop Walter Scott ; et, sans ce labeur véritablement stoïque, il aurait pu se laisser glisser petit à petit sur la pente qui aboutit au roman. Il luttait ardemment contre les « ultras » ; et il risquait, si la lecture assidue des textes ne l'avait point éclairé, de verser dans l'ornière du pamphlet déclamatoire. Il avait enfin ses théories personnelles, qui contiennent une large part de vérité, mais qui étaient susceptibles d'égarer tout auteur assez présomptueux pour ne point s'appuyer sur des références sérieuses et des documents bien interprétés.

Quoi de plus séduisant, par exemple, mais aussi de plus dangereux que la théorie de la conquête? Qu'il soit le fait d'une nation étrangère ou d'une caste intérieure, le triomphe de la force indigne Augustin Thierry. Libre aux autres de glorifier les vainqueurs : il veut chanter, lui, les vaincus! Ces Germains, qui envahirent la Gaule, ont abusé du droit que confère le glaive. Ces Normands, après la bataille d'Hastings, se ruèrent à la curée, et, par les exécutions sommaires, les mariages forcés, la violence sous toutes ses formes, réussirent à « dénationaliser » tout un pays. Mais des catastrophes terribles s'abattent sur la dynastie mérovingienne, et « le doigt de Dieu est là » (1). Mais c'est à peine si Guillaume le Conquérant peut obtenir une tombe, et les héritiers de ce pirate sont cruellement châtiés par la mort ou par la révolte de leurs fils. En revanche, combien ils apparaissent sympathiques les bourgeois de France, dans leurs revendications des franchises communales! Combien ils excitent l'admiration des Anglo-Saxons, qui sont traqués par les Normands; qui sont devenus des « outlaws » et qui luttent jusqu'au bout, sans espoir, pour disputer la dernière parcelle du territoire national! Et, ici, la théorie menaçait d'être mauvaise conseillère. Mais, si parfois Augustin Thierry céda à la tentation, il faut reconnaître que ce fut rarement et que sa conscience scientifique le sauvegarda contre des écarts fâcheux.

Soutenir des thèses, même généreuses, ne lui

(1) *Récits des temps mérovingiens*, fin du 2e récit.

semble pas, en effet, la fonction première de l'historien. Fidèle au programme qu'il traça dans les articles du *Courrier français*, il prétend, à force de science, nous remettre sous les yeux, tels qu'ils furent, les milieux et les races, les événements et les acteurs. Dans la *Conquête* et, plus tard, dans les *Récits des temps mérovingiens*, c'est un souci constant de couleur locale. On voit la villa de Braine et cette abbaye de Poitiers où le poète Fortunatus déclame ses vers latins à Radegonde. On n'a plus, devant soi, comme jadis, des Mérovingiens galants et des Normands damerets, mais des êtres primitifs et féroces. Et, jusqu'à la façon dont il orthographie les noms propres, tout nous prouve, à cet égard, les scrupules minutieux de Thierry (1).

En même temps, par « le soin de la forme et du style », notre historien provoque le même intérêt et la même émotion que les auteurs de *Cinq-Mars* et d'*Henri III*. Vous assistez vraiment, et le cœur serré, aux funérailles de Guillaume, au naufrage de la *Blanche Nef*, à la révolte des bourgeois de Laon. Et, quand on lit les aventures de la pauvre Galeswinthe, l'idylle tragique de Merowig et de Brunehilde, le meurtre de Thomas Becket, on estime que tout roman et tout drame pâlissent — lorsque l'historien est un tel artiste — devant la simple réalité. Thierry, d'ailleurs, ne se départit jamais de la sobriété et de la pureté classiques, tout en usant du coloris si cher aux

(1) Par exemple Hilperik, Gonthramn, Chlodowig, Brunehilde, etc.

romantiques de 1830. Et, savant, il contribua à fonder la « vraie science »; mais, poète dans le véritable sens du mot, il est le meilleur représentant du groupe qu'on appela l' « École de l'Imagination ».

L'École philosophique : Guizot et Mignet. — Parallèlement à cette école narrative, l'école « philosophique » se développait cependant. Moins présenter les faits d'une façon dramatique que raisonner sur les faits eux-mêmes, moins raconter que se livrer à l'étude des institutions, dégager de tout cela une idée générale, voilà ce que prétendent les adeptes de cette école. Ils subissent l'influence du XVIIIe siècle, et celle plus particulière de Voltaire et de Mably.

Après avoir lu cette définition, qui ne songera sur le champ à François Guizot (1)? Ce sera justice; et, dès maintenant, nous pouvons juger son œuvre entière. Il ne changera guère, en effet, ce bourgeois protestant; cet habitué des derniers salons encyclopédistes, qui fut religieux bien que philosophe; ce libéral convaincu, s'opposant aux progrès de la démocratie, parce qu'il se souvenait de son père, victime innocente de la Terreur. Aussi, malgré de longues interruptions et malgré la différence des époques, c'est toujours dans son œuvre la même manière et la même doctrine.

(1) François Guizot, né à Nîmes en 1787, fut très jeune encore appelé à occuper la chaire d'histoire à la Sorbonne. Après 1830, il abandonna le professorat pour la politique et présida plusieurs ministères. Il mourut en 1874 dans une retraite absolue. Son *Histoire de la civilisation* fut professée de 1828 à 1830. Les études qui constituèrent son *Histoire de la révolution d'Angleterre* sont de 1827, 1854, 1856.

Il avait débuté, en 1823, par les ***Essais sur l'Histoire de France***, qu'il présentait comme un appendice aux ouvrages de Mably; où il notait l'évolution, la transformation, l'antagonisme des « institutions libres, des institutions aristocratiques, des institutions monarchiques »; où il exposait des conclusions souvent discutables, mais aussi des vues très justes sur nos origines. Bientôt il devenait célèbre par ses conférences à la Sorbonne, qui exerçaient une action si grande sur les étudiants, groupés autour de sa chaire, et qui lui fournirent la matière des ***Histoires de la civilisation en Europe*** et ***en France***. Mais, partout, comme l'autre, il semble crier : « Mort aux détails! » De la multitude et du chaos des événements, il extrait le fait capital. Or, ce qui lui paraît dominer tout, c'est la civilisation. Il étudie les lois, les mœurs, les sciences, les lettres et les beaux-arts. Il jalonne les étapes de l'Humanité dans sa marche vers l'ordre, la liberté, la justice. Alors il recommence l'*Essai sur les mœurs?*... Non pas!... Car il accorde leur part aux grands hommes sans distinction et met une sorte d'insistance à nous faire connaître le rôle de la religion dans les progrès de la société humaine. On lui a reproché, à lui aussi, d'ailleurs, de pencher du côté où l'entraînaient ses préférences; de présenter les choses comme il aurait fallu qu'elles fussent pour le triomphe absolu de sa doctrine, et de trop sacrifier à la logique. La vérité, c'est qu'il se préoccupe avant tout de déduire, et que cela ne va point sans quelque rigueur.

Il le fait en savant qui consulta tout, à propos

de la question ; en professeur qui ne recule point devant les citations nécessaires; en homme qui estime la sobriété du style indispensable à l'exposition de telles idées. Selon le mot si juste d'Augustin Thierry, Guizot nous donne vraiment « l'abstraction des faits ». Il ne s'arrête guère à peindre; il se refuse les effets dramatiques, même quand le sujet y prête ; il semble fuir le pittoresque et la couleur. Son ***Histoire de la révolution d'Angleterre***, où il raconte plus qu'il ne disserte et ne conclut, permettrait surtout de bien apprécier le narrateur et l'écrivain. Solidité, netteté, puissance, qui résultent de l'étude et du savoir, voilà ce qu'il convient de louer dans son style. Mais la gravité semble trop souvent hautaine ; la teinte est franchement grise ; il y a de la tension et de la lourdeur. Ce n'est point que Guizot ne sente vivement et ne soit ému : comme ces Anglais qu'il admire tant, il veut garder tout son sang-froid, et on désirerait dans le récit plus de vivacité et de chaleur.

Conscience droite et intelligence vigoureuse, Guizot, travailleur infatigable, fit beaucoup pour le genre historique, auquel il ne cessa point de porter intérêt même quand il l'eut abandonné pour diriger les affaires de notre pays. La politique accapara l'auteur de *la Civilisation*, et, pour la littérature, ce fut un malheur. Car il se bornera désormais à compléter ses anciennes œuvres et à écrire tardivement l'***Histoire de France racontée à mes petits-enfants***, ce testament historique d'un grand esprit et d'un noble cœur.

On rapproche à bon droit de Guizot un autre écrivain, qui débuta presque en même temps que lui et qui fut son compagnon de lutte dans les feuilles libérales. Arrivé de Provence à Paris en 1821, François Mignet mène tout d'abord campagne contre la Restauration. Puis, après 1830, il devient directeur des Archives au ministère des Affaires Étrangères, et son existence ne sera plus désormais que celle d'un érudit et d'un lettré (1).

Comme Guizot, Mignet se passionne moins pour les faits eux-mêmes que pour leurs causes et leurs conséquences. Il cherche les lois qui président au drame ou à la comédie. La Révolution, que ses polémiques avec les « ultras » l'obligent à étudier, lui semble en 1824 une belle occasion pour semblable enquête philosophique. Cette épouvantable secousse a des motifs certains. Elle est le résultat « nécessaire » de causes données. Et Mignet, que Chateaubriand appelle fort nettement un « fataliste », examine tout cela avec la logique et l'impassibilité de Guizot. Aujourd'hui, son ***Histoire de la Révolution*** nous paraît pauvre et sèche. Mais n'oublions pas qu'il est trop près des événements ; qu'il doit se borner à des vues générales, et qu'il veut seulement présenter l'ensemble, en notant bien l'enchaînement étroit des causes et des effets. Il réussit dans cette besogne, si difficile alors à accomplir, et fit preuve d'une intelligence remarquable.

(1) François Mignet, né à Aix en 1796, fut journaliste, historien, directeur des Archives et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il mourut en 1884. Sa *Révolution* est de 1824. Ses autres œuvres se succèdent de 1835 à 1875.

Il y avait trop d'arrière-pensée politique dans l'*Histoire de la Révolution*. Sans modifier sa manière, — ce qui permet de le juger entièrement, lui aussi, dès son apparition, — Mignet montra plus de sérénité quand il entreprit de nous expliquer, non plus un cataclysme récent, mais une tourmente ancienne. Au cours de sa belle carrière, il écrivit entre autres ouvrages l'*Histoire de Marie Stuart*, *Antonio Pérez et Philippe II*, l'établissement de la *Réforme à Genève*, ses études sur *Charles-Quint* et *François Ier*. Ce sont les colonnes d'un édifice qu'il n'eut pas le temps d'achever. Son désir était de faire à fond pour la Réforme ce qu'il n'avait pu qu'ébaucher pour la Révolution. Il dépensa son existence entière à tenter de réaliser ce grand dessein ; mais il s'attarda trop longuement à compulser les pièces du procès, et il n'a laissé que des fragments magnifiques. D'après les mémoires ou les archives, il présente les faits sans risquer une réflexion personnelle, même dans la narration dramatique de la mort de Marie Stuart, car il estime que la conclusion s'imposera par l'exposé de la réalité plus éloquent que toute éloquence d'auteur. Il y a aussi dans ces ouvrages nombre de portraits, car Mignet croit à l'importance des causes morales: passions, intérêts, ambitions, et il estime que la psychologie tient une large place en histoire (1). Ces portraits sont tracés, d'ailleurs, d'un coup de crayon un peu sec ; mais on

(1) Par exemple, les portraits de François Ier, de Charles-Quint, de Calvin, d'Antonio Perez, du connétable de Bourbon, de Mazarin

y retrouve les qualités du personnage et son rôle bien résumés. Tout cela, naturellement, sans parti pris et en tâchant de se faire oublier; tout cela avec la même modestie dans la forme. L'écrivain semblera froid à certaines gens qui railleront sa précision et sa régularité trop « académiques ». Mais son style est net, correct, élégant; de petites phrases alertes ou des périodes bien articulées et claires se moulent exactement sur l'idée; et tout a beaucoup de relief grâce à la justesse de l'expression. C'est, cependant, un plaisir austère que la lecture de Mignet Les violentes tragédies de la fougueuse Renaissance n'exigeaient-elles point une couleur plus haute et une plus intense chaleur ? Et l'historien n'eût-il point gagné à oublier quelquefois qu'il avait résolu d'être et de rester un impeccable logicien ?

A l'école philosophique se rattache beaucoup plus que François Mignet son compatriote Adolphe Thiers (1), du moins à l'heure de ses débuts. Ce futur grand homme d'État est introduit par Manuel et Lafitte dans les bureaux du *Constitutionnel*, en attendant qu'il fonde le *National* et oblige le dernier des rois Bourbons à un coup de force par l'humiliation constante de ses rappels à l'observation de la Charte. Et, de 1823 à 1827, il rédige avec une hâte fébrile l'***Histoire de la Révolution***, moins pour faire œuvre de

(1) Adolphe Thiers naquit à Marseille en 1797. Publiciste violent sous la Restauration, il devint homme politique sous le regne de Louis Philippe et fut plusieurs fois ministre Après une longue retraite sous l'Empire, il fut elu président de la République en 1873, quitta le pouvoir apres un vote du Parlement et mourut en 1877.

science que pour prouver quelque chose, moins en historien qu'en avocat.

Pas plus que Mignet, dont l'action est parallèle à la sienne, Thiers ne dispose alors des documents nécessaires (1). Mais il fréquente les survivants du drame et les fait parler. Mais il interroge les hommes de guerre, les financiers, les diplomates. Et, traitant un pareil sujet, il arrive à raconter clairement, simplement, sans déclamation, peut-être même avec trop peu de force dramatique, les grands épisodes de la Révolution. Néanmoins, quoique Thiers s'efforce de comprendre les sentiments de tous les acteurs, — Bleus ou Blancs, Septembriseurs ou Vendéens, Girondins ou Montagnards, — son livre est le plaidoyer philosophique d'un libéral sous la Restauration. Il montre que la Révolution fut le résultat *inévitable* de plusieurs siècles de monarchie absolue. Il se gardera bien de glorifier la Terreur, mais il expliquera qu'elle devait *fatalement* se produire, à cause de l'invasion étrangère dont elle nous « sauve ». Il ne déclame pas, enfin, non plus contre le 18 brumaire ; car il était *nécessaire* qu'un soldat de fortune continuât en Europe l'œuvre achevée en France et promenât de capitale en capitale le drapeau de la Révolution.

(1) Nous avons expliqué plus haut pourquoi nous n'insistions plus, à partir du XVIIIe siècle, sur les Mémoires. Parmi ceux que Thiers aurait consultés avec fruit, soit pour l'*Histoire de la Révolution*, soit pour le *Consulat et l'Empire*, signalons ceux de Barras et Talleyrand, souvent menteurs; ceux de Marbot, si dramatiques, si pittoresques, si émouvants : et ceux qu'écrivirent Berthier, Macdonald, Savary, le baron Gourgaud, Thiébault, Bourrienne (un envieux), Constant (un valet de chambre), le capitaine Coignet (un vieux grognard), sans préjudice des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand.

Thiers, que nous retrouverons tout à l'heure ; et qui déjà se recommande par cet esprit pratique dont il fut loué souvent, appartenait donc bien, lors de ses débuts, à l'école philosophique et apporte même dans l'histoire une conception plus fataliste que celle de Mignet.

Michelet et la « résurrection de la vie intégrale ». — Voici venir un homme nouveau, avec une doctrine toute nouvelle. Ce qui serait étonnant, c'est que cet homme n'eût point paru. En effet, si — depuis le XVIIe siècle — on avait commencé à se préoccuper des sciences auxiliaires, leur rôle grandit et grandira de plus en plus pendant le XIXe siècle. On se rend compte que, sans elles, il est impossible de restituer le passé. Des musées s'ouvrent pour recevoir les chefs-d'œuvre de l'art antique ou moderne ; on recueille, en attendant qu'on les publie, textes, mémoires, vieux papiers ; on crée, de tous côtés, des écoles archéologiques, en même temps qu'on institue des sociétés ou des commissions savantes ; et la linguistique ou l'épigraphie, grâce à Rémusat et Burnouf, grâce à Letronne et Champollion, livrent ou vont livrer bien des secrets. Michelet, dont l'intelligence était si vaste et si souple, comprit l'importance de ce mouvement, s'y associa largement et en profita (1).

(1) Michelet (1798-1874) fut professeur au collège Sainte-Barbe, à l'École Normale, au Collège de France. On le nomma également chef de la division historique aux Archives. Frappé par Louis Napoléon Bonaparte après le coup d'État du 2 décembre, il ne céda point à la tentation de jouer un rôle politique et resta un simple écrivain. Ses principaux ouvrages historiques sont l'*Histoire romaine* (1831) ; l'*Histoire de France* (1833-1844 ; 1855-1867) ; l'*Histoire de la Révolution* (1847-1853), et l'*Histoire du XIXe siècle* (1871)

Celui qui naissait alors à la vie littéraire était, — il s'en souviendra toujours, — un enfant de la capitale, qui avait poussé « comme une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris ». Il appartenait à une famille d'ouvriers imprimeurs et, plus tard, il n'oubliera point assez qu'il fut par ses origines un plébéien. Il aimait la lutte; et cela faussera nombre de ses jugements. Mais Michelet restera jusqu'au bout un travailleur acharné à sa besogne, un spiritualiste convaincu, un patriote qui tombera frappé d'une attaque d'apoplexie en apprenant que sa ville natale vient de se rendre aux Prussiens; et certainement un pareil homme devait écrire des ouvrages, dont les tendances seraient peut être contestables, dont serait grande, en revanche, l'originalité.

Comment ce jeune homme arriva-t-il à se faire du genre une conception nouvelle? Il avait suivi les leçons de Victor Cousin sur la *Philosophie de l'Histoire*. Il avait lu les savants traités de l'allemand Herder et de l'italien Vico. Éclairé par eux, il en vint à considérer l'histoire comme un drame, dont il fallait retrouver le décor, les protagonistes, les figurants eux-mêmes. Il aperçut les rapports qui existent entre la race et le sol où elle prend racine. Il vit la nécessité de connaître le pays et les monuments. Il fut dirigé vers un certain symbolisme historique par les philosophes d'outre-Rhin. Le résultat de ces influences fut, tout d'abord — après un *Précis d'histoire moderne*, le plus intéressant livre classique qu'on eût encore composé — l'*Histoire romaine* en 1831. Michelet a visité le pays; il a commenté les inscriptions;

il n'a rien négligé, ni les monnaies, ni les médailles, ni les statues. Et il raconte ainsi, de façon très neuve et très pittoresque, heureux devancier des Mommsen et des Duruy, l'épopée de la République naissante, conquérante, agonisante.

Toutefois la doctrine ne se formule bien qu'avec l'***Histoire de France***, dont les six premiers volumes parurent de 1833 à 1844. Michelet estime que l'histoire fut jusqu'alors *trop peu matérielle* et *trop peu spirituelle :* « Trop peu matérielle, tenant compte des races, non du sol, du climat, des aliments, de tant de circonstances physiques et physiologiques. Trop peu spirituelle, parlant des lois, des actes politiques, non des idées, des mœurs, non du grand mouvement progressif, intérieur, de l'âme nationale. » Il veut que « la résurrection de la vie intégrale » soit, désormais, le but qu'elle se proposera d'atteindre.

Michelet fait lui-même tout son possible pour remplir le programme qu'il a tracé. En contemplant les lieux qui en furent le théâtre, il tâche de comprendre les événements. Il écoute longuement sortir des vieilles archives la voix tumultueuse du passé. Il interroge les chroniques ; il fouille les mémoires ; et, pour leur ravir leur dernier secret, il examine avec minutie les bustes ou les portraits des hommes d'autrefois. Aussi, dans son *Histoire*, n'admirons-nous point seulement les récits colorés, dramatiques, violents, de batailles, de massacres, de scènes mémorables où certains détails, d'apparence futile, contribuent à donner l'impression de la réalité complète et d'au-

tant plus émouvante que le narrateur est très ému. Il y a mieux! Les acteurs de la tragédie sont véritablement évoqués. Les voilà bien tels que physiquement ils furent, avec leurs infirmités et leurs tics. On nous décrit leur habillement et on nous introduit dans leur demeure. On consigne la moindre anecdote caractéristique, et on insiste sur leur passion dominante (1). Michelet pousse encore plus loin. Ce symboliste, qui avait la forte imagination de l'école de 1830, ne se borne point à des personnalités éphémères. Le Pays s'est dressé devant lui, et il a vécu dans l'intimité de la Race. Notre France lui apparaît « comme une âme », et il l'aime « comme une personne », qu'il suit avec amour dans les étapes de son existence, dont il exalte l'intelligence vive et le cœur généreux (2). Tout s'anime chez lui; tout lui semble doué de sentiments, même une cité, même un fleuve; tout parle, et, littéralement, tout agit.

Cette évocation est puissante parce que Michelet s'était livré à un travail de bénédictin. Il s'en dégage un charme irrésistible, et l'on éprouve une intense émotion. D'ailleurs, le talent de l'écrivain assura le succès de l'œuvre. Un style fiévreux, elliptique, empruntant à la versification nombre de ses procédés; le don de l'image éclatante; des descriptions chaudes et précises; les

(1) Voir, par exemple, dans l'*Histoire de France*, ce qui concerne Charlemagne, François d'Assise, Duguesclin, Louis XI, Jacques Cœur, Gaston de Foix, et, dans l'*Histoire de la Révolution*, Saint-Just et Robespierre.

(2) Voir, dans l'*Histoire de France*, le Tableau de la France et *Notre France* (A. Colin).

audaces du lyrisme ainsi que son mouvement dans la période, voilà ce que nous offre l'*Histoire de France*. Parfois même dans les pages sur le Juif au moyen âge, sur le Fisc vampire, sur l'Or Anti-Christ, nous avons un avant-goût des épisodes les plus apocalyptiques de la *Légende des siècles*. Michelet fut le Victor Hugo de l'Histoire.

Dire cela n'est point faire de lui un mince éloge. Mais Taine ne dissimule pas qu'après avoir lu Michelet on peut prononcer « un seul mot, et funeste : *Je doute!* » Pourquoi? D'abord, parce qu'il interrompit la rédaction de son *Histoire* en 1844 et ne s'y remit qu'en 1855, pour la terminer en 1867, après les concessions faites à la damnable politique, après les luttes et la destitution, après avoir avalé « trop de vipères et trop de rois ». Ensuite parce que Michelet ne sut point éviter les écueils auxquels l'exposait sa méthode séduisante et dangereuse. Souvent, pour produire un effet ou pour que l'évocation soit plus complète, il force la note; il sacrifie inconsciemment un peu de vérité à une frappante antithèse; il est en proie à de réelles hallucinations. La sereine histoire nous semble moins dramatique et apocalyptique que cela. Malgré ses immenses qualités et les services rendus, Michelet reste trop un poète épique. Il est trop imbu de romantisme. Et il fournit un exemple frappant des avantages que l'Histoire peut tirer de l'imagination et du symbolisme, mais aussi du dommage qu'ils peuvent lui causer tous les deux.

On pourrait être tenté d'établir un rappro-

chement entre Henri Martin (1), l'auteur d'une vaste *Histoire de France*, et Michelet qui le félicita d'avoir « ravivé la tradition nationale trop effacée ». Rien ne serait moins fondé qu'un tel rapprochement. Quoiqu'il ait écrit quelques pages émues et même lyriques — sur l'architecture ogivale, par exemple, — Henri Martin apparaît bien terne quand on l'oppose à ce flambeau. Est-ce à dire, comme l'ont insinué élégamment les ironistes, qu'il fut un simple vulgarisateur faisant des « travaux de librairie »? Point du tout! Historien consciencieux, il remania maintes fois son œuvre, et, s'il ne fit point étalage de sa science, elle n'en était pas moins certaine. A chaque page, il affirme ses idées spiritualistes, patriotiques, libérales. Et il y a quelque chose de touchant dans l'obstination avec laquelle il se réjouit, en croyant constater la survivance de l'esprit celtique chez Charlemagne, Jeanne d'Arc, nos grands écrivains du XVII[e] siècle, nos grands politiques de la Révolution commençante. Ce « Celte incorrigible » n'est pas le compagnon de Michelet : il a sa place toute marquée auprès de celui qu'il saluait comme un maître dans son *Histoire*, auprès d'Augustin Thierry.

L'auteur de la *Conquête* protestait, d'ailleurs, bien qu'avec discrétion, contre l'école « venue d'Allemagne ». C'est le moment où il dicte ses dramatiques *Récits des temps mérovingiens* et continue d'y appliquer la méthode qui était sienne.

(1) Henri Martin (1810-1883) se consacra tout entier à l'histoire, après des essais malheureux dans la poésie et le roman. Son *Histoire de France* fut composée ou remaniée de 1833 à 1836, 1837 à 1853, 1855 à 1860.

Nombre d'écrivains se groupent alors autour de « l'Homère de l'Histoire ». Non seulement Henri Martin lui doit l'idée de la persistance de l'esprit celtique, mais Chateaubriand adopte sa manière dans les *Études historiques* et dans les narrations des *Mémoires d'outre-tombe*; Fauriel suit religieusement ses traces dans l'*Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, et Amédée Thierry, dont les œuvres pourraient sembler un pastiche du maître, est le meilleur disciple d'Augustin avec l'***Histoire des Gaulois*** et les ***Derniers temps de l'Empire d'Occident***, où nous sentons la science, qui résulte des textes, sous le récit séduisant et impartial. En face de Guizot et de Michelet, l'école de Barante et d'Augustin Thierry se maintient non sans gloire.

La démocratie et l'histoire contemporaine. — Le genre historique va recevoir une secousse nouvelle, dont il profitera, mais dont également il doit souffrir. Longtemps, jadis, il avait été l'esclave de la philosophie ou de la religion. Mais voici les luttes qui précèdent la Révolution de 1848; voici la seconde République; voici le coup d'État du Deux-Décembre. L'esprit démocratique grandit, malgré les obstacles; et, pendant de nombreuses années, l'Histoire permet de constater ses progrès constants.

C'est, d'abord, de façon très bénigne et presque académique qu'il s'insinue dans le genre. Chargé d'une mission aux États-Unis, M. de Tocqueville rapporte des liasses de notes qui lui permettent de composer, entre 1835 et 1839, la ***Démocratie***

en Amérique. Ce livre, où il y a beaucoup de tenue littéraire et de raideur, par moments, est avant tout l'œuvre d'un touriste que préoccupent la politique et le droit. Peu de récits; nombre de dissertations sur le pays, la race Yankee, les mœurs de là-bas; des plaidoyers en faveur de la décentralisation chez nous et de la liberté d'association, voilà ce que l'on rencontre dans l'ouvrage de M. de Tocqueville. Mais il a des prétentions historiques, et il exerça une grande action (1).

D'autres ne se bornent point, ainsi qu'il le fait, à nous proposer comme un idéal les institutions américaines. Moins théoriciens et plus absorbés par les querelles contemporaines, ils excusent, défendent ou glorifient, dans l'intérêt des partis, notre Révolution française. En lisant leurs œuvres, on pourra juger si, trop souvent, ils n'obligent pas l'Histoire à porter le deuil de la Vérité.

Accordons une large indulgence à Lamartine (2). Égaré dans la politique, le chantre d'Elvire ne cessa point d'être un poète. Cela ne veut point dire que son ***Histoire des Girondins*** soit mensongère. Non! Elle est fausse; elle nous présente la réalité transformée par un idéaliste, qui part d'un fait exact et laisse là-dessus travailler son imagination. Ce n'est pas un roman; c'est une épopée historique; mais qui donc pouvait attendre autre chose de l'homme qui écrivit la *Chute d'un ange?* En revanche, à Michelet, à l'auteur des beaux livres sur le Moyen Age, comment serait-il possible qu'on

(1) Alexis de Tocqueville (1805-1859) fut magistrat, député, ministre, membre de l'Académie française.
(2) L'*Histoire des Girondins* parut en 1847.

pardonnât! N'aurait-il pas dû se souvenir un peu plus qu'il était un historien de profession ? Certes, son ***Histoire de la Révolution***, publiée de 1847 à 1853, atteste une recherche et une connaissance sérieuse des sources. Mais Michelet vient de lancer les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple ;* il est sous l'empire absolu de ses idées politiques ; il se laisse entraîner par son enthousiasme et par sa passion du symbole. Chez lui, toute faculté de jugement est comme annihilée. Peu lui importe que Danton ou Robespierre ait bien ou mal agi! Il ne connaît, lui, que le Peuple, le Peuple dont il exalte tous les gestes, le Peuple qu'il célèbre aveuglément dans cette épopée d'un nouveau genre. Pas plus qu'un trouvère du XIIe siècle, il ne peut admettre une imperfection chez son héros! Louis Blanc est, cependant, moins pardonnable que Michelet (1). Cet ancien professeur qui, après avoir été journaliste, devint membre du gouvernement provisoire, n'était pas un visionnaire romantique. Il recherchera l'image, la sonorité dans la phrase, l'éloquence qui voisine avec le lyrisme, parce que tout cela peut agir sur le public peu lettré des ateliers ou des clubs. Mais son ***Histoire de dix ans*** est un réquisitoire trop violent pour être juste. Mais, dans l'***Histoire de la Révolution***, cet admirateur du *Contrat social* sacrifie toujours les hommes de la Gironde à ceux de la Montagne et témoigne à Robespierre une préférence qui étonne. Malgré beaucoup de talent et de travail, Louis Blanc

(1) Louis Blanc (1811-1882) publia son *Histoire de dix ans* en 1841, et, de 1847 à 1862, son *Histoire de la Révolution* qu'il écrivit pendant son exil d'Angleterre.

rabaisse parfois l'impartiale histoire au niveau du pamphlet. Et il n'a point l'excuse d'être un poète symboliste ; car il n'est, la plupart du temps, qu'un pur et simple déclamateur.

Nous n'en dirons pas autant d'Edgar Quinet, le plus intéressant, à cette époque, des historiens de la Révolution (1). Des libelles enflammés, des poèmes romantiques, d'étranges épopées en prose, voilà ce que souvent il composa. Mais nous avons de lui deux livres d'histoire puissants. Ce sont, d'abord, les ***Révolutions d'Italie*** où, suivant la méthode de Michelet, avec science, avec poésie, il restitue absolument la société italienne, explique tout par le milieu, et étudie le mouvement intellectuel, artistique, politique, dans les remuantes cités de la péninsule. Plus tard, c'est la brillante ***Révolution***, qui étonna les démocrates et chagrina fort Michelet. Décidé à se tenir au-dessus « des idolâtries et des vindictes des partis », Edgar Quinet considère les excès de 1793 comme le résultat fatal du despotisme de plusieurs siècles. Mais ces excès, commis par le Peuple, il ne les excuse point ; il condamne la Terreur ; il estime que la Convention, avec sa tyrannie et sa centralisation excessive, entrava l'œuvre de la Révolution qui devait fonder définitivement la liberté de l'individu. Aussi, bien qu'il y ait souvent chez Quinet l'imagination fougueuse d'un lyrique, le symbolisme d'un voyant, le style fiévreux et métaphorique d'un prophète, il diffère ici profon-

(1) Quinet, né à Bourg-en-Bresse en 1803, mort en 1875, fut publiciste, professeur au Collège de France et député (Législative et Constituante). Ses deux ouvrages historiques furent écrits, le premier de 1848 à 1852, le second de 1852 à 1865.

dément de Michelet, son compagnon d'études et de batailles, et il se rapproche davantage d'un autre historien plus prosaïque, autant que plus pondéré.

En effet, vers le même moment, l'auteur de la *Démocratie en Amérique* publie un excellent livre : ***L'Ancien régime et la Révolution*** (1). C'est le fruit de patientes recherches, sans qu'on ait tenté d'éblouir le lecteur par un étalage de références ou de citations. C'est aussi une œuvre où se révèle une sagacité très grande ; car, dans l'évolution de notre race avant 1789, on nous fait voir les causes de l'inévitable mouvement révolutionnaire et les germes des institutions politiques ou sociales qui en sortiront. Et, peut-être, à côté de l'ardent Quinet, celui qui, malgré certaine pompe et certaine sévérité de style, écrivit sur la Révolution française les choses les plus raisonnables, sera-t-il aux yeux de la postérité un philosophe, un disciple de Guizot, le maître de Taine : M. Alexis de Tocqueville ?

Mais, tandis que ces nobles esprits se livraient à des entreprises généreuses ou téméraires, un homme, de 1845 à 1863, élevait tout seul un monument considérable qui domine tout le reste. Avant 1830, Adolphe Thiers avait donné l'*Histoire de la Révolution*, estimable travail d'un apprenti qui veut acquérir la maîtrise. Maintenant, il a manié les affaires ; il parle avec expérience ; et son ***Histoire du Consulat et de l'Empire***, en 62 livres et 20 volumes, est une œuvre « dressée pour toujours ».

Un homme d'État moderne ne pouvait considérer l'histoire que comme une étude complète et

(1) Le livre parut en 1856.

savante des faits eux-mêmes. Thiers, dont l'esprit fut singulièrement souple, comprit la nécessité d'être, à tour de rôle, géographe, jurisconsulte, économiste, financier, diplomate, stratégiste même, bien qu'il n'eût assisté jamais à des opérations de guerre. Il institua dans toute l'Europe, avec une activité fiévreuse, une vaste enquête que favorisait sa situation politique. Il a recueilli des milliers de témoignages et accumulé des notes, au prix d'un labeur héroïque et incessant. Mais il proclamait surtout, et il essaya de prouver que la qualité suprême d'un historien est l'intelligence, qui trie les faits, qui solidement les enchaîne, et qui nous explique les grands hommes. Ce culte de l'intelligence, il le poussa même trop loin. N'est-ce point de là que procède son dédain de tout ce qui ne sera point la lutte politique ou militaire ? N'est-ce point ce qui provoque son admiration pour Napoléon Bonaparte, à laquelle il n'apporta que de faibles ou tardives restrictions ? Et, sans nier la force tragique de certains épisodes — la Retraite de Russie, par exemple — aurait-on accusé Thiers de sécheresse ou d'insensibilité, si, dans le *Consulat et l'Empire*, il n'avait pas rigoureusement appliqué ses principes ?

Il veut tout comprendre à fond et tout faire comprendre aux autres. C'est un réaliste qui ne connaît point les visions de Michelet et qui dédaigne les périodes déclamatoires de Louis Blanc. Faut-il raconter le Passage des Alpes, Wagram, Waterloo ? Faut-il éclaircir des négociations diplomatiques compliquées? Sa méthode restera la même. Sans dénigrement et sans enthousiasme, il expo-

sera, de façon précise, par accumulation de détails lumineux. Son style semblera parfois trop fluide, négligé, même incorrect; mais il est plein de clarté, de netteté, d'aisance; mais personne ne lui refusera le mouvement; mais il sert bien à cet « homme d'affaires » pour exposer « les affaires » telles qu'elles furent. Dans la forme, comme dans le fond, Thiers fit toujours preuve de sens pratique. Et il devait se réjouir, quand on lui reprochait de n'avoir point assez ce qui surabonde chez Lamartine et dans la *Révolution* de Michelet.

L'école « réaliste » ou « scientifique », et les tendances actuelles du genre. — Par sa théorie de l'intelligence et son positivisme historique, Thiers indiquait une voie nouvelle à la jeune génération, que tout contribuait à pousser de ce côté. C'est l'heure où le Réalisme triomphe en littérature. C'est le moment où les sciences auxiliaires se développent de plus en plus. Les paléographes, les numismates, les archéologues deviennent légion. L'orientalisme fleurit; Burnouf continue ses savants travaux; Emmanuel de Rougé, Mariette, Oppert déchiffrent les caractères hiéroglyphiques ou cunéiformes. Et mille érudits, dont Victor Duruy est le chef avec son ***Histoire des Romains***, nous révèlent, d'après les monuments qui en subsistent, le passé moins difficile à raconter, alors, que le présent. L'histoire va donc prétendre, chaque jour davantage, à être une science exacte et à reproduire absolument la Réalité.

Réaliste et scientifique, il fait tous ses efforts pour l'être, cet Ernest Renan que philologie et

linguistique amenèrent à s'occuper de la nation juive et de l'évolution sociale, religieuse, morale, d'où le Christianisme est issu. Consultez plutôt les deux ouvrages importants qu'il écrivit : l'*Histoire du peuple d'Israël* ou le vaste ensemble des *Origines du Christianisme* (1). De nombreux voyages et de longues études, les résultats de l'exégèse qu'il contrôle, son talent de psychologue délicat et subtil, tout cela lui permit de ressusciter complètement certaines époques ou certains drames et de bien montrer la concordance qui existe entre l'état politique d'un pays et l'évolution de la religion qui s'y développe. Tout cela nous semble vraiment scientifique. Mais Renan était sceptique avec délices, et on doit regretter chez un historien l'abus de l'ironie même distinguée. De là, des conjectures dont il sourit lui-même ; les *peut-être?* ou les *pourquoi pas ?* que lui suggèrent des légendes suspectes ; une certaine façon railleuse de « solliciter » les textes vagues ou de s'égayer, avec des allures de pince-sans-rire, à des rapprochements irrévérencieux. Il croit qu'on lui pardonnera tout, l'aimable écrivain, à cause de sa pureté classique, de sa grâce enveloppante, de son onctueuse douceur. Mais il demeure trop ironiste et trop sceptique. Pur historien scientifique et réaliste ? Non ! Renan est loin de nous apparaître toujours tel, parce qu'il

(1) Ernest Renan, né à Tréguier en 1823, fut élève au séminaire de Saint-Sulpice, renonça à l'état ecclésiastique, devint professeur au Collège de France et mourut en 1892. Ses *Origines du Christianisme* (1862-1882) comprennent la *Vie de Jésus*, les *Apôtres*, *Saint Paul*, l'*Antéchrist*, les *Évangiles*, l'*Église chrétienne*, *Marc Aurèle*. — L'*Histoire du peuple d'Israël* fut écrite de 1887 à 1892

fut surtout un souriant dilettante, s'amusant même à faire du symbole à propos d'un détraqué comme Néron. Et malheur à ceux qui suivraient ce modèle, s'ils n'avaient point sa dextérité et son esprit!

Réaliste et scientifique, il croyait l'être aussi Hippolyte Taine, l'auteur de la *Littérature anglaise* et des ***Origines de la France contemporaine***; un philosophe venu tardivement à l'Histoire, après des travaux de critique, où elle se glissait cependant grâce à la théorie de l'influence des milieux géographique et social sur les œuvres des grands écrivains (1). Ses *Origines* sont un livre d'une ordonnance superbe, qui présente les apparences majestueuses de la science, et où une logique inflexible aboutit à de rigoureuses conclusions. L'édifice est imposant et fort beau.

Néanmoins, nul ne qualifiera d'irréprochable la science de cet historien. Il a fouillé passionnément les Archives; il désira traiter son sujet, comme s'il était question « de Florence ou d'Athènes »; il fut sincère dans ses déclarations. Mais, quand on s'appelle Hippolyte Taine, combien il est difficile de ne point s'égarer en chemin ! En effet, tout d'abord, on est un théoricien politique, qui veut faire l'éducation de son pays; l'aider à établir une constitution; et lui préconiser quelque chose d'identique au libéralisme aristocratique de l'Angleterre. On est, ensuite, un logicien habitué à tout ramener à un élément primordial et très simple. On est, enfin, un philosophe naturaliste,

(1) Hippolyte Taine (1828-1893), fut professeur de philosophie, critique, historien. Son grand ouvrage historique parut en six volumes : l'*Ancien Régime* (1875), la *Révolution* (1877, 1881, 1884), le *Régime moderne* (1890, 1894).

profondément convaincu que l'homme est un quadrupède redressé sur ses pattes de derrière ; un animal incurablement vil et mauvais ; une espèce de gorille, dont, à certaines heures, la sauvagerie primitive se réveille et se manifeste par d'épouvantables accès de cruauté.

Avec de pareilles théories, il était fatal qu'un historien commît des erreurs graves et fréquentes. Trop logicien et trop simpliste, Taine ne verra dans Robespierre que le cuistre, et que le condottiere chez Napoléon. Trop partisan d'une aristocratie intellectuelle, il étalera simplement les vices du régime démocratique. Trop persuadé de notre méchanceté foncière, il négligera l'œuvre administrative et militaire de la Révolution, malgré tant de services rendus et tant de victoires, pour se complaire uniquement au spectacle de la brute déchaînée sous la Terreur. Et, dans le désir de prouver sa thèse, il s'appuiera sur une pièce unique, sans tenir compte de vingt autres documents qu'il devrait connaître, mais qui le gênent; il se servira même de Bourrienne contre Bonaparte! de Lacretelle contre la Révolution ! Cela est d'autant plus dangereux que Taine est un merveilleux écrivain et qu'il nous subjugue par sa vigueur étonnante, son mouvement irrésistible, sa poésie et sa couleur dans les portraits. Mais résistons à ce séducteur; car, réaliste au point de vue de l'art, il se laissa égarer par l'esprit de système et déforma la réalité.

Plus scientifique que Taine et que Renan, Fustel de Coulanges, sur lequel, de son propre aveu, s'exerça l'influence de Tocqueville et de Guizot,

est moins connu du grand public (1). C'est évidemment la faute des sujets qu'il a choisis. Quand on traite de la *Cité antique*, quand à une série de livres on inflige ce titre général : *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, on doit s'attendre à n'avoir pour lecteurs que des érudits. Et il est fâcheux que Fustel se soit confiné dans ces époques un peu trop lointaines ! Son succès aurait été, sans cela, considérable ; car il fut un grand savant. On le critiquera d'avoir fait découler du culte des morts l'organisation religieuse et familiale dans l'antiquité. Les « germanistes » attaqueront vivement certaines thèses. Mais il n'est point banal d'avoir, plus que Renan et à la même époque que lui — en se faisant taxer, sans motif aucun, de « cléricalisme » (2) — montré dans la société civile le rôle de la religion. Il fallait du courage pour s'exposer à être appelé « romaniste » par ceux qui attribuent à nos coutumes et institutions du moyen âge une origine purement germanique. On risquait fort, en se refusant toute éloquence par peur de l'emphase ; en écartant les termes trop techniques pour éviter toute apparence de charlatanisme ; en écrivant d'un style sobre, correct, vigoureux dans sa sobriété volontaire. Grâce à tout cela, cependant, Fustel de Coulanges put faire admettre par beaucoup sa méthode : désintéressement absolu ;

(1) Fustel de Coulanges (Paris, 1830 ; Massy, 1889) fut normalien, élève de l'école d'Athènes, professeur de lycées, maître de conférences à l'École normale dont il devient directeur, professeur à la Sorbonne. Sa *Cité antique* est de 1864. Ses *Institutions*, souvent remaniées, furent composées de 1875 à 1889.

(2) Guiraud : (*Annuaire des anciens élèves de l'École normale*).

analyse, tirant des textes sévèrement contrôlés tout ce qu'on en peut extraire de substance; synthèse, qui permet de s'élever du détail aux considérations générales; mais qui ne doit venir que tardivement, « car, pour un jour de synthèse, il faut des années d'analyse ». Et, bien que pour polémiquer, on l'ait forcé de s'interrompre dans sa marche, Fustel a donné l'impulsion : on proclame aujourd'hui que l'histoire est purement une science, où la première place est réservée aux textes précis.

Ici, nous sommes obligé de nous arrêter — sans donner même de catalogue, comme on le fit dans des publications plus importantes que la nôtre. Certes, nous regrettons de ne pouvoir dire combien il y a de science aimable dans les écrits des ducs d'Aumale et de Broglie ; combien sérieuse, mais attrayante, est l'érudition de Lenormand et de Maspéro, Boissier et Bouché-Leclercq, Perrot et Chipiez ; combien palpitante est la lecture des livres, si documentés, où Lenôtre, Sorel, Henri Houssaye, Vandal et Masson, ces intrépides chercheurs, nous fournissent tous les documents pour une définitive histoire de la Révolution et de Napoléon Ier. Du moins, n'aurons-nous point à mentionner ces historiens, qui, sur n'importe qui ou n'importe quoi, ont publié des in-folio où l'on s'occupe des textes précis et rien que des textes !

Et, chez nous, héritiers de l'esprit latin et du génie grec, voilà bien l'écueil éternel ! Nous exigeons l'impeccable science, avec toute sa sévérité, et nous ne sommes satisfaits que si l'art le plus pur nous a inondés de ses rayons. Quelle impasse pour nos historiens ! Dès que l'Histoire prit cons-

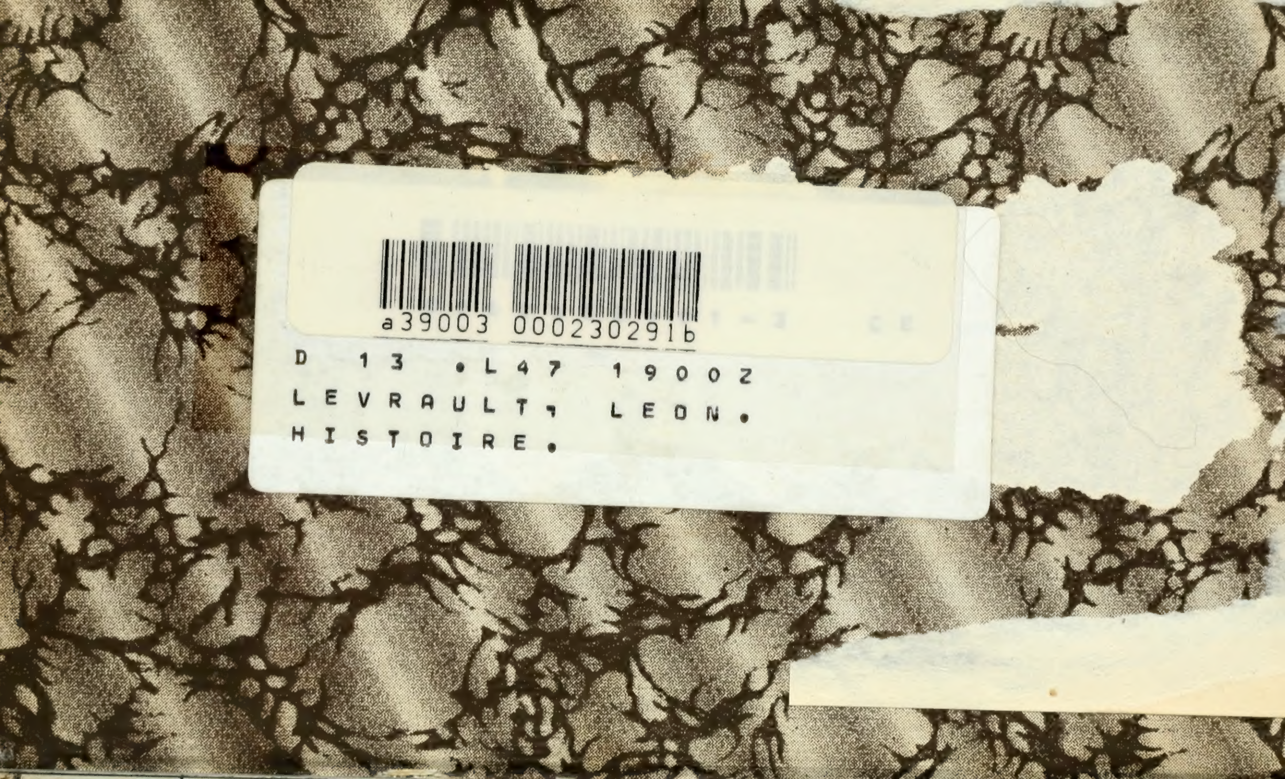
cience d'elle-même, ils tâchèrent, pendant longtemps, de séduire surtout nos ancêtres par les belles manières et le beau langage. Plus tard, sans répudier les charmes que leur fournissait la littérature, ils tentèrent insidieusement de nous convertir à leurs systèmes philosophiques, politiques religieux. Et, quand il leur arrive de nous présenter la science pure, la réponse de notre race est bien simple : nous ne les lisons point ! Comment donc conclure ? Par un appel qui ressemblera fort à un aveu. Nous avons eu des chroniqueurs, des mémorialistes, des historiens. L'historien, voilà ce qui nous manque encore ! Où donc est-il celui-là qui, sur un sujet bien choisi, unira les qualités de Thierry et de Michelet, de Thiers et de Fustel ? Voilà ce qu'il faut aux Français. Et, si jamais il existe, il ne sera point seulement notre historien : il sera véritablement l'Histoire !

Mémento bibliographique : Éditions (des principaux historiens) : Michaud (Ducollet, 1838) ; de Sismondi (Treuttel et Würtz, 1823) ; de Barante (Delloye, 1839) ; Thierry (Garnier) ; Guizot et Mignet (Didier et Perrin) ; Michelet (Flammarion) ; Quinet et Louis Blanc (Félix Alcan) ; Thiers (Furne et Jouvet) ; de Tocqueville et Renan (Calmann-Lévy) ; Taine et Fustel de Coulanges (Hachette).

Ouvrages de critique (les plus importants) : Jullian : préface des *Historiens français du XIXe siècle* (Hachette) ; Valentin : *A. Thierry* (Lecène) ; de Crozals : *Guizot* (Lecène) ; Bardoux : *Guizot* (Hachette) ; Corréard : *Michelet* (Lecène) ; Hanotaux : *Henri Martin* ; P. de Rémusat : *Thiers* (Hachette) ; Zévort : *Thiers* (Lecène) ; J. Simon : *Thiers, Guizot, Rémusat* et *Mignet, Michelet, Henri Martin* (Calmann-Lévy) ; Guiraud : *Fustel de Coulanges* (Hachette) ; Monod : *Taine, Renan, Michelet* (Calmann-Lévy) ; Taine : *Essais de critique et d'histoire* ; Sainte-Beuve : consulter la table des *Lundis* et des *Nouveaux Lundis* ; Brunetière : *Manuel de l'histoire de la littérature française* (Delagrave) ; Hémon : *Cours de littérature*, t. VIII (Delagrave) ; Doumic : *Histoire de la littérature française* (Delaplane) et *Études critiques* (Perrin) ; Faguet : *XIXe siècle* (Lecène) ; Paul Albert : *La littérature française au XIXe siècle* (Hachette).

MELLOTTÉE, Imp. — Paris-Châteauroux




a39003 000230291b
D 13 .L47 1900Z
LEVRAULT, LEON.
HISTOIRE.

